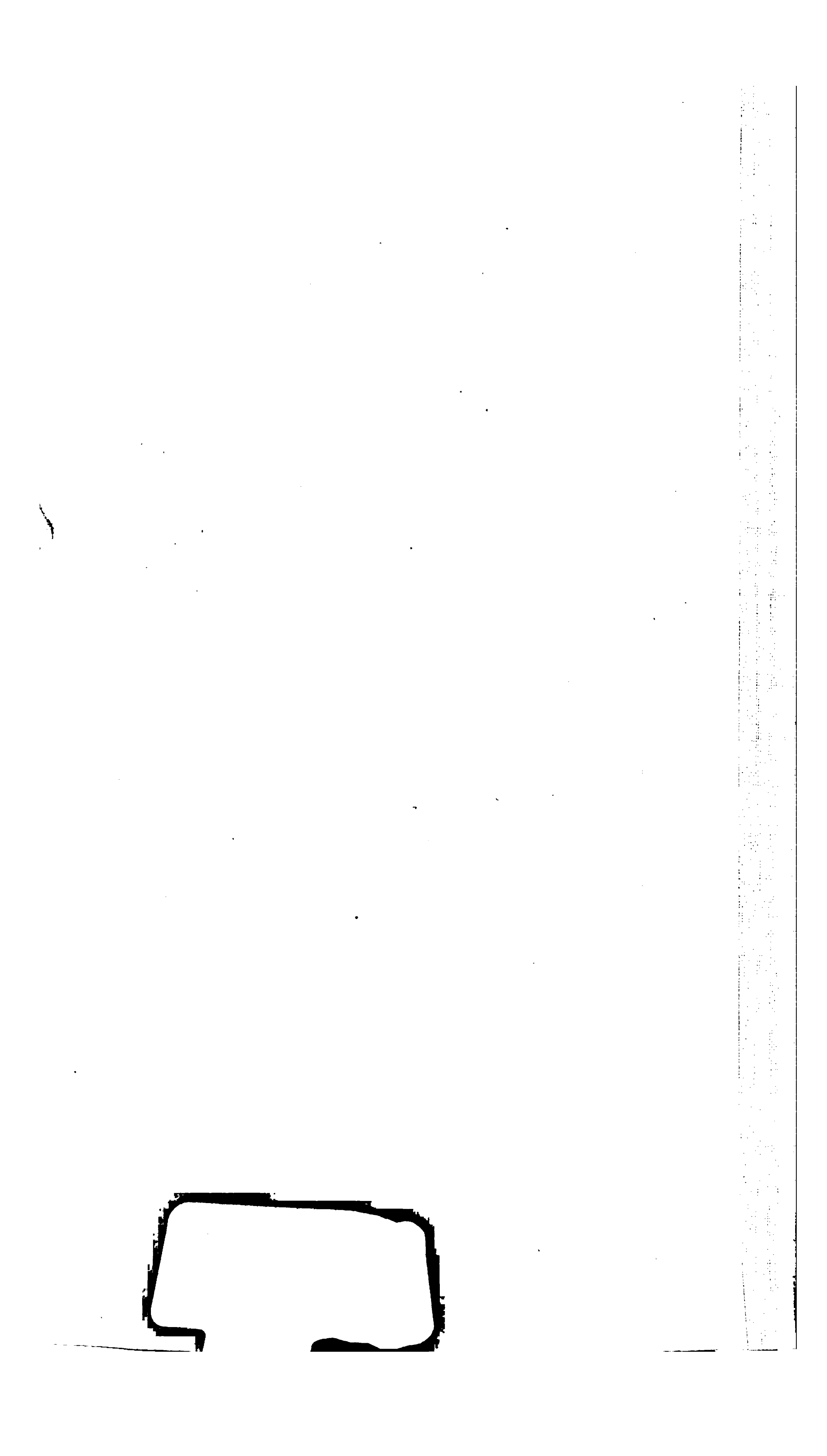


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579141 2



INTRIGUES

POLITIQUES ET GALANTES

DE LA COUR DE FRANCE

SOUS CHARLES IX, LOUIS XIII, LOUIS XIV,

LE RÉGENT, ET LOUIS XV.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

INTRIGUES

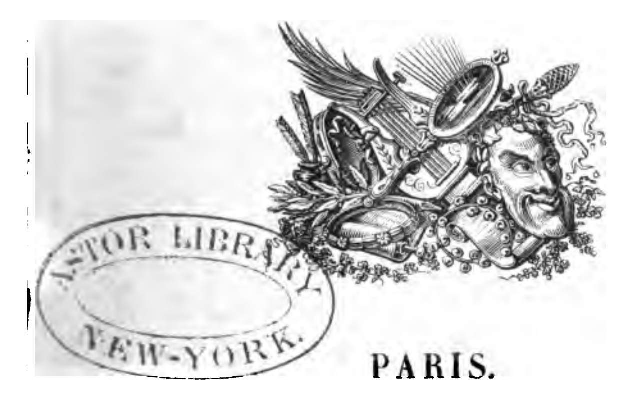
POLITIQUES ET GALANTES

DE LA COUR DE FRANCE

SOUS CHARLES IX, LOUIS XIII, LOUIS XIV, LE RÉGENT, ET LOUIS XV,

MISES EN COMÉDIES

PAR ANT.-MARIE RŒDERER,
ANCIEN PRÉFET



PARIS.
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

HECTOR BOSSANGE, QUAI VOLTAIRE, N° 11.
1832.

LE DÉPART

DE

HENRI DE VALOIS

POUR LA POLOGNE,

EN 1573.

COMÉDIE HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

LES ENTREPARLEURS

DE LA COMÉDIE.

CHARLES VIIII, le soixantième roi de France, âgé de 24 ans.

HENRI DE VALOIS, son frère, élu roi de Pologne, âgé de 23 ans.

CATHERINE DE MÉDICIS, reine-mère, âgée de 54 ans.

MARGUERITE DE FRANCE, sœur de Charles et de Henri, reine de Navarre, âgée de 22 ans.

MARIE TOUCHET, maîtresse du roi Charles, âgée de 23 ans.

GUY DE SAINT-LÉGER, SEIGNEUR DE LANSAC, favori du Roi, âgé de 25 ans.

LE SEIGNEUR PIERRE DE BOURDEILLE, ABBÉ DE BRANTOME, mestre de camp, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, âgé de 46 ans.

BRUSQUET, bouffon des rois Henri II, François II et Charles VIIII, et maître de la poste de Paris, âgé d'environ 75 ans.

LA BRUSQUET, sa femme, âgée d'environ 70 ans.

LA CHAMBRE, capitaine d'une troupe d'Egyptiens dits les *Mattois* ou les *Enfans de la Matte*.

En l'hôtel royal du Louvre, en la chambre des Grâces, le 27e jour de septembre de l'an 1573, la veille du partement de Henri de Valois.

LE DÉPART
DE
HENRI DE VALOIS
POUR LA POLOGNE,
EN 1573.

ACTE I.

SCÈNE I.

CATHERINE DE MÉDICIS, LE ROI DE POLOGNE.

CATHERINE.

Mon fils, je n'aperçois plus de moyens d'apporter de nouveaux retards à votre partement pour la Pologne [1]. Il faut vous y soumettre. Les ambassadeurs polonois ne cessent de presser, et le Roi votre frère...

HENRI.

Ah ! madame, je le vois comme vous, et j'en meurs de douleur ! Ce que depuis un an j'éprouve pour la trop charmante Marie de Clèves [2]...

CATHERINE.

Nommez-la donc *princesse de Condé*, mon fils, puisque ce nom doit suffire pour écarter des idées insensées.

HENRI.

C'est ce nom qui fait mon supplice et mon désespoir.

Mais, madame, si j'osois compter sur votre appui, seroit-il donc si fol de conserver de l'espérance, puisque, enfin, le prince de Condé étant de la nouvelle religion, tandis que Marie est bonne catholique, un divorce facile la conduiroit bientôt sur le trône de Pologne[3]?

CATHERINE.

Ah! mon fils, quelle funeste idée! Eh quoi! votre affermissement sur le trône de Pologne ne demande-t-il pas une alliance polonoise? Votre mariage avec la princesse Anne, sœur du feu roi Sigismond...

HENRI.

J'en ai horreur... Eh! madame, d'où vous est donc venu tout-à-coup tant de sécurité sur la santé du Roi mon frère, que cessiez d'entrevoir la possibilité de mon prochain retour?

CATHERINE.

Hélas! mes craintes sont toujours les mêmes; mais il est si jeune!... naguère encore il étoit si vigoureux... la nature a tant de ressources en lui... Que peut-on savoir?... Il faut tout prévoir : si vous restez en Pologne, il vous faut une Polonoise; et si vous venez à être appelé au trône de France,... voudriez-vous en compromettre la possession en vous créant volontairement de puissans ennemis?... Réprimez, mon fils, réprimez une passion funeste.

HENRI.

Je sais qu'en partant pour mon exil, madame, je laisse ici de grands intérêts entre vos mains. Présomptif héritier de la couronne, j'aperçois se former déjà de grandes intrigues pour me priver de mes droits. Mon frère d'Alençon se ménage un grand parti parmi

les huguenots; des bruits m'en sont parvenus qui m'en assurent. Il ne faut douter qu'il a des parlemens, des menées, des correspondances avec Lanoue et les autres chefs du parti, qui, par horreur pour moi, qu'ils savent leur être ennemi, le voudroient mettre sur le trône à ma place[4], parce qu'il a toujours été favorable à ceux de la nouvelle religion, qu'il a blâmé la Saint-Barthélemy, et qu'il a pleuré l'amiral[5]. Il est quasi ouvertement à la tête du parti qui se forme sous le nom de *malcontens* et de *politiques*, avec les Montmorency[6]. Son intention, qu'il dissimule à peine, est de se faire roi de France à la mort de Charles, voulant que je me contente de mon royaume de Pologne[7].

CATHERINE.

C'est en de telles occasions que vous pouvez compter sur moi, mon fils, et veillerai à vos intérêts, qui sont en sûreté entre mes mains. Ayez fiance en moi.

HENRI.

Ce qui importeroit en ce moment, c'est de ne laisser entrer dans les grandes charges nul de ceux qui me sont ennemis; ils en abuseroient, sans doute, en faisant, durant mon absence, des serviteurs et des desseins à mon préjudice. Il faut absolument les écarter de la lieutenance-générale du royaume et de la connétablie. La première de ces charges pourroit être confiée au duc de Lorraine, et l'épée de connétable donnée à Henri de Guise[8].

CATHERINE.

O ciel! vous fieriez-vous à eux à ce point, mon fils?

HENRI.

Guise est à moi, à la vie, à la mort!

CATHERINE.

Quelle folie ! quelle erreur ! Beau-frère de la princesse de Condé, il favorise vos amours avec elle, il encourage vos folles espérances[9]... Et c'est à cela que vous reconnoissez un attachement sincère et durable? La prudence, mon fils, conseille de vivre avec de tels amis comme devant être un jour nos ennemis, pour ne leur confier rien de trop[10].

HENRI.

Vous jugez sévèrement.

CATHERINE.

Si je juge ainsi les princes lorrains, que croyez-vous qu'en puisse penser la défiance du Roi votre frère? L'empressement qu'il met à votre départ n'est-il bastant pour montrer le mécontentement que lui donnent vos liaisons avec eux? Puisse-t-il ignorer toujours l'offre qu'ils vous ont faite d'une armée de cinquante mille hommes pour déterminer et soutenir votre refus de partir[11] !

HENRI.

Quoi, madame! vous étiez informée?...

CATHERINE.

Vous le voyez.

HENRI.

A d'autres époques, vous vous êtes servie utilement des Guise pour balancer des ambitions dangereuses, et actuellement mon frère d'Alençon, réuni aux Montmorency et au puissant parti des huguenots, me fait désirer...

CATHERINE.

Je les surveillerai de si près, croyez-moi, que la

moindre tentative de leur part seroit promptement réprimée. Mais songez à ne bouger vous-même, et à n'aggraver le mal par la légèreté de votre conduite avec la princesse de Condé. Réprimez, vous dis-je, une passion qui ne peut qu'amener des malheurs. Hélas! mon fils, je parle à vous avec sévérité, et ne fais que presser votre partement pour prévenir les maux que peut faire naître votre séjour ici... Et lorsque je viens à songer à la douleur d'une séparation,... possible éternelle,... ou à celle d'un retour qui seroit acheté trop cher,... je me sens déchirée par mille tourmens, par mille terreurs.

HENRI.

Quoi qu'il en soit, madame, tant que l'ordre précis, inévitable de mon partement n'est donné par le Roi, je jouis avec délices de tous les instans de retard, et j'implore votre assistance pour faire durer cet état de choses autant qu'il se pourra. *Qui a temps a vie*, disoient nos pères.

CATHERINE.

Hélas! mon fils, dans mes perplexités, j'éprouve le même besoin que vous; et sans vouloir trop calculer tout ce qu'il peut en résulter de fâcheux, je me laisse bien facilement, voire bien imprudemment peut-être, aller au désir de vous conserver quelque temps encore avec nous. Je m'y emploierai de mon mieux, mais sans grande espérance de succès : mon impuissance sur l'esprit trop soupçonneux de votre frère se manifeste tous les jours davantage.

HENRI.

Je vous le crois au contraire fort soumis; il en a donné tant de preuves! D'ailleurs, d'autres vous

obéissent, qui ont quelque empire sur lui; et voici venir, madame, une personne qui pourra bien nous aider, et que je crois bien sincèrement dans nos intérêts.

CATHERINE.

J'y avois déjà songé; aussi est-ce par mes ordres que votre sœur se rend ici, et pour parler de vous. Toutefois, ne négligez de hâter tous vos apprêts, afin de n'être pris au dépourvu, et aussi pour que votre frère voie que vous vous disposez au partement. Laissez-moi avec votre sœur, mon fils.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE DE NAVARRE.

HENRI, *à Marguerite, en s'en allant.*

Ma chère Marguerite, j'ai besoin de vous aujourd'hui plus que jamais. Il me faudra de nouvelles preuves de votre bonne amitié et tendresse.

MARGUERITE.

En ce cas, mon frère, vous aurez grand contentement, car je n'y fus jamais mieux disposée. (*A la Reine-mère.*) Madame, me voici prête à recevoir vos ordres et commandemens.

SCÈNE III.

CATHERINE DE MEDICIS, LA REINE DE NAVARRE.

CATHERINE.

Ma fille, je désire m'entretenir avec vous des em-

barras dans lesquels nous nous trouvons. Votre attachement pour les rois messieurs vos frères et pour moi m'aidera à donner, s'il se peut, une bonne direction aux évènemens qui se préparent.

MARGUERITE.

Vous me rendez bien heureuse, madame, en me montrant cette confiance, et vous pouvez bien assurément compter sur moi.

CATHERINE.

Depuis un an Charles n'a plus le même caractère...

MARGUERITE.

Depuis la fête de Saint-Barthélemy...

CATHERINE.

Ce n'est plus ce roi doux, bénin et gracieux que l'on a vu ci-devant; il est tout changé: il a plus de sévérité à cette heure au visage qu'il n'y a jamais eu de douceur [12]. Sa santé est plus altérée encore que son visage et que son caractère... L'horrible maladie qui le dévore est, je crois, sans exemple... Les accès, qui deviennent de plus en plus fréquens, sont effrayans... Ce sang qui s'échappe par tous les pores [13]... cela fait horreur. C'est le pronostic de sa fin!

MARGUERITE.

Ah, madame! vous voyez de trop loin!

CATHERINE.

De trop loin, ma fille?... Ah! la catastrophe est prochaine, on ne peut se refuser à l'évidence!... A tant de symptômes, ajoutez une grande circonstance que je n'ai jusqu'à présent révélée à personne, et jugez vous-même: lorsque vous étiez tous enfans, je consultai un grand mathématicien sur vos destinées.

Il me prédit que tous mes fils seroient rois [14]. Je n'aperçus lors l'insuffisance de cette réponse, qui, en effet, ne disoit si leur règne seroit simultané et sur différens trônes à la fois; et cette prophétie, si brillante en apparence, je ne la vois se réaliser qu'en frémissant, puisque je suis désormais trop bien éclairée sur la marche que doit suivre son accomplissement: Charles, en effet, ne règne que comme successeur de son frère François!...

MARGUERITE.

Mais Henri appelé au trône de Pologne accomplit la prédiction sans que vous ayez à craindre que ce soit aux dépens de la vie de Charles...

CATHERINE.

Ah, ma fille! que vous manquez de pénétration! ou plutôt vous faites l'esprit fort, et n'avez comme moi une absolue croyance aux prophéties, aux présages...

MARGUERITE.

Moi, madame!... Ah! vous me faites tort assurément! Mais je trouve qu'ici la prédiction peut s'accomplir sans nous effrayer de malheurs.

CATHERINE.

Et mon fils d'Alençon, comment voulez-vous qu'il règne si Henri ne lui cède le trône de Pologne en montant sur celui de France? Vous voyez que je ne puis être rassurée tout au plus que sur la vie de deux de mes fils.

MARGUERITE.

Il seroit vrai, madame, si vous n'aviez une multi tude de ressources pour assurer un trône à mon frère

François. Avez-vous donc renoncé au projet de le marier avec la reine d'Angleterre?

CATHERINE.

J'y ai fait tout ce que possible m'a été. J'ai envoyé cent mille écus à notre ambassadeur [15] afin qu'il s'en aidât pour assurer la réussite de cette affaire; je lui ai écrit de ne craindre de promettre de bonnes sommes de deniers à ceux qui y peuvent servir; qu'il fît hardiment des promesses et assurances auxquelles il seroit satisfait en cas de succès. J'ai même donné ici à Walsingham, l'ambassadeur d'Élisabeth, deux pièces de beau drap de soie noire pour sa femme, et deux autres de couleur où il y avoit de l'or et de l'argent, pour sa fille, afin de le gratifier pour l'espérance que j'avois qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour le succès dudit mariage qu'il montroit désirer bien fort. Vous voyez que je n'ai rien négligé, mais je vois bien qu'il n'y faut absolument plus songer, car cela se traite tant à la longue que c'est enfin devenu une moquerie.

MARGUERITE.

Je vous ai vu, madame, un autre projet; c'étoit d'établir mon frère d'Anjou sur le trône d'Alger, dont la conquête vous paroissoit aisée [16]. Le duc d'Alençon ne pourroit-il remplacer le roi de Pologne dans ce projet?

CATHERINE.

Jamais notre ambassadeur à Constantinople n'a pu l'y faire agréer. Le visir est demeuré ferme sur la négative, prétextant la maxime de leur religion qui défendoit d'abandonner aux chrétiens les lieux où il y avoit eu des mosquées. Il y faut donc renoncer encore.

MARGUERITE.

Mais, madame, n'avez-vous des intelligences ès Pays-bas, à Anvers? le joug espagnol y est odieux... la souveraineté du Brabant attend François, et la prophétie se trouvera ainsi accomplie sans que...

CATHERINE.

Une comté, une duché ne donnent point une couronne royale, ma fille...

MARGUERITE.

Il est vrai qu'il ne seroit pas roi précisément; mais autant vaudroit, étant absolu souverain des Pays-Bas, car tels pays peuvent être censés un royaume, puisqu'il y a des royaumes qui ne les valent pas.

CATHERINE.

Ma fille, l'accomplissement d'une prophétie ne s'arrange de telles subtilités, ni de prétendus équivalens. Enfin, je vois qu'il faut tout vous dire!... Le grand Nostradamus supputant l'horoscope de Charles, m'a prédit que son règne serait *court, cruel et malheureux*[17]. Jusqu'à présent, en effet, ce ne fut que sang et que feu... Quatre guerres civiles,... quatre batailles entre les François,... des sévérités extrêmes,... le royaume comblé de misères et de ruines!... Et voilà treize ans,... treize ans, ma fille, que ce règne dure!

MARGUERITE.

Ah! madame, vous me faites frémir!

CATHERINE.

Depuis plusieurs nuits, des songes terribles me viennent inquiéter!...

MARGUERITE.

Ah! benoîte Vierge!

CATHERINE.

Vous savez, par de mémorables exemples, ce que chez moi les songes annoncent de réalités. La nuit de devant le funeste tournois où le feu roi votre père courut avec Montgommery, ne vis-je pas en songe qu'il recevoit une blessure à l'œil, comme il fut? Et m'étant éveillée, ne le suppliai-je pas de ne vouloir courir ce jour-là, et se contenter de voir le plaisir du tournois sans en être?... Mais l'inévitable fatalité ne permit tant de bien à ce royaume qu'il pût recevoir cet utile conseil [18].

MARGUERITE.

Il m'en souvient.

CATHERINE.

Etant malade à Metz, ne m'écriai-je point dans mes rêveries, comme si j'eusse vu donner la bataille de Jarnac : *Voyez comme ils fuient! — Mon fils a la victoire! Eh! mon Dieu, relevez mon fils! il est par terre. — Voyez, dans cette haie, le prince de Condé mort!* Et la nuit suivante, M. de Losses en apportant la nouvelle, on connut que ce n'étoient point rêveries, mais un avertissement particulier que Dieu donne aux personnes illustres et rares.

MARGUERITE.

Il est vrai.

CATHERINE.

Enfin, ma fille, ai-je perdu un seul de mes enfans, Louis d'Orléans, François II, la reine d'Espagne [19], sans que peu de temps auparavant je n'aie vu apparoître une fort grande flamme, à laquelle je m'écriois soudain : *Dieu, garde mes enfans!*

MARGUERITE.

Ah! madame, ai-je un instant douté que Dieu ait en particulière protection les grands, et qu'aux esprits où il reluit quelque excellence peu commune, il leur donne par de bons génies quelques secrets avertissemens des accidens qui leur sont préparés ou en bien ou en mal? En ai-je un instant douté? Et pour ma part même, j'avouerai n'avoir jamais été proche de quelques signalés accidens, ou sinistres, ou heureux, que je n'en aie eu quelque avertissement ou en songe ou autrement; et puis bien dire ce vers :

De mon bien ou mon mal mon esprit m'est oracle.

CATHERINE.

Eh bien donc, actuellement, jugez si je n'ai lieu de tout craindre! Et cependant je n'ai rien négligé pour assurer une heureuse destinée à mes fils : car, afin de leur rendre la fortune meilleure, j'ai été jusqu'à changer les noms donnés au baptême à Charles, à Henri et à François, qui s'appeloient d'abord Maximilien, Alexandre-Edouard et Hercule, noms auxquels je n'avois nulle fiance[20].

MARGUERITE.

C'étoit prudent, certes, et sage!

CATHERINE.

Et cependant j'eus ensuite la douleur d'ouïr-dire à aucuns que cela portoit malheur! Ce qui pourroit me rassurer, c'est de songer que la grande flamme qui a coutume de m'annoncer la mort de mes enfans ne m'est plus apparue depuis lors,... et toutefois je frémis en pensant qu'à tout instant cette effroyable flamme peut m'apparoître.

MARGUERITE.

Jésus, madame ! éloignez cette idée !

CATHERINE.

L'aspect de Henri en qui votre frère Charles voit son successeur, lui est un peu odieux [21] : cela le rend chagrin, inquiet, soupçonneux ; et qui sait jusqu'où va son imagination ! Plus il se sent malade, et plus il presse le départ de Henri. J'ai épuisé tous les moyens de retarder ce partement ; cela m'a rendue suspecte : il me soupçonne, je ne sais de quoi !... Hier l'huissier de sa porte a osé, par son ordre, m'empêcher d'entrer dans son cabinet. Cet affront, sans exemple, indique la fin de ma puissance, et les soupçons qui pèsent sur moi... Je ne vois plus que vous qui puissiez désormais intervenir avec quelques chances de succès. Vous savez, ma fille, que le roi de Pologne ne regarde que comme un funeste exil l'obligation de quitter la France.

MARGUERITE.

Je sais, madame, quel enchantement l'y retient. Mais comment faire ? Les ambassadeurs venus pour le chercher, qui l'attendent et qui pressent [22]...

CATHERINE.

Qu'importe !... sous couleur de vouloir donner des fêtes, des divertissemens, on les amusera encore quelque temps. La volonté du roi fera tout ; mais cette volonté nous est contraire... Il faudroit tâcher de moyenner un accommodement...

MARGUERITE, *avec réflexion.*

Le chevalier de Montluc devant accompagner Henri en Pologne... la belle Marie Touchet... doit comme

nous... avoir intérêt à faire retarder... Je veux lui faire parler...

CATHERINE.

Fort bien ! il faut...

MARGUERITE, *vivement.*

Madame, voici le Roi !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *avec effroi.*

Ah ! madame... ah ! ma sœur !... quelle horreur !

LES REINES, *ensemble.*

Jésus ! { Mon fils ! / Mon frère ! } qu'avez-vous ?

CHARLES, *s'asseyant.*

Je n'en puis plus !... Vous m'accusez, madame, de trop me livrer à mon imagination... Cette fois, que direz-vous ? Cent personnes l'ont vu comme moi !

CATHERINE.

Expliquez-vous, mon fils !

CHARLES.

J'étois à la chasse !... j'en arrive. Au milieu de la forêt, un feu m'est apparu tout-à-coup [23]...

CATHERINE, *toute troublée.*

Un feu !... Ah, Notre-Dame !... un feu !... mon fils ! un feu !... Ah ! je frissonne !

CHARLES.

Oui, devant moi !... de la hauteur d'une pique !

MARGUERITE.

Sainte Vierge !

CHARLES.

Les veneurs, les piqueurs l'ont tous vu... Ils s'enfuirent tous... Je restai seul sans m'étonner, sans m'effrayer, et fort assuré... Je mis l'épée à la main, et poursuivis ce feu jusqu'à ce qu'il s'évanouît... Je n'eus de peur, sinon quand je l'eus perdu de vue ; et lors, me ressouvenant d'une oraison que le bonhomme Amyot m'avoit apprise en mon jeune âge, je la commençai à dire : *Deus adjutor meus, sis mihi in Deum adjutorem.*

CATHERINE, *se signant.*

Par la sainte croix ! que vous avez été bien inspiré, mon fils !... Il n'y a rien si effroyable que telles visions... Toutefois, sire, rassurez-vous; car moi à qui elles ne manquent jamais dans les grandes occasions, je n'en ai eu aucune,... depuis bien long-temps.

MARGUERITE.

Mon frère, calmez-vous!

CHARLES.

Je le vois encore !... il m'éblouit !... Ah ! je comprends trop bien ce que m'annonce cette épouvantable apparition !

CATHERINE.

Mon fils, il faut écarter cette horrible idée !... C'est un grand cas et funeste celui de l'appréhension. Depuis que vous vous y livrez, vous êtes tout changé... Hé quoi ! ne trouvez-vous nulle distraction dans la douceur des affections de famille ? Et cependant quelle famille offre plus de consolations que la vôtre?... Votre femme d'une vertu si aimable et si pure, qu'elle a mérité que vous la nommiez *votre sainte* [24]; votre jeune enfant si caressant ; votre sœur si tendre... Dirai-je votre mère... vos frères ?

CHARLES, *se levant.*

Mes frères, dites-vous, madame?

MARGUERITE.

Nous vous chérissons tous.

CHARLES, *avec humeur.*

Les ambassadeurs polonois sont-ils enfin prévenus du jour du partement de leur maître? Ce jour est-il enfin fixé?

MARGUERITE.

On attend que vous le fixiez vous-même, sire; ce que vous prescrirez sera obéi. Toutefois, son équipage, pour être convenable et digne d'un fils de France, ne peut être sitôt fait.

CHARLES, *vivement.*

Ils supplient avec raison, ces ambassadeurs, de retrancher la longueur et remise dont on les va entretenant... Il ne peut sans mauvaise grâce et sans les indisposer retarder davantage; d'ailleurs je ne sais ce qui l'arrête encore ici; mais pour moi je ne l'y saurois plus souffrir : il faut que l'un de nous deux en sorte dans peu de jours [25].

MARGUERITE.

Cependant les fêtes qui devroient naturellement suivre les principales cérémonies sont à peine commencées... Celle de ce soir est la première...

CHARLES, *avec violence.*

Des fêtes... des fêtes!...

MARGUERITE.

Que diroient ces nobles étrangers si cette espèce de formalité d'usage étoit négligée? Elle doit témoigner la joie de Votre Majesté, celle de sa cour, celle de la France... et quelques semaines seroient bastantes;...

D'ailleurs l'état des affaires de Pologne, possible, n'exige pas...

CHARLES, *avec emportement.*

L'état des affaires de Pologne... exige sa présence... L'état des affaires de France... exige son départ! (*A la reine-mère.*) Madame, je sais les égards que je dois au tendre intérêt que vous avez toujours porté plus particulièrement à votre *bon fils* d'Anjou;... cependant...

CATHERINE.

Cette tendresse n'a rien d'exclusif, et il me semble...

CHARLES.

Pardonnez-moi, madame, on sait que ce fils a toujours été votre idole [26] : c'est par cette raison que vous lui avez toujours donné le commandement des armées; dont j'étois bien dépité, étant aussi et plus capable que lui, et plus vieux : il y a acquis grand honneur, et moi point.

CATHERINE.

Votre vie si précieuse à la France...

CHARLES.

Ma vie n'étoit pas de si grande conséquence qu'elle dût être gardée dans un coffre avec les bagues de la couronne [27]... Et c'est encore cet amour aveugle pour votre *bon fils* qui vous empêche d'apercevoir les intrigues que les Guises ont commencées avec lui.

CATHERINE.

Vous savez à quel point le cœur de votre frère est engagé... La princesse de Condé...

CHARLES.

Je sais qu'en effet on cherche à couvrir de cet étrange prétexte cette intime liaison qui depuis assez

long-temps unit mon frère et le Guisard !... Ma sœur, l'estime que vous portez à Henri de Lorraine ne repousse-t-elle pas l'idée qu'il se rende honteusement nécessaire au roi de Pologne en favorisant ses amours avec sa belle-sœur? Il vous est sans doute plus facile de croire que des intrigues plus importantes, des intérêts d'un ordre plus élevé les occupent.

MARGUERITE.

Non, sire! je ne crois qu'à de la légèreté de part et d'autre... Leur jeunesse...

CHARLES.

Quant à moi, je ne m'abuse pas sur les Guises,... ces Guises de qui je puis bien dire comme le psaume: *Dès ma jeunesse ils m'ont fait mille maux* [28].

CATHERINE.

Mais, que pouvez-vous soupçonner? Je ne dirai pas: Que pouvez-vous craindre?

CHARLES.

Madame, tous ces Lorrains sont mécontens de n'être aussi avant dans les affaires comme ils y ont été sous le foible règne de mon frère... Ils y veulent rentrer !... et à grand'raison ai-je fait sur eux ce quatrain maintenant tout vulgaire:

François premier ne faillit point,
Quand il prédit que ceux de Guise
Mettroient ses enfans en pourpoint
Et son pauvre peuple en chemise [29].

Le plus sûr est de rompre ces menées en hâtant un départ nécessaire... Quand je songe que je n'ai pas de fils !...

CATHERINE.

Vous êtes jeune; la reine n'a-t-elle pas déjà eu une fille ?

CHARLES, *d'un air pénétré.*

Madame, je n'ai pas de fils;... et de tous côtés... les présages sinistres,... les avertissemens surnaturels...

CATHERINE.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Mon frère !...

CHARLES.

A tout instant je crois voir des spectres... des songes effrayans me réveillent en sursaut... Mon imagination frappée me présente des ruisseaux de sang, des monceaux de cadavres... me fait entendre des sons lugubres et des accens plaintifs qui percent les airs [30] !

CATHERINE.

Mon fils, quelle horreur !

MARGUERITE, *à part à Catherine.*

Madame, s'il vous plaisoit lui accorder une portion de cette peau d'enfant égorgé que vous portez sur la poitrine; possible que ce secours [31]...

CATHERINE.

Je le ferois assurément, ma fille, si ces sortes de choses pouvoient avoir quelque vertu pour d'autres que les personnes au nom desquelles elles ont été préparées et constellées...

CHARLES.

Du sang !... toujours du sang !... Madame, voyez mes mains... cet horrible aspect me tue !...

CATHERINE.

Mon fils, cette maladie disparoîtra; mais la fièvre

qui vous agite est ce qui vous fait le plus de mal, en tourmentant votre imagination.

CHARLES.

Imagination, rêves, fantaisies que tout cela,... voilà ce qu'ils disent tous... Hé! n'est-ce donc rien que de telles imaginations, et surtout que la réalité de ce sang qui s'échappe par crises de tout mon corps?... Hier, je m'y noyois [32]!

MARGUERITE.

Il faut prendre un peu de distraction, sire, pour ne succomber sous cette tristesse et ennui. Que votre chirurgien Ambroise Paré continue à prendre soin de votre corps; moi je veux avoir le soin de votre imagination. Je vous prie, pour l'honneur de Dieu, livrez-vous à ma tendresse; elle vous défendra de vous laisser abattre en vous abandonnant trop aux mêmes impressions. Ce soir vous donnez une grande fête aux ambassadeurs polonois... Prenez-y part... Portez-y sinon de la gaieté, du moins de l'oubli; ce sera déjà un pas de fait. Que d'autres fêtes succèdent à celle-ci, et que ces étrangers emportent chez eux une grande idée de votre magnificence, de la puissance de votre royaume... Mon frère, ne vous refusez pas à mes empressemens;... laissez-moi vous diriger pendant vos souffrances.

CHARLES.

Ma sœur, je m'abandonne à vous.

MARGUERITE.

Permettez que Brusquet apporte dans ces fêtes la gaieté de ses bouffonneries. Vous l'aimez, il vous divertira.

CHARLES.

Volontiers.

MARGUERITE.

Je l'attends ici ce matin même : je lui donnerai des ordres pour ce soir. Vous pourriez aussi prendre quelque divertissement à voir l'adresse des enfans de la Matte : leurs tours sont surprenans.

CHARLES.

Ma mie, votre voix me plaît! elle est si douce! elle me rappelle notre enfance! elle me calme un peu... En effet, vous me rappelez un désir que j'ai toujours eu, qui est d'apprendre les secrets de leur art.

MARGUERITE.

En vérité, quand je songe à toutes les choses en quoi vous excellez, je suis toujours surprise! Votre beau livre de la Chasse et de la Vènerie, rempli de secrets et avis que jamais veneur ne sut ni ne put atteindre, suffiroit seul, dit Brantôme, pour donner à la postérité, admiration et éternelle mémoire de ce que vous avez été roi parfait et universel [33]. Et ce n'est tout; car, Dieu merci, qui sait mieux que vous piquer les grands chevaux, leur forger des fers, conduire le chariot, sonner de la trompe? Quel alchimiste sait mieux purifier les métaux? quel officier des monnoies sait mieux monnoyer? (*riant*) et quel faux-monnoyeur est plus habile [34]? Qui est meilleur canonnier, meilleur arquebusier, meilleur pêcheur, meilleur musicien, meilleur chanteur au lutrin, meilleur danseur, meilleur joueur de paume et de paille-maille, meilleur tireur d'armes? Ronsard fait-il mieux les vers? Bref, mon frère, nul ne vous est égal en mille plaisans exercices, et en mille arts qui vous sont familiers, et avec tout cela (*gaiement*) vous ne sauriez seulement, lors même que vous y mettriez un grand prix, enlever ce billet que j'ai reçu

tout à l'heure, et que je cache sous ma ceinture! le moindre enfant de la Matte vous en remontreroit!

CHARLES.

Vos gentilles paroles, et la gaieté de votre discours me plaisent, ma mie. Vous me ranimez un peu. (*A part.*) Ce qu'elle vient de dire au sujet de l'enlèvement de ce billet galant... et d'autres aussi... me donne une idée...

MARGUERITE.

Voulez-vous que je fasse appeler le chef de cette troupe d'Égyptiens, et que je lui dise...?

CHARLES, *préoccupé.*

Oui, je veux le faire venir... je veux parler à lui... votre proposition me fait naître une idée dont je me promets quelque plaisir... (*à part*) et possible une grande utilité... (*haut.*) Je veux préparer un divertissement... je vais faire appeler le capitaine La Chambre.

MARGUERITE.

Sire, dans ce besoin de distractions et d'affections douces et tendres, il ne faut vous priver du roi de Pologne en l'envoyant précipitamment dans ses états : retenons-le encore quelques semaines près de vous... Son départ est prochain, inévitable, et se fera à l'instant où vous l'ordonnerez. Ah! ne brisez tout-à-coup autour de vous tant de liens de cœur qui unissent tant de personnes dont le bonheur vous est cher!

CHARLES.

J'ai un projet en tête... tout pourra s'arranger... selon l'issue de ce projet... Je vais donner mes ordres pour la fête de ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

CATHERINE DE MÉDICIS, LA REINE DE NAVARRE.

CATHERINE.

Ma fille, j'admire votre succès! En un instant le voilà tout changé! Toutefois, le puéril attrait d'un divertissement n'a pu seul produire cet effet... le projet qu'il médite renferme quelque mystère.

MARGUERITE.

Ah! j'aperçois le seigneur de Brantôme qui m'amène Brusquet, comme je l'en avois prié, ayant, dès hier, désiré de prendre le divertissement de sa conversation.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BRANTOME, BRUSQUET.

BRANTÔME, *à Marguerite.*

Ma très souveraine dame, conformément à vos ordres, auxquels je n'avois garde de faillir, je vous amène l'illustre maître de la poste de Paris.

BRUSQUET.

Autrement dit : *capitaine de cent chevau-légers* [35].

CATHERINE.

Nous sommes déjà de vieux amis.

BRUSQUET.

Oh! oui, il y a long-temps que nous nous sommes vus pour la première fois; et comme dit l'ancien :

Le temps survient, et rien n'échappe
La main du temps, qui tout attrape.

Vous étiez lors en l'avril de vos ans. Au demeurant quand on a été jeune pendant quelque cinquante ans, on n'a rien à regretter ; n'est-il vrai, madame ?

CATHERINE.

L'insolent !

BRANTÔME.

Eh ! madame, qui ne sait que ce paillard préfère perdre un bon ami plutôt qu'un bon mot? Il faut, ou le chasser, ou lui tout permettre, ses proverbes surtout.

BRUSQUET, *à Brantôme.*

Est-ce que nous n'allons voir le Roi, mon bon monsieur mon ami? Vous savez que je dois avoir une explication avec Sa Majesté.

MARGUERITE.

Une explication !... avec le Roi?...

BRUSQUET.

Oui-dà, oui : la justice est de Dieu, la chicane est du diable. Aussi tout roi qu'il est, il me le payera.

MARGUERITE.

Il vous le payera ! voilà d'étranges dispositions pour aborder Sa Majesté.

BRUSQUET.

Baste ! vous verrez qu'il me le payera :

Quatre chopines font un pot,
Qui ne le croit est un gros sot.

MARGUERITE.

Ah çà ! Brusquet, si vous le prenez sur ce ton-là, il sera impossible de vous admettre à la fête que le Roi doit donner ce soir. Je m'étois chargée de vous convier, mais en vérité...

BRUSQUET.

On ne se peut passer de moi, si on veut que la fête soit belle et bonne.

MARGUERITE.

Certes, oui, il faut en convenir; car Brusquet est un bon compagnon qu'on aime toujours à voir. Nous comptons sur lui. (*A part.*) Un bouffon ne sera de trop ici aujourd'hui.

BRANTÔME, *à part aux reines.*

Je crois que Vos Majestés feroient bien de dire à Brusquet d'amener sa femme à la fête de tantôt. Ce sera assurément la plus réjouissante pièce qu'on y puisse présenter. Si ce qu'on m'en a dit est vrai, elle mériteroit d'être vue à part; et, probable, vous ne vous repentiriez d'une petite audience que lui donneriez devant que d'aller au bal.

BRUSQUET, *à part.*

Il parle de ma femme!

CATHERINE.

Quoique j'aie l'esprit fort peu disposé à ces sortes de bouffonneries, j'y veux cependant donner les mains, dans l'espérance que le Roi en recevra quelque distraction. Arrangez cela, ma fille, ainsi que l'entendrez. Vous avez si bien commencé, c'est à vous de finir. Moi, je vais, pour la première fois, monter dans la colonne que j'ai fait élever dans mon hôtel neuf [36], pour que mes astrologues y puissent commodément étudier le cours des astres; et j'y dois moi-même examiner la terrible comète qui dure depuis plus de six mois [37]. Sa chevelure si longue est bien effroyable! Ah! c'est un signe qui ne paroît assurément pas pour

une personne de basse qualité. Dieu ne le fait paroître que pour nous autres grands [38] !

BRANTÔME.

Il est bien à craindre, madame ! et si j'osois conseiller en si grande circonstance, ce seroit de se bien munir sur soi d'eau bénite. Elle a de très grandes vertus et propriétés, soit contre les esprits malins, soit pour les foudres, tempêtes, orages et tonnerres, pour le feu et embrasemens ; bref pour une infinité de choses dont l'on a vu de grands miracles [39].

CATHERINE.

Vous êtes bien avisé, certes, et sage, monsieur de Brantôme mon ami ; j'y vais donnner ordre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LA REINE DE NAVARRE, BRANTOME, BRUSQUET.

MARGUERITE.

Vous êtes marié, Brusquet ?

BRUSQUET.

Hélas ! oui, princesse ; avec ma femme, et ce, depuis un bon demi-siècle ; et comme dit l'autre :

Une chaque maison
A sa croix et passion.

MARGUERITE.

Et depuis ce demi-siècle que vous êtes en faveur, vous avez tenu votre femme cachée aux yeux de la cour ! Pourquoi donc cela ?

BRUSQUET.

C'est que j'ai été jaloux pendant les cinquante premières années de mon mariage. Mais

Le mal temps passe, et retourne le bon.

Aussi, actuellement, je suis moins jaloux.

BRANTÔME, *riant.*

En effet, la première jeunesse est passée.

MARGUERITE.

Eh bien donc! ne pouvons-nous espérer que vous l'amènerez ce soir?

BRUSQUET, *à part.*

Nous y voilà! c'est là qu'on en vouloit venir!

Pour éviter toute anicroche,
Garde de rencontrer quelque anguille sous roche,

a dit l'ancien.

MARGUERITE.

Vous parlez seul, et vous ne me répondez rien!

BRUSQUET.

Je ne puis venir, ni laisser venir ma femme, si premier je n'ai obtenu audience et satisfaction du Roi. Je suis de trop mauvaise humeur.

MARGUERITE.

Eh bien! je tâcherai de vous faire parler à lui. Revenez avec Brantôme dans deux heures, vous serez content; mais chassez votre humeur!

BRUSQUET.

Petite pluie abat grands vents,
Comme disent les bonnes gens.

Aussi, votre gentil discours me met en joie, et serai tout à vos ordres. Mais que diable ferez-vous de ma

femme? Elle fait toujours de la dévote, de la marmiteuse et de l'hypocrite. Moi, je commence à m'y faire.

BRANTÔME, *riant.*

Vive Dieu ! après cinquante ans de mariage, il commence à s'y faire !

BRUSQUET.

D'ailleurs, savez-vous qu'elle est sourde tout ainsi comme une cruche ou plus, et qu'on ne peut s'en faire entendre qu'en criant à perdre haleine? Aussi, la seule musique qu'elle aime, c'est d'entendre mes postillons sonner leurs huchets. (*A part.*) Attrape.

MARGUERITE, *bas à Brantôme.*

Sainte messe!... qu'en ferons-nous, Brantôme?

BRANTÔME, *gaiement.*

Comment donc, madame! c'est une bonne fortune de plus, et cela promet au-delà de ce que je pensois. Faites-la venir, on verra.

MARGUERITE, *à Brusquet.*

Quoi qu'en disiez, je veux connoître votre femme. Faites-la venir de bonne heure, je vous prie, pour que j'aie le plaisir de causer un moment avec elle, devant que le bal commence.

BRUSQUET.

Soit. Mais ramentez-vous bien qu'elle est sourde tout ainsi qu'un pot, et lui parlez haut et clair et bon françois; car si vous commenciez à dire du beau latin et à faire de la seconde Minerve ou déesse d'éloquence, comme vous avez fait ces jours derniers aux ambassadeurs polonois, ce seroit comme haut allemand, et n'y auriez, ma foi, un aussi beau succès [40]. (*Il sort.*)

BRANTÔME.

Princesse, ce petit compliment est bien juste, certes, et mérité.

SCÈNE VIII.

LA REINE DE NAVARRE, BRANTOME.

MARGUERITE, *vivement.*

Seigneur de Brantôme, sans perdre des instans précieux à des explications qu'il sera toujours temps de vous donner, il faut que trouviez sur-le-champ moyen de parler à la maîtresse du Roi monsieur mon frère, afin d'obtenir qu'elle s'emploie à moyenner le retardement du départ du roi de Pologne. Puisque Montluc doit partir avec lui, Marie Touchet doit mettre, quoi qu'elle en die, un intérêt très vif à ce retardement. Puis-je compter sur vous?

BRANTÔME.

La plus belle, la plus noble, la plus accomplie princesse du monde rend son fidèle sujet trop heureux, lorsqu'elle lui offre l'occasion de lui être utile. Assurément, vous pouvez compter sur moi, grande reine.

MARGUERITE.

Et vous prie qu'y avisiez de bonne heure.

BRANTÔME.

Hé! précisément, je vois venir ici Marie... Laissez-nous seuls, princesse. Sans me flattter, je suis assez bien avec elle pour en obtenir au moins des demi-confidences, qu'elle me refuseroit devant la sœur de son amant.

MARGUERITE.

Courage! on vous récompensera un jour!

BRANTÔME.

Hé! ma très souveraine dame, ne le suis-je déjà?

SCÈNE IX.

BRANTOME, MARIE TOUCHET.

BRANTÔME, *à part.*

Elle a l'air inquiète : que cherche-t-elle ici?

MARIE TOUCHET.

Seigneur de Brantôme, ce n'est pas moi, j'espère, qui fais partir cette belle reine, l'objet de votre passion? j'aurois grand chagrin que puissiez me le reprocher. Vous n'êtes, certes, de ceux que je verrois sans douleur parmi mes ennemis.

BRANTÔME.

Charmante Marie, un chagrin qui me viendroit de vous, s'il vous en causoit quelque peu, me rendroit bien heureux! mais j'en vois sur votre beau visage que je ne puis me flatter d'avoir causé. Oserois-je deviner ce qui peut l'occasioner?

MARIE TOUCHET.

On pourroit, je crois, le permettre à votre bonne amitié et discrétion.

BRANTÔME.

Eh bien donc!... il me semble... qu'un voyage... une séparation... possible, bien longue... ai-je tort?

MARIE TOUCHET.

Mais... non... parlez plus bas.

BRANTÔME.

Ce n'est pas vous qui partez...

MARIE TOUCHET.

Moi !... non.

BRANTÔME.

C'est... lui !

MARIE TOUCHET.

Lui !... oui.

BRANTÔME.

Il faut tâcher de faire retarder...

MARIE TOUCHET.

Et comment?

BRANTÔME.

En y songeant un peu... l'empire que vous avez sur...

MARIE TOUCHET.

Sa jalousie devine si facilement!

BRANTÔME.

Il faut prendre un détour... par exemple, faire retarder le partement du roi de Pologne si amoureux ! Une femme est toujours admise à s'intéresser à la peine des amans ?... Mais que dis-je ? et qu'ai-je besoin d'indiquer les moyens ?... certes ! la charmante *Marie Touchet,* dont le nom dit avec tant de vérité : *je charme tout* [41], saura mieux que personne trouver la chose à dire, et la saura dire d'une manière si charmante, que le succès n'en sauroit être douteux.

MARIE TOUCHET.

Je ne sais, mais j'ai peu de fiance en moi-même... Si je pouvois, du moins, me concerter avec...

BRANTÔME.

Est-ce donc si difficile?

MARIE TOUCHET.

Presque impossible !... une surveillance !...

BRANTÔME.

Ce soir, pendant le bal, sous le masque... il sera facile de s'échapper.

MARIE TOUCHET.

Mais... s'il n'est prévenu !

BRANTÔME.

Écrivez un mot.

MARIE TOUCHET.

Tous mes serviteurs me sont suspects... je n'ai personne en qui...

BRANTÔME.

Mais... moi-même... si vous avez telle fiance en moi.

MARIE TOUCHET.

Oh, oui !

BRANTÔME.

Écrivez donc ! voilà tout ce qu'il faut.

MARIE TOUCHET, *se disposant à écrire.*

Je vais lui dire de se rendre ici à huit heures, en cette salle même.

BRANTÔME.

C'est la chambre *des Grâces ;* c'est en effet ici que vous devez régner. (*A part*). Un rendez-vous, donné sous le masque, par une si charmante personne !... pauvre Brantôme !... heureux Montluc !...

MARIE TOUCHET, *écrivant.*

C'est un simple billet sans adresse, par précaution.

BRANTÔME.

Fort bien ! je sais à qui va ce billet.

MARIE TOUCHET, *se levant.*

Tenez ! Je vous laisse, pour qu'on ne nous voie pas ensemble.

BRANTÔME, *saluant et riant.*

C'est me faire trop d'honneur !... (*Seul.*) Elle s'en va plus contente qu'elle n'étoit venue... elle a sans doute moins trouvé qu'elle ne désiroit, mais beaucoup plus qu'elle n'espéroit !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

CHARLES, MARIE TOUCHET.

MARIE TOUCHET.

Vous savez, sire, à quel point le roi de Pologne est passionné pour la belle Condé; n'est-ce donc bastant pour expliquer le chagrin que lui cause son départ et les retardemens qu'il y met, sans soupçonner de fâcheuses arrière-pensées dans son esprit, et dans celui de la reine-mère?

CHARLES.

Et comment pourrois-je croire que le délai qu'on me demande encore n'ait un autre motif plus sérieux? car, en effet, que signifient ces quelques semaines dont on me va parlant? Faudra-t-il pas toujours partir? Qu'est-ce que quinze ou vingt jours, et qu'en attend-on? Mais je veux à toute force croire à tel enfantillage, et ne soupçonner nul fâcheux dessein en ma mère ni en mon frère; du moins est-il certain que le Guisard n'a pu entreprendre le honteux métier de corrupteur de sa belle-sœur que pour se rendre nécessaire à Henri! Et qui sait quelles intrigues se rattachent à cette vile entreprise? Ma mère, qui est la plus grande brouillonne de la terre [42], est entraînée par l'excessive passion qu'elle a toujours eue pour mon frère. Elle doit bien voir, mais elle voit sans s'effrayer, que l'adroit

Guise cherche, par ses lâches complaisances, à captiver l'affection de Henri. Or, s'il consent à l'acheter à tel prix, n'est-ce pas une preuve qu'il en attend une grande récompense? Cette observation révèle le secret de cettè intrigue: écartés des affaires par ma prudence, les Guises s'agitent pour reprendre l'autorité qu'ils avoient usurpée sous le règne du feu Roi, mon frère François, par le moyen de la belle Marie-Stuart sa femme et leur nièce. Ils entrevoient pour eux une position semblable si mon frère Henri venoit à régner; ils comptent déjà s'en emparer par le même moyen, par des femmes de leur dépendance: cette fois ce seroit par la belle Condé. Voilà ce qu'ils ménagent de longue main, et plût à Dieu, ma mie, qu'ils estimassent ma santé assez chancelante pour qu'une criminelle impatience ne les portât à abréger eux-mêmes...

MARIE TOUCHET.

Ah, sire!... je ne puis croire...

CHARLES.

Et disoit bien le poète qui a dit:

Celui qui veut commander comme un dieu
Ne doit souffrir compagnon en son lieu.

L'ambition de régner est une maladie dont on ne guérit point; c'est une passion qui ne meurt qu'avec celui qui en a été frappé une fois [43]; et qu'est-ce autre chose en effet que cette généalogie que les Guises ont fait forger, qui les fait descendre en ligne directe de l'empereur Charlemagne [44]? Par la mort-Dieu! il faut rompre toutes ces menées... J'ai mon plan;... il s'exécutera bientôt... le partement de mon frère en est le premier point... Une fois qu'il sera en Pologne, madame sa

mère ira visiter *son bon fils*... elle y restera... Mon frère d'Alençon devenant enfin le mari d'Élisabeth, ne sortira plus de l'Angleterre,... les Guises rentreront dans leur Lorraine qu'ils n'auroient jamais dû quitter... le Béarnois et son frère se tiendront en Gascogne... les Montmorency iront aux Pays-Bas se joindre aux aînés de leur famille... Les Châtillons sont anéantis [45]... Je pourrai donc enfin être roi.

MARIE TOUCHET.

Sire, alors, sans doute, nul ne bougera, ne se sentant soutenu.

CHARLES.

Ah! qu'il me tarde de voir partir le roi de Pologne!

MARIE TOUCHET.

Il dépend d'un mot de Votre Majesté qu'il parte à l'instant même. Cette assurance permet, ce semble, de dissimuler quelques momens, afin de donner aux reines cette satisfaction d'un lége retardement qui ne compromet rien.

CHARLES, *d'un air soupçonneux.*

Et vous aussi, Marie!... (*A part.*) Ah, c'est juste! Montluc part avec lui!

MARIE TOUCHET.

Ah, sire! qu'en soupçonneriez-vous autre chose que mon désir de voir régner l'union dans votre auguste famille, et si j'ose ajouter, d'obtenir quelque reconnoissance de tant d'illustres personnages pour avoir contribué par mes instances à leur satisfaction? Peut-il vous être indifférent de me voir aimée d'eux? Ramentez-vous, sire, comme je suis tant obligée envers

votre sœur, la reine de Navarre, qui se prêta longtemps à me tenir près d'elle pour favoriser [46]...

CHARLES.

C'est juste! je vous approuve. Toutefois je ne déciderai rien quant à présent au sujet de mon frère. J'ai un projet sur lequel je ne m'explique point, dont, possible, l'effet sera de faciliter toutes choses. Nous verrons.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI DE POLOGNE.

CHARLES.

Venez, mon frère, venez remercier Marie de l'empressement avec lequel elle entre dans vos intérêts. Depuis une demi-heure elle sollicite le retard de votre partement.

HENRI.

Belle Marie, comme je me figure qu'on ne peut rien refuser à celle qui *charme tout*, je me figure aussi que je dois vous remercier d'avoir obtenu ma grâce.

MARIE TOUCHET.

Sire, pas encore; mais j'espère beaucoup.

CHARLES.

Mon frère, je n'ai rien promis encore... Ma décision est subordonnée à des circonstances sur lesquelles je n'aurai que ce soir les informations qui me sont nécessaires.

HENRI.

J'attendrai vos ordres avec respect et la plus parfaite soumission, et s'il faut partir, ce sera à l'instant même.

MARIE TOUCHET, *à Charles à part.*

Vous l'entendez!

HENRI.

Sire, vous avez su dès le premier moment par quelle magie, par quel charme extraordinaire et véritablement surnaturel, je suis passé en un instant d'une froide admiration, d'une heureuse indifférence, à la passion la plus violente pour la belle et vertueuse Marie de Clèves. Le simple contact d'un vêtement qu'elle venoit de quitter, mais que ses charmes, ses appas avoient enchanté, a eu pour moi un effet magique qui m'a livré à jamais à la puissance de ses attraits. Sa personne m'est tellement devenue sympathique qu'il semble qu'elle fasse partie de mon existence... L'aspect seul d'un objet qu'elle a touché, m'émeut, me transporte... Respirer l'air que sa présence vient de parfumer, m'anime, me donne une espèce de délire...

MARIE TOUCHET, *à Charles à part.*

N'est-il trop bien à plaindre? Est-on dangereux ainsi?

HENRI.

Votre Majesté, j'espère, aura pris en pitié l'état déplorable où me plonge cette fatalité, ce sort jeté sur moi, qui m'enlève à tout autre intérêt, à toute espèce d'ambition, devant lequel pâlit et s'évanouit tout l'éclat de la couronne de Pologne. Je ne vais dans cet exil qu'avec horreur, et par obéissance pour Votre Majesté.

CHARLES.

Insensé! Que prétendez-vous donc?

HENRI.

Pardonnez, sire, si je me suis un peu extravagué dans ce discours; c'est un effet de ma passion.

MARIE TOUCHET, *à part.*

Que c'est de l'amour! Ah! le malheureux! qu'il m'intéresse!

CHARLES.

Ce seroit cruauté de prolonger ce supplice en retardant votre départ; ce seroit humanité de rompre brusquement l'espèce de sortilége qui vous jette dans un tel désordre.

HENRI.

Ah! mon frère!...

CHARLES.

Quoi qu'il en soit, je vous répète, mon frère, que je ne décide rien en ce moment. Ce soir vous connoîtrez ma décision. Je chargerai Marie de vous la donner.

HENRI.

Cet aimable intermédiaire me fait tout espérer.

CHARLES.

Marie, mon frère, retirez-vous. Je vois venir Lansac avec qui j'ai affaire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

CHARLES, LANSAC.

CHARLES.

As-tu vu La Chambre? Va-t-il venir?

LANSAC.

Sire, il me suit.

CHARLES.

Je n'ai confié mon projet à personne. Toi seul vas le connoître, mais, sur la vie, ne dis mot.

(*Le roi s'assied.*)

LANSAC.

Ah ! certes, après une telle recommandation je n'ai garde. (*Au capitaine.*) Approchez, l'ami.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE LA CHAMBRE.

CHARLES.

Eh bien ! capitaine La Chambre, je voudrois mettre en exercice les enfans de la Matte. Puis-je compter sur leur discrétion, adresse et fidélité pour faire un bon coup [47] ?

LA CHAMBRE.

Sire, je réponds de tous mes matois, et surtout dans une occasion si considérable.

CHARLES.

Je donne ce soir un grand régal à toute la cour ; il faut que tu choisisses dix ou douze de tes plus fins matois et coupeurs de bourses et tireurs de laine, et que hardiment ils viennent, sur ma foi et en toute sûreté, à ladite fête pour jouer bravement leur jeu sur toutes les personnes qui viennent y danser au bal, et à table pour souper.

LA CHAMBRE.

C'est facile, sire !

LANSAC, *à part.*

Quelle idée !

CHARLES.

Je leur livre tout, hommes et dames, sans épargner aucunes personnes, et au contraire je veux et j'entends qu'ils exécutent surtout les plus huppés de la cour, le roi de Pologne, le duc d'Alençon, les trois reines, les Guises, les Bourbons, les Montmorencys, Marie Touchet, en un mot, tous sans exception. Je veux une bonne récolte, et que tout le butin me soit apporté ici même, afin que j'en fasse l'inspection à ma guise et fantaisie. Je te rendrai pour tes gens tout ce qui sera de valeur en écus, pierreries, perles et joyaux. Après quoi tu leur feras de ma part commandement exprès de ne plus faire cette vie, autrement que je les ferai pendre s'ils s'en mêlent jamais plus, et s'ils ne vont me servir dans les garnisons.

LA CHAMBRE.

Sire, vous aurez contentement de leur discrétion, adresse et fidélité. J'en amènerai une douzaine tirés sur le volet, déliés et fins à dorer, que vous les trouverez de belle façon, et bien habillés, et braves comme le bâtard de Lupé. Après quoi ils iront dans les compagnies, où je veux qu'ils arrivent équipés comme capitaines et gentilshommes, car je ne quitterois pour trois mille écus ce qu'ils vont gagner à si belle guerre, que Votre Majesté leur permet ce soir.

CHARLES.

C'est bon! Que personne ne manque, et sur la vie qu'on soit discret! (*La Chambre se retire.*)

SCÈNE V.

CHARLES, LANSAC.

LANSAC.

Votre Majesté se prépare un bon divertissement!

CHARLES.

L'imbécile, qui ne voit là qu'un divertissement! Il s'agit bien d'autre chose vraiment!... Comment! ne vois-tu pas que tous les secrets de ma cour vont m'être livrés en un instant; toutes les intrigues dévoilées, toutes les menées, tous les projets révélés? Et j'en soupçonne de fort criminels!

LANSAC, *surpris.*

J'entends!

CHARLES.

Je saisirai peut-être quelque trace de cette correspondance, jusqu'ici insaisissable, quoique toujours soupçonnée, entre Montluc et Marie Touchet. Et, possible, je saurai enfin le véritable motif de cette liaison si intime du roi de Pologne et des Guisards.

LANSAC.

Vive Dieu! j'admire le génie inventif de Votre Majesté! Au diable, qui jamais auroit imaginé pareil moyen d'être instruit, sinon un grand Roi soupçonneux!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA REINE DE NAVARRE, BRANTOME, BRUSQUET.

MARGUERITE.

Sire, je prends la liberté de vous interrompre, pour

vous amener Brusquet qui nous met tous en chagrin en nous menaçant de ne venir à la fête de ce soir, si premier il n'a obtenu audience de Votre Majesté.

BRUSQUET.

Oui-dà ! sire ; et justice !

CHARLES.

De qui ?

BRUSQUET.

De vous-même.

CHARLES.

Que signifie...?

BRUSQUET.

Votre Majesté ayant ce matin à sa chasse rencontré un de mes postillons, qui venoit de lui porter des dépêches, a daigné tirer sa royale épée contre le mulet que montoit ce postillon, et lui a abattu la tête d'un seul coup.

CHARLES.

Il est vrai.

BRUSQUET.

Oserois-je vous demander, sire, quelle querelle étoit donc survenue entre mon mulet et Votre Majesté très chrétienne [48]?

CHARLES.

Insolent bouffon !

BRUSQUET.

Bouffon ! moi bouffon !... bon pour votre père Henri, et votre frère François! ils vous ont plus fait rire que moi !

CHARLES.

Comment ! encore?

BRUSQUET.

Hé ! sans doute ! en vous cédant le trône de grand matin ; le premier pour avoir joué au jeu de casse-cou qui lui a si bien réussi ; et le second pour être venu au monde le jour d'une éclipse de soleil, dont il en est mort, et aussi un peu de la trop belle Marie Stuart sa femme, et encore d'un petit brin de poison après dix-sept mois seulement de règne [49].

CHARLES, *avec colère.*

Quelle insolence ! je ne sais ce qui me retient...

BRANTÔME.

Sire, ramentez-vous le proverbe : *En vieille bête, n'y a point de ressource.*

BRUSQUET, *à Brantôme.*

Bien obligé, monsieur l'abbé ! Dieu et nature, tout grand seigneur que vous êtes, ont fait mon sang aussi rouge que le vôtre, entendez-vous, mon bon ami ? Si ne le savez, je le vous apprends... Mais, sire, je reviens à mon fait. Vous me le paierez, ce cher petit mulet, que, parlant par respect, vous avez traité comme ces ânes et ces pourceaux dont vous tranchez si subtilement la tête d'un seul revers de votre redoutable et royale épée, dont c'est grand'pitié [50] !

MARGUERITE, *souriant.*

Vous êtes aussi vigoureux qu'habile, sire !

BRUSQUET.

Je veux faire élever un monument à la mémoire d'un si beau fait d'armes, et y mettrai cette inscription :

Cy-gît, par cas plaisant et neuf,
Le corps d'une gentille mule,
Qui périt sous le bras d'Hercule
De notre grand roi Charles neuf.

BRANTÔME.

Sire, ces bouffons, quoi qu'il en soit, il faut toujours qu'ils piquent quelques uns sans épargner personne, non pas même leurs maîtres.

BRUSQUET.

Monsieur l'abbé mon bon ami, souciez-vous de vos affaires, non des nôtres; c'est un petit conseil que devez prendre en bonne part de moi; car, comme dit le proverbe :

Si le fol un conseil te donne,
N'en fais refus pour sa personne.

CHARLES.

Au fond, il a raison; je dois payer le mulet que j'ai tué. Lansac, tu lui feras bailler cent écus soleil.

BRUSQUET.

Ah! quel brave cœur de roi! Voilà du haut style, et c'est payer comme un cardinal; moyennant quoi on peut espérer de me voir à la fête de ce soir. (*A Brantôme et à Marguerite.*) L'avois-je pas bien dit, qu'il me le paieroit?

BRANTÔME.

Fi de l'avaricieux, qui aime trop l'argent!

BRUSQUET.

Oui-dà que je l'aime! C'est toujours faute d'or qu'on manque de monnoie.

MARGUERITE.

Il ne faut oublier que m'avez promis de m'amener votre femme devant la fête. Je l'attends ici, et n'y devez manquer.

BRUSQUET.

Je vais la chercher, et reviens dans un instant. Il

est juste qu'ayez aussi satisfaction. Je suis venu dans ma coche à deux chevaux peints en vert, à l'imitation des belles haquenées que les Polonois ont amenées, et qui sont peintes en rouge; moi je préfère le vert, chacun son goût. Venez voir le bel effet [51].

MARGUERITE.

Je les verrai dans une autre occasion.

(*Brusquet sort.*)

SCÈNE VII.

CHARLES, LA REINE DE NAVARRE, BRANTOME, LANSAC.

MARGUERITE (*elle s'assied*).

Sire, je vous félicite : vous paroissez moins sombre que tantôt. Les dispositions de la fête vous ont donné quelque distraction; c'est ce que j'en espérois. Votre trop longue chasse de ce matin vous avoit fatigué : il y faudroit plus de modération.

CHARLES.

Le séjour des palais, maisons et bâtimens est le sépulcre des vivans. Je n'y puis tenir; je voudrois être condamné à vivre toujours dans les forêts [52].

MARGUERITE.

Il y a temps pour tout, sire. Il faut se partager convenablement entre un exercice modéré et des occupations légères, telle que seroit une conversation agréable et enjouée; car, pour le fait des affaires de l'Etat, il faut quelquefois s'en donner relâche et repos.

CHARLES.

Oh! depuis long-temps déjà Villeroi et les autres

secrétaires d'état signent pour moi. De ce côté, j'ai contentement [53].

MARGUERITE.

Vos gens de lettres ne paroissent plus vous être aussi agréables.

CHARLES.

Ce sont des fats qu'il auroit fallu traiter comme les bons chevaux, qu'on doit entretenir mais non pas trop engraisser, autrement on n'en a plus un bon service [54].

MARGUERITE.

Parmi vos courtisans, il en est d'instruits, de spirituels, dont la conversation vous donneroit plus de satisfaction que celle de ces pédans; et si m'en croyez, sire, il n'en est pas qui y soit plus propre que le seigneur de Brantôme.

BRANTÔME, *s'inclinant.*

Princesse...

MARGUERITE.

Qui a beaucoup vu, dit le proverbe, a beaucoup à dire; et certes ses voyages...

BRANTÔME.

Ah! madame, si j'en commençois une fois le conte, ce seroit à n'en plus finir.

MARGUERITE.

Ores que Votre Majesté me paroît avoir loisir, peut-être écouteroit-elle avec intérêt quelque courte historiette de ce gentilhomme, qui, pour bien dire le mot, ne cède à personne, tant il a l'esprit grand et subtil.

CHARLES, *avec distraction et complaisance.*

Volontiers.

MARGUERITE.

Seigneur de Brantôme, voulez-vous?...

BRANTÔME.

Noble reine, je suis à vos ordres toutes fois et quantes il vous plaira me commander, et ferai de mon mieux pour votre contentement par le récit de quelque histoire du bon vieux temps.

MARGUERITE.

Pas trop gaillarde pourtant, et que je puisse l'entendre; car mon frère d'Alençon m'a dit que vous lui aviez dédié un beau livre qu'une honnête femme n'oseroit seulement ouvrir.

BRANTÔME.

Ah! madame, ce sont mes amis qui font courir ce bruit; c'est un moyen bénévole qu'ils ont imaginé afin que je puisse m'assurer que toutes les dames le liront.

MARGUERITE, *gaiement.*

Ce que vous dites là est satirique et un peu odieux. Quoi qu'il en soit, parlez-nous en vénérable abbé de Brantôme, et non en capitaine de Bourdeille.

BRANTÔME.

Vous serez satisfaite, madame. Voici mon histoire, je l'ai apprise à Rome dans ma grande jeunesse: Il y eut jadis dans cette ville une dame qui avoit eu vingt-deux maris [55]...

LANSAC, *riant.*

L'un après l'autre?

MARGUERITE, *riant.*

Cela s'entend!

BRANTÔME.

L'un après l'autre : et pareillement un homme qui avoit eu vingt-une femmes...

LANSAC, *riant.*

Ensemble ?

MARGUERITE.

Silence !

BRANTÔME.

Non ! en tout bien tout honneur ! Dont ils avisèrent tous deux, pour faire un bon concert, de se remarier ensemble. Le mari à la fin survéquit sa femme...

LANSAC, *riant.*

Je n'aurois pas cru...

MARGUERITE.

Silence donc ! écoutez !

BRANTÔME.

En quoi le mari fut tellement estimé et honoré dans Rome de tout le peuple d'une si belle victoire, que comme victorieux, il fut mené et pourmené en char triomphant, couronné de lauriers et la palme en main. Quelle victoire et quel triomphe !... Ai-je bien dit, grande reine ?

MARGUERITE, *souriant.*

Ce bon conte lève la paille ! Voilà une gentille aventure, très heureuse rencontre et bonne issue.

CHARLES, *se levant, à part d'un air farouche.*

Je ne sais combien ma femme aura de maris, mais assurément je n'aurai pas deux femmes ! (*Haut.*) Ma sœur, je vous laisse ; j'entends sonner les vêpres ; j'y vais chanter au lutrin pour me distraire un petit et passer un moment agréable avec mes chantres que j'aime beaucoup [56]. Je prierai Dieu de me donner la

force d'y faire ma partie et de m'envoyer quelque bonne inspiration. Lansac, suis-moi.

SCÈNE VIII.

LA REINE DE NAVARRE, BRANTOME.

MARGUERITE.

En un instant, son air farouche lui est revenu! Le malheureux! il est assurément sous l'empire d'une sinistre influence qui l'accable de plus en plus.

SCÈNE IX.

LA REINE DE NAVARRE, BRANTOME, BRUSQUET, LA BRUSQUET.

BRANTÔME.

Madame, j'aperçois la Brusquet avec son mari. N'a-t-elle pas bonne mine?

MARGUERITE.

Elle est réjouissante!

BRANTÔME.

Ils ont l'air bien occupés! ils ne semblent seulement pas nous apercevoir!

MARGUERITE.

Il lui fait, probable, sa leçon. Retirons-nous un instant, sans les perdre de vue. Oh! la bonne figure!

(*Ils se retirent au fond de la chambre.*)

BRUSQUET, *parlant à sa femme, avec précaution, et la conduisant dans un coin, comme pour n'être pas entendu.*

Ah çà, ma mie! n'oublie pas tout ce que je t'ai dit: Le gentilhomme qui sera avec la reine, c'est le seigneur

de Bourdeille, mestre de camp, et abbé de Brantôme; haut à la main, bravache, scalabreux et gausseur. Ramente-toi bien qu'il est sourd ainsi qu'un pot : parle-lui à l'oreille, bien haut; et encore plus à cette pauvre reine, car, comme je t'ai déjà dit, elle est sourde tout ainsi qu'une cruche.

LA BRUSQUET.

Mais, ne seroit-ce afin de nous faire quelque tour, qu'ils nous ont conviés au régal de ce soir, et surtout à cette visite ?

BRUSQUET.

Je ne sais... quoi qu'il en soit, il a fallu obéir; et d'ailleurs, s'ils me gaussent souventes fois, je ne suis en reste avec eux tous.

LA BRUSQUET.

Je crains toujours que ces plaisanteries finissent mal pour toi... avec les grands il faut que les petits soient bien sages et avisés, autrement...

BRUSQUET.

Il ne sait que c'est de la cour, qui ne la hante : aussi, n'y connois-tu rien. Si je voulois faire ici du politique et du courtisan, je n'y serois admis : c'est le contraste de ma franchise avec leur bassesse qui fait tout mon mérite.

LA BRUSQUET.

Tu as beau dire, prudence voudroit...

BRUSQUET.

Il ne faut faire prudence de crainte! D'ailleurs, si le seigneur de Brantôme faisoit du méchant envers toi, ce seroit à son dam, je t'en réponds, car nous en serions bien vengés, au moyen de ce petit billet que je me suis adroitement procuré.

LA BRUSQUET.

Tout cela est bel et bon, mais j'ai frayeur... ce billet...

BRUSQUET.

Je viens de le tirer des mains d'un ivrogne de valet dudit seigneur de Brantôme. Ce valet, las de chercher le chevalier de Montluc, pour qui est ce billet, a été charmé de me le confier, lorsque par une bonne inspiration, je lui ai dit que j'allois le voir. Et comme, en ma qualité de maître de poste, j'ai titre pour décacheter les lettres, j'en ai usé pour ouvrir habilement celle-ci, et y ai vu que la belle Marie Touchet, dont je connois l'écriture, donnoit un rendez-vous ce soir dans cette salle même, au chevalier... Tu conçois que si, au lieu de lui faire parvenir ce billet, qui est sans adresse, je le fais parvenir à un autre, au roi de Pologne, par exemple, qui se rendra au rendez-vous à sa place, cela fera quelque bon scandale bien divertissant pour la cour... et tout retombera sur le Brantôme qui s'étoit chargé de l'honorable message.

LA BRUSQUET.

Nenni! nenni! j'aime mieux m'en aller! tout cela ne me rassure pas.

BRUSQUET.

Les voilà. Il n'est plus temps de reculer; ne bouge et n'aie peur : s'ils se conduisent bien avec toi, la lettre ira à Montluc, sinon au roi de Pologne. Je te laisse avec eux.

SCÈNE X.

LA REINE DE NAVARRE, BRANTOME, LA BRUSQUET.

LA BRUSQUET, *à part, après avoir regardé Marguerite.*

Qu'elle est belle ! c'est grand péché qu'elle soit si sourde !

MARGUERITE.

Approchons-nous ; je veux parler à elle, l'arraisonner un peu.

BRANTÔME.

Ramentez-vous, madame, que Brusquet nous a dit qu'elle étoit sourde comme un panier.

MARGUERITE, *riant.*

Oui ! oui ! (*Elle tousse pour se préparer à crier.*) Bonjour, ma mie ! j'ai bien du plaisir de vous voir !

LA BRUSQUET, *après avoir toussé pour se préparer à crier.*

Madame la reine, Dieu vous garde de mal !

BRANTÔME.

Chardon bénit ! qu'est ceci ?

MARGUERITE, *surprise et criant.*

J'avois, depuis long-temps, toutes les envies du monde de vous voir ; mais il a fallu quasi me brouiller avec Brusquet pour le déterminer à vous amener.

(*Elle tousse.*)

LA BRUSQUET, *plus haut encore.*

Vous me voyez, madame, parée, attifée et accommodée ni plus ni moins que le jour de mes noces pour venir vous faire ma cour.

BRANTÔME, *criant.*

En effet, vous voilà avec des cheveux répandus sur vos épaules, comme une jeune épousée. (*Il tousse. A part à la reine.*) Quel diable de jeu est ceci ? Par la sainte messe, je gage, madame, que c'est un des tours ordinaires de Brusquet !

MARGUERITE.

Je le croirois bien.

BRANTÔME.

Il ne faut être en reste avec ce paillard ! Si faut-il qu'il en soit châtié ; et vous prie, madame, donnez-m'en toute permission.

MARGUERITE.

Bon, bon ! faites ainsi que l'entendrez !

BRANTÔME.

Je vais voir par la fenêtre s'il y a ce qu'il me faut en la basse-cour du Louvre. (*Il sort un instant, après avoir regardé par la fenêtre et avoir fait signe à la reine qu'il voit ce qu'il cherche.*)

MARGUERITE, *criant jusqu'à la fin.*

Asseyons-nous, ma mie, pour causer de votre ménage, et du traitement et de la vie de votre mari. (*Elle tousse.*)

LA BRUSQUET, *criant de même.*

Ah ! madame la reine, vous êtes bien bonne, mais ses postillons et ses chevaux en savent plus que moi, qui ne le vois quasi qu'aux grandes fêtes ; car, quoique ses ennemis l'aient représenté, par jalousie, comme tenant un peu du huguenot et de l'athéiste, nous n'avons jamais failli aux offices de notre mère sainte église. (*Elle tousse.*)

BRANTÔME, *à part en revenant.*

Ça va bien! mes gaillards vont venir! (*Criant à la Brusquet.*) Brusquet a dit ce matin à la reine que vous n'aimiez d'autre musique sinon celle du huchet de vos postillons? (*Il tousse.*)

LA BRUSQUET, *s'approchant de son oreille en criant.*

Il est vrai, mon révérend père en Dieu [57]!

BRANTÔME, *à part.*

La sotte!

LA BRUSQUET.

Rien ne réjouit comme de les entendre d'un peu loin. (*Elle tousse.*)

BRANTÔME, *criant.*

Oh! d'un peu près, c'est encore plus agréable.

MARGUERITE, *riant, à Brantôme à part.*

Où voulez-vous en venir, mon révérend père en Dieu?

BRANTÔME, *à Marguerite à part.*

Il est clair que Brusquet a dit à sa femme que nous étions sourds, comme il a dit à nous qu'elle l'étoit, et elle ne l'est non plus que nous. Mais je veux qu'elle le devienne à bon escient, tout à trac. Vous allez voir! (*Criant à la Brusquet.*) Oui, oui, d'un peu près, comme je le disois, cette musique est encore plus agréable que de loin, surtout quand les musiciens ont de bons poumons. La reine tient à son service une troupe de piqueurs sonnant de la trompe toutes chasses du cerf, qui fait un effet prodigieux dans une chambre surtout. (*Il tousse.*)

LA BRUSQUET, *à part.*

Miséricorde, dans une chambre!... Quel malheur

d'être sourd ! (*Criant à l'oreille de Brantôme.*) Je le veux bien croire, monsieur l'abbé !

BRANTÔME, *à part.*

La pécore ! Monsieur l'abbé.

MARGUERITE, *éclatant de rire.*

Il en tient, monsieur l'abbé,

BRANTÔME, *à part.*

Attends, attends ! (*Criant.*) Sa majesté a bien voulu vous admettre à un concert qu'elle a commandé, et qui sera donné dans l'instant. Voici les musiciens. (*A la reine.*) Madame, sauvez-vous; car ce ne sera pas tenable, et va être un épouvantable charivari.

MARGUERITE.

J'en veux voir au moins le commencement [58].

(*Brantôme fait signe à douze piqueurs qui se rangent en demi-cercle derrière le siége de la Brusquet, et commencent tous ensemble des fanfares: La reine s'enfuit en riant avec Brantôme. La Brusquet se lève vivement, et veut également s'enfuir, mais les piqueurs forment le cercle et l'en empêchent. La toile tombe pendant qu'ils sonnent de la trompe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

BRUSQUET, LE CAPITAINE LA CHAMBRE.
(*Tenant tous deux un masque à la main. Il y a deux flambeaux allumés sur une table.*)

BRUSQUET.

Mon compère, viens un moment hors de la foule pour rire ensemble de tous ces galans de cour qui ne se doutent pas de tous les bons tours que tes mattois leur vont jouant depuis une demi-heure. Ce sont mauvais garçons et traîtres comme ânes rouges...

LA CHAMBRE.

Et subtils, car ils vont dépouillant les gens de là-bas que c'est merveille. Et si, ne s'aperçoit-on de rien. C'est plaisir de travailler ainsi sous la protection du roi.

BRUSQUET.

Tu peux meshui t'intituler : *Chef de la troupe royale de Sa Majesté Très Chrétienne pour dévaliser les mignons de cour;* et au lieu de voir pendre tes hommes comme rustres et vilains, tu auras le plaisir de leur voir trancher la tête comme à bons gentilshommes; c'est toujours agréable.

LA CHAMBRE.

Entre nous, nous pouvons un peu parler librement de tous ces grands-là. Tiens, je n'ai jamais oublié ce

qu'en disoit ce pauvre enfant de la Matte que toute la cour voulut voir pendre par divertissement, lequel avoit dérobé de la vaisselle d'argent à M. le prince de la Roche-sur-Yon [59] : « C'est à tort qu'on me pend, » disoit-il, car je n'ai jamais exercé mes larcins sur » des pauvres gens gueux et malotrus, mais sur les » princes et les grands, qui sont plus grands larrons » que nous, et qui nous pillent tous les jours. En les » volant quelquefois, ce n'est que répéter d'eux ce » qu'ils nous dérobent chaque jour; partant ce n'est » justice de me pendre. » Et il avait raison, le pauvre diable, Dieu veuille avoir son âme quoiqu'il ait cassé la jambe d'un coup de pied à ce bon homme de monsieur le prêtre qui l'assistoit pour bien mourir, dont la cour a bien ri.

BRUSQUET.

Vrai Dieu, mon bon compère, ton homme n'avoit nulle politique de parler de la sorte! Aussi ne pouvoit-il manquer d'être branché! Il ignoroit qu'il est plus sain de dérober que de dire telles choses quand on est plus de deux personnes, et encore, dans ce cas, il y en a quasi toujours une de trop :

Qui n'a de l'argent en bourse,
Qu'il ait du miel en bouche,

a dit le sage.

LA CHAMBRE.

Et a bien dit.

BRUSQUET.

Pourtant il avoit raison ton pendu, car les dignités ont été données de Dieu et de nature aux grands pour faire du bien, et si, ils sont tous pillards, dérobeurs

et larrons, s'il est permis d'ainsi parler des saints; (*se rapprochant pour n'être pas entendu*) et comme dit la chanson: (*Il chante.*)

Catherine, Florentine,
Est de France la ruine.

LA CHAMBRE, *achevant le couplet, et se rapprochant par précaution.*

Catherine de Florence
Est la ruine de France [60].

(*Ils rient.*)

BRUSQUET.

Ores, puisque nous voilà en gaieté, il ne faut manquer de chanter le fameux écho sur la Florentine. Tu répondras.

Quel pays en ce monde est en plus grand' souffrance?

LA CHAMBRE.

France.

BRUSQUET.

Qui l'a mise en ce point? Qui mène cet orage?

LA CHAMBRE.

Rage.

BRUSQUET.

Est-ce le jeune roi qui l'a mise en ce point?

LA CHAMBRE.

Point.

BRUSQUET.

Est-ce monsieur son frère, ayant tant de témoins?

LA CHAMBRE.

Moins.

SCENE III.

CATHERINE DE MÉDICIS, LA REINE DE NAVARRE, *tenant leurs masques;* BRUSQUET, *caché.*

MARGUERITE.

J'ai mille choses fâcheuses à vous faire connoître, madame, et ne le puis au milieu de cette foule et de ce tumulte. Que de sujets de chagrin! et que la fin de cette journée est sinistre!

CATHERINE.

Ma fille, je m'attends à tout aujourd'hui. L'aspect de cette effrayante comète que je viens de voir m'a remplie de terreur!

MARGUERITE.

La nourrice du roi vient de parler à moi. Ses récits de ce qui s'est passé tantôt m'ont fait frémir!

CATHERINE.

Parlez, ma fille, je suis impatiente de le connoître.

MARGUERITE.

Le roi s'étoit retiré, après vêpres, dans son appartement, pour y prendre quelque repos. Sa nourrice, qu'il aime tant, encore qu'elle soit huguenote, s'y trouvoit. Comme elle se fut mise sur un coffre, croyant qu'il s'endormoit, elle l'entendit se plaindre, pleurer et soupirer. Lors, elle s'approcha tout doucement du lit, et tirant sa custode, le roi commença à lui dire, jetant un grand soupir et larmoyant si fort, que les sanglots lui interrompoient la parole: « Ah! ma nourrice, ma mie! ma nourrice, que de » sang et que de meurtres! Ah! j'ai suivi un méchant

» conseil. O mon Dieu! pardonne-les-moi, et me fais » miséricorde, s'il te plaît. Je ne sais où j'en suis, tant » ils me rendent perplexe et agité! Que deviendra » tout ceci? que ferai-je? je suis perdu! je le vois » bien. » Alors sa mère-nourrice lui dit : « Sire, ces » meurtres soient sur ceux qui vous les ont fait » faire! (*Catherine fait un mouvement d'effroi.*) Mais, de » vous, sire, vous n'en pouvez mais; et puisque vous » n'y portez pas consentement, croyez que Dieu ne vous » les imputera jamais, et les couvrira du manteau de » la justice de son Fils, auquel seul faut qu'ayez votre » recours. Mais, pour l'amour de Dieu, cessez de » larmoyer.» Et sur cela, lui ayant été querir un mouchoir, parce que le sien étoit tout mouillé de larmes, après que Sa Majesté l'eut pris de sa main, lui fit signe qu'elle s'en allât et le laissât reposer [62]; mais point pour cela. Ce prince, dit-elle, depuis la Saint-Barthélemy n'a repos qu'entrerompu de tressaux et de gémissemens.

CATHERINE.

Ah, ma fille! ne voyez-vous comme il approche de sa fin?

MARGUERITE.

Le roi s'est écrié dix fois qu'il étoit horriblement et cruellement tourmenté [63]. Il parloit de poison, de poudre de corne d'un lièvre marin, qui, dit-il, fait languir la personne qui s'en va et s'éteint comme une chandelle [64]. Il parle de charmes, d'ensorcellemens, et il a fait emprisonner les deux devins italiens, Cosmes et Nonnius. Il veut leur mort. C'est cruauté, dit-il, d'être clément avec de telles gens; c'est clémence d'être cruel [65]. Il est vrai, madame, qu'on a trouvé chez eux

une image de cire piquée en deux endroits, à la tête et au cœur, et l'on soupçonne que c'est l'image du roi.

CATHERINE.

Sainte Vierge ! (*Elle se signe.*)

MARGUERITE.

On dit que ces sorciers [66] en la tournant et la virant autour du feu, ils versent certaines liqueurs et chantent quelques imprécations convenables à cet acte, pendant lequel le personnage représenté par l'image de cire fond en sueurs, ne peut dormir; et à mesure que la cire fond elle-même, il s'en va séchant, de sorte que son corps devient une anatomie retenue par les nerfs et les muscles; et quand la cire est tout-à-fait fondue, il demeure sans vie et sans mouvement.

CATHERINE.

Quelle exécrable méchanceté! Ne me nomme-t-il pas dans ces momens de crise?

MARGUERITE.

Ah ! madame, je voulois vous le taire,... mais...

CATHERINE.

Parlez, ma fille; je dois être instruite de tout.

MARGUERITE.

Eh bien! madame, il vous nomme et le roi de Pologne, comme lui ayant donné le conseil de ce massacre; voire même qu'il parle de vous envoyer en Pologne sous couleur d'y accompagner quelque temps votre fils chéri...

CATHERINE.

Qu'il cesse donc enfin de gémir et de se tourmenter au sujet d'un évènement fortuit qui n'est reprochable ni à son frère ni à moi, ni même à lui, bien qu'il l'ait seul ordonné, mais tout simplement à ces

méchans huguenots eux-mêmes, qui, par leur conduite, ont provoqué, dirigé les évènemens, ainsi que l'allez voir, car je veux vous en faire juge, pour que vous puissiez, en faisant un usage prudent de la connoissance des faits, employer votre influence sur le roi votre frère, à dissiper et lever tous ses scrupules, ainsi que je vous en prie de tout mon cœur.

MARGUERITE.

Je serai bien heureuse d'avoir moyen pour lui re mettre l'esprit en repos.

CATHERINE.

La perversité des huguenots a tout fait: l'amiral tourmentoit depuis long-temps le roi, monsieur mon fils, à cause de ses frères et de moi, lui remontrant qu'il ne feroit jamais rien qui vaille s'il ne les envoyoit hors du royaume, et s'il ne limitoit mon pouvoir [67]. Il y avoit long-temps que Henri et moi, avec la maison de Guise, avions, par ces motifs, conjuré la perte de Coligni; toutefois c'étoit chose vague, sans avoir convenu du temps, ni de l'occasion; lorsqu'un jour Henri entrant dans la chambre du Roi, qui se promenoit avec l'amiral, il vit Sa Majesté changer de visage à son arrivée, et de serein qu'il étoit auparavant, devenir farouche et renfrogné, avec des contenances rudes, et encore davantage ses réponses, et porter parfois sa main sur sa dague, d'une façon si animée, qu'il se retira dextrement, et tout en désordre vint m'en porter ces nouvelles [68]. Je lui dis lors qu'il ne falloit plus marchander; mais pour être plus assurée j'épiai la sortie de l'amiral, et vins avec un visage mêlé de sérieux et de gaieté demander au Roi ce qu'il avoit appris d'une si longue conversation. « J'ai appris, me

dit-il en blasphémant, que je n'ai point de plus grands ennemis que vous et mon frère. » Et se promenant à grands pas, me laissa là bien étourdie d'un si dur accueil qui me fit sortir sans plus délibérer. Comme ce changement étoit à redouter à tous ceux qui étoient du gouvernement, on conclut sur-le-champ qu'il falloit se défaire de l'amiral. Votre frère d'Alençon se déclara chef du parti, la maison de Lorraine lui promit service, Guise y mettant un grand intérêt pour venger la mort de son père. D'abord on ne pensa sinon que de faire assassiner le seul Coligni; s'il eût été tué, le malheur de son parti s'en fût allé avec lui; mais n'ayant été que blessé par Maurevel, le bruit qu'en firent les huguenots, et leurs menaces infinies étendirent les projets et servirent (avec le vieux ressentiment toujours présent de la journée de Meaux [69]) à ménager le consentement du Roi sur le dessein qui fut pris de le faire achever; et cela ne se pouvant faire sans envelopper en la même peine les principaux du parti, on jugea nécessaire d'en ruiner plusieurs pour en perdre un. Le Roi nous résista long-temps, mais nous réussîmes si bien à lui faire comprendre la nécessité de cette mesure pour échapper au parti qui s'armoit contre lui et s'étoit ménagé le secours de six mille Suisses et de dix mille Reîtres, qu'au lieu de nous accorder les deux ou trois têtes que nous demandions, il finit par s'écrier: « Par la mort-Dieu! puisqu'il en est » ainsi, je veux que l'on tue non seulement l'amiral, » mais tous les huguenots de France, pour qu'il n'en » demeure pas un qui me le puisse reprocher après. » Les ordres furent donnés en conséquence; et toutefois votre frère Henri, moi, et le Roi lui-même, en

ayant effroi et chagrin au moment du signal, nous voulûmes y donner contre-ordre, mais nous n'y fûmes plus à temps. Si la fatalité le voulut ainsi, ne s'y faut-il pas soumettre? Voilà, ma fille, l'histoire de cette grande journée des matines de Paris, dont possible n'aviez pas su la vérité telle que présentement je vous la viens de dire.

MARGUERITE.

Véritablement je ne savois pas tout ce détail. Cependant, je savois par le roi mon époux, qui lors étoit tout enfant, et que vous ne soupçonniez pas de si bien entendre, qu'à Bayonne quelque chose avoit été convenu dans les conférences secrètes, entre Votre Majesté et le grand duc d'Albe, qui répétoit toujours qu'une tête de saumon, désignant l'amiral, valoit mieux que celles de cent grenouilles [70].

CATHERINE.

C'est aussi la vérité; mais rien n'avoit été positivement arrêté, et probable n'auroit jamais été exécuté, si cette occasion ne se fût offerte. On en avoit parlé, plus ou moins vaguement, et comme d'une chose plus désirable que faisable, tant en France qu'aux Pays-Bas. Ce qui est arrivé a été tout-à-fait fortuit; et après tout, ce n'a été qu'une rigueur salutaire [71], dont tout l'odieux même, ainsi que le ferez bien comprendre au Roi, doit entièrement retomber sur ces méchans ennemis de la sainte messe; ce qui doit bien le consoler.

MARGUERITE.

A l'occasion, je me servirai bien de cette instruction, madame.

CATHERINE.

Vous voyez durer encore les effets des pernicieux conseils de Coligni ; car c'est par une suite desdits conseils, que votre frère Henri se trouve exilé en Pologne. Je n'y ai donné les mains que par adresse, et n'y ai travaillé qu'à regret, et dans la secrète espérance d'échouer. Par ces démarches, je ne voulois qu'ôter de l'esprit du Roi l'injuste défiance qu'il a toujours eue de cette attache plus particulière qu'il me croit pour son frère [72].

SCENE IV.

LES MÊMES ; BRANTOME, *tenant un masque à la main.*

BRANTÔME.

Grandes reines, votre disparition inquiète tout le monde ; votre absence enlève tout le charme de la fête. (*A Marguerite.*) Depuis une demi-heure, je vais, cherchant partout ma noble souveraine, pour l'informer d'un secret que je viens d'apprendre, et qui l'intéresse particulièrement.

MARGUERITE.

Moi ! Quel est donc ce secret?

BRANTÔME.

Personne dans l'univers ne danse aussi parfaitement comme l'adorable reine de Navarre. Tout le monde le sait ; et pour ce sujet, un grand prince étranger, averti à temps que ce soir se faisoit un bal solennel au Louvre, et que l'incognito pourroit à volonté y être favorisé par le déguisement et le masque, est venu de Bruxelles, exprès pour la voir danser [73].

MARGUERITE.

Quoi! don Juan d'Autriche seroit à Paris?

BRANTÔME.

Il est au bal. Le Seigneur Octavio, l'ambassadeur d'Espagne, chez lequel il est descendu ce matin, vient de l'introduire. Il m'a mis dans la confidence.

MARGUERITE, *riant.*

Quelle folie!

CATHERINE.

Que prétend-il?

BRANTÔME.

Pas autre chose, sinon le moyen et loisir de voir à son aise le divin visage de la belle reine, dont la beauté a volé par tout le monde; la voir danser, la contempler, et repartir tout aussitôt. Et suis bien assuré qu'après qu'il l'aura admirée, il confessera comme bien d'autres ont fait, que bien que la beauté de cette reine soit plus divine que humaine, toutefois elle est plus propre pour perdre et damner les hommes, que pour les sauver.

MARGUERITE.

Quoique j'aie peu le cœur en fête, je ne puis me refuser à cet empressement d'un si grand prince, le vainqueur de Lépante. Madame, voulez-vous bien que nous rentrions, pour que votre absence plus longue ne trouble cette fête?

CATHERINE.

Je le dois, ma fille; allons. (*Elles sortent.*)

BRANTOME, *seul.*

Merci Dieu, que j'aie eu ce motif à leur donner, pour les tirer hors de cette salle où la belle Marie a donné son rendez-vous à l'heureux Montluc. Je tremblois! (*Il sort.*)

SCENE V.

BRUSQUET.

Qui a peur des feuilles, n'aille au bois ! Qui n'a peur d'apprendre la vérité, qu'il vienne se cacher derrière un rideau, en la chambre des Grâces !... Par monsieur saint Georges ! quelles belles révélations on y entend! Ainsi donc, chez les chefs de l'un et de l'autre parti la religion n'étoit que le prétexte, le manteau qui couvroit toutes choses !... L'ambition des grands étoit le véritable, le seul motif de toutes ces horribles guerres... L'écho avoit encore plus raison que je ne croyois !... Ah ! quelle méchante femme que cette bonne dame Catherine ! elle a

Tout le cœur de noire teinture,
Battu d'acier à trempe dure.

Et outre plus que cela : elle est au fond autant huguenote que catholique, car elle disoit bien qu'elle n'avoit pas plus peur de prier Dieu en françois qu'en latin [74]... Il ne se faut ébahir de la férocité de ses fils !... Dès leur bas âge, elle leur a corrompu le cœur par l'éducation qu'elle leur a donnée... des joûtes de coqs, de chiens, de taureaux, ont été leurs récréations ordinaires... S'il y avoit quelque exécution considérable à la Grève, elle les y menoit... on vouloit voir les grimaces que font les pendus en mourant... N'ont-ils pas fait tenir des torches près de la figure du bonhomme Briquemaut, et de Cavagne, pour leur voir rouler les yeux dans la tête? N'ont-ils pas été au gibet de Montfaucon, voir le corps sans tête de ce pauvre M. l'amiral, pendu par les pieds? Aucuns, trop délicats,

se bouchoient le nez à cause de la senteur. « Je ne bouche » comme vous autres, leur dit galamment Charles, car » l'odeur de son ennemi mort est très bonne et » agréable [75]. » Or, tout cela ne fait profit; car, comme dit le proverbe :

Gens cruels ont toujours peur,
Et jamais n'ont rien de seur.

Aussi, voyez dans quel état il est... Pour rendre ses fils lascifs autant que sanguinaires, la Florentine ne leur donne-t-elle pas de temps à autre de petites fêtes, où de soi-disant filles d'honneur, les cheveux épars comme épousées, servent aux festins, à demi nues?... Son exemple ne leur a pas moins prêché le libertinage, car, Dieu merci, son veuvage n'a manqué de consolateurs... Aussi, la pauvre Jeanne d'Albret, *la mieux aimée du roi, son tout,* qu'il a bravement fait empoisonner pour parachever son rollet [76], disoit-elle bien justement : « Encore que je croyois la corruption de » cette cour bien grande, je la trouve encore davantage. Ce ne sont pas les hommes qui y prient les » femmes, ce sont les femmes qui y prient les » hommes [77]. » On vient... sauve ! sauve !

SCENE VI.

CHARLES, LANSAC, *tenant leurs masques;*
BRUSQUET, *caché.*

CHARLES.

La Chambre nous suit-il?

LANSAC.

Je lui ai dit d'apporter sans délai tout ce qu'il a

déjà recueilli ; il ne peut tarder. Il apportera ensuite ce qu'il pourra encore enlever jusqu'au moment où l'alarme sera donnée par le premier qui s'apercevra de l'entreprise.

CHARLES.

Je suis impatient... Ah ! le voici !

SCENE VII.

LES MÊMES ; LE CAPITAINE LA CHAMBRE, *tenant un panier rempli des objets volés.*

CHARLES.

Eh bien ! as-tu fait bonne récolte?

LA CHAMBRE.

Ah ! oui, sire, tout a réussi jusqu'à présent à mes mattois. Personne ne s'est encore aperçu de rien.

CHARLES.

Donne vite et retire-toi. Tu m'apporteras le surplus aussitôt que tu auras fini.

SCENE VIII.

CHARLES, LANSAC ; BRUSQUET, *caché.*

LANSAC.

Ah, ah ! il y a de quoi prendre patience, sire !

CHARLES.

Voyons ! Voici d'abord la bourse de ma sœur ... un billet du duc de Guise !... Ah ! c'est ce même billet qu'elle me montroit tantôt et qu'elle me défioit de lui enlever !... (*Après avoir lu.*) Soyons discret ! d'ailleurs, il n'est besoin d'aller jusqu'au bout pour voir

qu'il n'y a rien là qui m'intéresse. Mets ce billet à part. Ces choses-là ne doivent être livrées à La Chambre.

LANSAC.

Sire, voici la bourse de la princesse de Condé... et un billet du roi votre frère, à Son Altesse... il est écrit de son sang [78]!...

CHARLES.

Donne! donne!... c'est un tendre adieu!... Il paroît donc qu'à la fin il se décide à partir!... Cela me fait plaisir... et me tranquillise un peu de ce côté... Reconnois-tu quelque chose des Lorrains?... où sont leurs bourses?

LANSAC.

Je crois que je tiens celle du duc de Guise.

CHARLES.

C'est celle qui m'intéresse le plus... donne... Une lettre!... Ah! ce sont des vers!... allons, c'est de ma sœur!... Que diable! leur commerce est dans une grande activité!... toujours passionnée pour lui!... Cela lui fait honneur à ma pauvre Margot!... toujours constante à travers tant d'infidélités!... c'est bien! c'est fort bien! — Que trouves-tu dans ces bourses-là?

LANSAC.

De l'argent... des bijoux... des pierreries...

CHARLES.

Allons! je n'apprendrai rien!

LANSAC.

Ceci appartient au cardinal de Lorraine.

CHARLES, *vivement.*

Prends garde! il n'y fait bien sûr!... Premier que

d'ouvrir, touche d'abord cette précieuse relique. (*Il sort un reliquaire de son sein.*) Elle doit nous garantir contre l'esprit familier du cardinal [79], dont, possible, nous éprouverions quelque tort ou dommage sans cette précaution. (*Il se signe.*) Actuellement tu peux visiter... regarde attentivement.

LANSAC, *après avoir visité.*

Ah! monsieur le cardinal! le beau dresseur des jeunes dames de la cour!... Je m'en doutois!... ce ne sont que des billets de femmes!... et des plus jolies encore!... Voyez, sire [80]...

CHARLES.

Son esprit familier y a pourvu, mon pauvre Lansac; il a fait disparoître tout ce qui pouvoit compromettre son maître! il falloit s'y attendre. Passe à autre chose.

LANSAC.

Sire, voilà qui est étrange! une bourse remplie de monnoie dont le singulier son annonceroit qu'elle est fausse! Seroit-il possible, à la cour?

CHARLES.

Comment! c'est ma bourse. Ah! les coquins! voilà qui est insolent.

LANSAC, *riant.*

Cela est admirable au contraire! Voilà vos ordres bien exécutés! vous n'aviez excepté personne!

CHARLES.

Il y a quelque temps que je fis cette fausse monnoie pour m'en divertir avec le cardinal de Lorraine.

LANSAC.

Il fait bon d'être roi pour exercer impunément un aussi beau talent. Vous pouvez faire tout ce qu'il vous

plaît, sire, car vous portez votre grâce avec vous. La justice n'y a rien à voir, ni que vous prendre comme elle feroit sur un autre.

CHARLES.

Tiens, Lansac, à ton tour : fors ton argent, qui leur appartient, je te rends sans y regarder tout ceci qui est à toi.

LANSAC.

Au diantre soit celui qui m'a dérobé ! Ce drôle de La Chambre m'avoit promis...

CHARLES, *riant.*

Ah, ah ! tu ne les trouves plus si admirables actuellement qu'ils t'ont volé aussi !... tu trouvois cela charmant quand il s'agissoit de moi.

LANSAC.

C'étoit pour la rareté du fait, et que la perte n'eût été de rien pour vous qui en avez de reste, et aussi parce qu'ils n'y auroient gagné que de la fausse monnoie, qui possible les eût fait pendre pour en vouloir faire abus ! Quant à ce que vous me rendez sans y regarder, je n'en veux avoir de reconnoissance, et pour cause, et vous prie de voir qu'il n'y a là à soupçonner.

CHARLES.

C'est bon ! c'est bon !

LANSAC.

Mais voyez !

CHARLES.

Je ne le veux, te dis-je.

LANSAC.

Ah ! que je suis une bonne dupe d'insister ainsi !

Vous ne l'avez rendu qu'à bon escient après l'avoir bel et bien vu, car vous êtes si...

CHARLES.

Allons, tais-toi !

LANSAC.

Voici une bourse bien légère,... il semble que ce soit celle d'un poète... en effet voici l'adresse de Ronsard. Ce sont des vers... ah! de votre main, sire!... m'est-il permis de lire?

CHARLES.

Lis, si tu veux, pendant que je continuerai à chercher.

LANSAC, *lisant.*

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi, je la reçus, poète, tu la donnes.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle te rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort, toi, l'immortalité [81].

Bravo, sire, bravo! ces vers sont charmans, et Ronsard assurément n'en fit jamais de pareils!

CHARLES.

Ah! voici enfin la bourse de mon frère Henri! c'est celle-là qui est importante!... Un billet! sans adresse!... Quoi! l'écriture de Marie Touchet! Lisons : *Mon ami...* mon ami!... *vous allez partir pour cette horrible Pologne; il faut au moins nous dire adieu; mais je ne puis vous voir sinon ce soir même en la chambre des Grâces, pendant le tumulte du bal qui favorisera*

ma disparition... » Est-il possible? mon frère!... Le scélérat! l'abominable femme!... Il faut qu'il parte!... à l'instant même!... et elle... qu'elle disparoisse aussi!...

LANSAC.

Je suis tout stupéfait! je n'avois nul soupçon de cette intrigue!

CHARLES.

C'est ici le lieu du rendez-vous; il faut les y attendre, nous y cacher, les voir venir, les surprendre...

LANSAC.

On vient,... cachons-nous.

(*Ils soufflent les lumières, et ils se retirent dans un coin.*)

SCENE IX.

LES MÊMES; MARIE TOUCHET, *tenant un masque à la main.*

MARIE TOUCHET.

Charles est disparu;... ce mauvais Lansac n'est plus là non plus!...

LANSAC, *à part.*

Grand merci!

MARIE TOUCHET.

Je puis être ici un moment seule avec mon pauvre voyageur.

CHARLES, *à part.*

Son pauvre voyageur! l'infâme!

SCENE X.

Les mêmes ; LE ROI DE POLOGNE, *tenant son masque.*

HENRI.

Je l'ai vue disparoître... elle doit être ici... Le billet étoit, probable, pour Montluc... Il n'importe... et puisqu'il m'est parvenu... je lui parlerai du moins... et puis... Je l'entends... Est-ce vous, Marie?

MARIE TOUCHET.

Oui, de ce côté.

CHARLES, *s'avançant.*

Holà! à moi les archers écossois! à moi des flambeaux!

(*Henri et Marie Touchet s'enfuient. On arrive avec des flambeaux.*)

SCENE XI.

CHARLES, LANSAC, CATHERINE DE MÉDICIS, LA REINE DE NAVARRE; BRUSQUET, *caché.*

CATHERINE.

Ah, sire! quels cris!... sainte Vierge, quels regards!

CHARLES, *avec fureur.*

Madame, ordonnez de ma part au roi de Pologne de partir... de partir à l'instant... Je n'admets plus nulle prière,... nul retardement;... je veux qu'il parte de suite!... Par la mort-Dieu, s'il n'est parti devant le jour,... je jure par monsieur saint Pierre...

CATHERINE.

Mon fils, qu'avez-vous? Qu'est-il donc survenu tout-à-coup? Il n'y a qu'un instant qu'il sembloit...

CHARLES, *de même.*

Madame, je vous rends responsable de son partement... sur-le-champ... cette nuit... devant le jour!

CATHERINE.

Quoi, sire!...

CHARLES, *de même.*

Je n'écoute plus rien! et sur la vie que nul ne soit assez hardi pour oser se présenter devant moi que pour m'annoncer qu'il est parti... ou par la mort-Dieu, qui que ce soit, il périroit sous cette dague!...

(*Il sort, Lansac le suit.*)

SCENE XII.

CATHERINE DE MÉDICIS, LA REINE DE NAVARRE, *puis* LE ROI DE POLOGNE, *et* BRUSQUET *caché.*

MARGUERITE.

D'où peut naître ce désordre soudain, cette horrible fureur?

CATHERINE, *avec de grands éclats de voix.*

Mon fils!... ma fille! ah, ma fille! voyez, voyez! cette grande flamme qui brille devant moi!... La voyez-vous?... la voyez-vous?... comme elle s'élève! la voilà!... la voilà! DIEU, GARDE MES ENFANS! (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*)

HENRI.

Oh ciel!

MARGUERITE.

O mon frère, qu'est-ce que tout cela?

HENRI.

Un malheureux hasard a tout fait,... je vous expliquerai... C'est à cette heure qu'il faut partir;... il n'y a plus rien à espérer.

CATHERINE, *revenant à elle.*

Mon fils, il faut partir!... sur-le-champ... absolument... il n'y a plus de retardement possible... (*Avec une vive expression.*) *Mais vous n'y demeurerez guère* [82] !... Nous vous conduirons jusqu'à Blâmont... Votre sœur de Lorraine s'y trouvera,... nous nous réunirons là pour vous dire adieu;... mais je vous le repète: *ce ne sera pas pour long-temps*. Ah! Dieu... cette flamme... je la revois encore!... Comme elle brille!... (*Avec force.*) DIEU, DIEU, GARDE MES ENFANS! (*Elle tombe dans les bras de ses enfans.*)

MARGUERITE.

Mon frère, elle est toute pâmée!... emmenons-la dans ses appartemens.

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

BRUSQUET, *sortant de derrière le rideau avec précaution.*

Ouf! en voilà plus que je ne voulois! C'est un peu trop bien réussir! Tudieu, que de choses se sont passées en peu d'instans, en la chambre des Grâces!!... Ainsi donc, voilà le partement de Henri de Valois pour la Pologne bien décidé!... et celui de Charles le neuvième pour l'autre monde bien annoncé: Le sage dit bien:

Nul tant soit fort et puissant empereur
N'évitera de la mort la rigueur.

Et brochant sur le tout : Grandes brouilleries à la cour, grands débats, grandes intrigues, grands désordres. Ayant contribué à si grands évènemens, pourrois-je pas, si je voulois, m'en faire accroire un petit, et me considérer comme un important personnage?... mais je ne suis si fat... et préfère à tout une modeste tranquillité, car, comme dit l'ancien :

Heureux celui qui, pour devenir sage,
Du mal d'autrui fait son apprentissage.

Et tandis que tout est sens dessus dessous en le royal hôtel du Louvre, je vais paisiblement dormir sur mon grabat, ne fût-ce que pour prouver que celui qu'on appelle avec dédain le *fou du Roi* est souventes fois le plus sage personnage de la cour. (*Au public.*) Adieu, et applaudissez.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES.

1. Madame la princesse de Condé, n'ayant aucun usage de la cour de France, ne laissa pas de s'y faire remarquer, dès qu'elle y parut, par sa beauté parfaite et les charmes inexprimables de sa conversation. Henri en devint éperdument amoureux, et fit démêler sa tendresse à toute la cour, par les empressemens qu'il avoit pour la princesse. La nuit funeste de la Saint-Barthélemy ne ralentit pas son amour, et madame de Condé ayant été obligée de se faire catholique, il sembla que les espérances de son amant en augmentèrent, et je n'annoncerai rien que de véritable quand j'assurerai qu'il n'étoit pas haï. Le cardinal de Lorraine, mal satisfait que la reine-mère lui donnât si peu de part dans le gouvernement qu'il étoit presque sans autorité, ne voyoit pas déchoir sa maison de son premier éclat sans un violent désir de relever son ancienne dignité; l'amour de Monsieur lui parut d'un merveilleux secours pour cet important dessein. Ce prince étoit tout-puissant, et l'affection des catholiques, avec quatre batailles qu'il avoit gagnées glorieusement, laissoient espérer qu'il surpasseroit un jour la réputation de ses ancêtres, en sorte que le cardinal présupposant qu'il rentreroit infailliblement dans les affaires, s'il pouvoit s'emparer de l'esprit de Henri, il conseilla le duc de Guise, son neveu, de s'introduire dans la confidence de ce prince en nourrissant sa flamme par les espérances qu'il étoit en droit de lui donner; et le duc, qui étoit beau-frère de madame de Condé (*il avoit épousé sa sœur Catherine de Clèves, veuve du prince Porcien*), sut si bien gagner la confiance de Monsieur, qu'il ne pouvoit vivre un moment sans le voir; mais ni par la violence de son amour, ni par l'entremise de M. de Guise, Henri ne put obtenir le moindre témoignage de tendresse de la princesse.

Cette dureté le désespéroit; mais ce qui le désoloit davantage étoit la cruelle nécessité où il se trouvoit de quitter la France pour

aller en Pologne. La république lui avoit cependant envoyé une célèbre et magnifique ambassade pour le prier de venir remplir le désir que ses nouveaux sujets avoient de le voir; mais Henri apportoit incessamment des raisons pour différer encore son départ de quelque temps; la reine-mère, qui ne pouvoit se résoudre à voir éloigner son cher fils, tâchoit de donner des couleurs à ses retardemens continuels: mais le Roi, qui ne l'aimoit pas, ne souffroit ses perpétuelles remises qu'avec une peine extraordinaire, lorsqu'une aventure assez singulière acheva de lui donner de l'ombrage des délais du roi de Pologne.

Charles IX aimoit Marie Touchet, fille d'un apothicaire d'Orléans, qui a épousé depuis le marquis d'Entragues. Cette fille n'avoit pas la réputation d'être fidèle, quoiqu'elle eût un fils du Roi qui est aujourd'hui comte d'Auvergne, et l'on disoit qu'elle ne haïssoit pas le chevalier de Montluc, avec lequel effectivement elle étoit en intrigue. Quoique Charles ne fût que médiocrement amoureux, il prétendit qu'une maîtresse étoit assez honorée par ses feux pour qu'elle y bornât son ambition, et jura de punir sa perfidie s'il découvroit que le partage dont on l'accusoit fût véritable; mais auparavant que d'en venir à cet éclat, il voulut approfondir le mystère, et sachant que Montluc portoit ordinairement les lettres de Marie Touchet dans sa bourse, il donna un grand régal à toute la cour et commanda en même temps à La Chambre, capitaine d'une troupe d'Égyptiens, d'amener avec lui une douzaine de coupeurs de bourses des plus habiles dans leur métier, et de faire couper toutes celles des hommes pendant le repas, et de les lui apporter, lorsque les tables seroient levées, dans sa garde-robe.

Marie Touchet avoit ce jour-là écrit à Montluc la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'elle lui eût jamais envoyée, mais celui qui la devoit rendre la donna par méprise au roi de Pologne, au lieu du chevalier, qui avoit beaucoup de son air. Henri prit le billet, et l'ayant lu, il vit bien qu'on l'avoit pris pour un autre; mais comme la maîtresse de son frère étoit une des plus jolies personnes de la cour, et qu'elle donnoit ce soir-là rendez-vous à son amant dans la chambre des Grâces, ce prince résolut de profiter de cette bonne fortune, et mettant la lettre d'avis dans sa bourse, afin que personne ne mît la main dessus, il vint souper chez le Roi, où il fut volé comme

les autres par l'adresse des filous que La Chambre avoit employés.

Vous pouvez juger quelle fut la surprise de Charles, lorsque ne trouvant rien dans la bourse du chevalier il rencontra une lettre de Marie Touchet dans celle du roi de Pologne qu'il croyoit éperdument amoureux de madame de Condé. Ce fut alors que la jalousie ranimant toute son ambition, il entra dans une espèce de fureur contre son frère et sa maîtresse. Il courut, en amant vindicatif et trahi, dans la chambre des Grâces, et y ayant trouvé le roi de Pologne et la demoiselle Touchet qui y arrivoient, il les accabla des plus sanglans reproches, et fit un si grand bruit de cette aventure qu'elle fut sue de tout le monde dès le même soir. (*Mémoires historiques*, etc., pag. 131 et suivantes; Amsterdam, 1713. — Voir également l'*Histoire de France* de Mezeray, tome 3, page 293 et suivantes; Paris, 1685.)

[2] Le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, et celui du prince de Condé avec Marie de Clèves furent célébrés le 18 août 1572. Le festin se fit au Louvre. Marie de Clèves, âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé longtemps, et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe où une des femmes de la reine-mère, voyant sa chemise toute trempée, lui en fit prendre une autre. Il n'y avoit qu'un moment qu'elle étoit sortie de cette garde-robe quand le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui avoit aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommoder sa chevelure et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'étoit la chemise qu'elle venoit de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur elle, et la regarda, dit-on, avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue ; les émotions, les troubles, les transports et tous les empressemens qu'il commença de lui marquer, étoient d'autant plus étonnans, que depuis six jours qu'elle étoit à la cour, il avoit paru assez indifférent pour ces mêmes charmes qui dans ce moment faisoient sur son âme une impression si vive, et qui dura si long-temps. *Il devint insensible*, disent tous les mémoires de ce temps-là, *à tout ce qui n'avoit pas de rapport à sa passion ; son élection à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil ; et quand il fut dans ce royaume, l'absence, loin de diminuer son amour,*

sembloit l'augmenter; il se piquoit un doigt toutes les fois qu'il écrivoit à cette princesse, et ne lui écrivoit jamais que de son sang. (*Essais historiques sur Paris,* par Sainte-Foix. Tome 5, page 22 et suivantes; Paris, 1766.)

[3] Pierre Matthieu, tome 1 page 357; Paris. 1631. — Varillas, *Histoire de Charles IX*, tome 2, pages 404 et 405; Paris, 1683.

[4] *Mémoires de Henri, duc de Bouillon*, tome 48 de la *Collection des Mémoires de l'histoire de France,* pages 31 et 32; Paris, 1788.

[5] *Nouveau Dictionnaire historique*, article *Coligni;* Caen, 1786.

[6] *Mémoires de Henri, duc de Bouillon*, page 28. — *L'Art de vérifier les dates*, page 581; Paris, 1770.

[7] Pierre Matthieu, tome 1, page 376.

[8] *Idem,* tome 1, page 363.

[9] Note des éditeurs de la *Collection des Mémoires de l'histoire de France*, tome 48, page 34.

[10] *Mémoires de la reyne Marguerite*, page 75; Bruxelles, 1658.

[11] Mézeray, tome 3, page 294.

[12] L'*Esprit de la ligue,* par Anquetil, tome 2, page 89; Paris, 1779. — Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 369 et 370; Londres, 1779.

[13] *Nouveau Dictionnaire historique*, article *Charles IX.*—Et voir aussi les auteurs indiqués à la note 32.

[14] Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 399 et 400.

[15] Voir les lettres de Charles IX et de Marie de Médicis au sieur de Lamothe Fénelon, ambassadeur de France en Angleterre, dans les *Additions aux Mémoires de Castelnau,* par Le Laboureur, tome 3, pages 330, 344, 366, 367 et 386; Bruxelles, 1731.

[16] Varillas, tome 2, pages 366 à 369.

[17] Pierre Matthieu, tome 1, page 377. — Papyre Masson, *Continuation des Mémoires de Castelnau*, tome 3, page 21.

[18] Quelques uns tiennent que Dieu a en particulière protection les grands, et qu'aux esprits où il reluit quelque excellence non commune, il leur donne par des bons génies quelques secrets advertissements des accidents qui leur sont préparés en bien ou en mal, comme à la reyne ma mère, que justement l'on peut mettre de ce nombre, il s'en est veu plusieurs exemples. Mesme la nuit devant la misérable course, elle songea qu'elle voyoit le feu roy, mon père, blessé en l'œil, comme il fust; et estant éveillée elle le supplia plusieurs fois de ne vouloir courir ce jour-là, et vouloir se contenter de voir le plaisir du tournoi sans en vouloir estre. Mais l'inévitable destinée ne permist tant de bien à ce royaume qu'il pût recevoir cet utile conseil. Elle n'a aussi jamais perdu aucun de ses enfants qu'elle n'aye veu une fort grande flamme, à laquelle soudain elle s'escrioit: « Dieu, garde mes enfants. » En sa maladie de Metz, où par une fièvre pestilentielle et le charbon elle fust à l'extrémité... elle resvant et estant assistée autour de son lit et du roy Charles, mon frère, et de ma sœur et de mon frère de Lorraine, de plusieurs messieurs du conseil, et de force dames et princesses, qui la tenant comme hors d'espérance ne l'abandonnoient pas, s'escrie continuant ses resveries, comme si elle eût vu donner la bataille de Jarnac: « Voyez comme ils fuyent; mon fils » a la victoire; hé, mon Dieu! relevez mon fils, il est par terre; » voyez-vous dans cette haye le prince de Condé mort? » Tous ceux qui estoient là croyoient qu'elle resvoit, et que sçachant que mon frère étoit en terme de donner la bataille, elle n'eût que cela en tête. Mais la nuit après M. de Losse lui en apportant la nouvelle, comme chose très désirée, en quoi il pensoit beaucoup mériter: « Vous estes fâcheux, lui dit-elle, de m'avoir esveillée pour cela; » je le sçavois bien: ne l'avois-je pas veu devant-hier?» Lors on recogneust que ce n'estoit point resverie de la fièvre, mais un advertissement particulier que Dieu donne aux personnes illustres et rares... J'advouerai n'avoir jamais été proche de quelques signalez

accidents, ou sinistres ou heureux, que je n'aye en quelque advertissement en songe ou autrement, et puis bien dire ce vers :

De mon bien ou mon mal, mon esprit m'est oracle.

(*Mémoires de la reyne Marguerite*, pages 45, 46 et 47.)

[19] Le roy d'Espagne dépêcha un courrier en France avec ses lettres au roi Charles, toutes remplies de la véhémence de sa douleur pour cette mort (celle d'Élisabeth, sœur de Charles IX, sa femme). Mais la reyne, sa mère, en avoit eu le premier advis, et au mesme moment qu'elle mourut, par un gros rayon de feu, qui passa et repassa devant ses yeux, et ne fut veu d'autre que d'elle, qui le prit à présage d'une grande affliction ; et portant incontinent ses pensées du costé où elle avoit plus de crainte et d'appréhension, elle proposa d'envoyer un courrier en Espagne pour avoir des nouvelles de sa fille, et demeurant en cette perplexité quelques jours, son imagination passa tout d'un trait de la crainte à l'opinion, et de l'opinion à la vérité que le courrier apporta. (Pierre Matthieu, tome 1, p. 308.)

[20] Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 400 et 401.

[21] Anquetil, *Esprit de la ligue*, tome 2, page 87.

[22] Pierre Matthieu, tome 1, page 362.

[23] Charles IX se plaisoit principalement en la forest dans laquelle il jetta les superbes fondements de la maison de Charleval, où un fantosme tout en feu, de la hauteur d'une pique, se présenta à lui, effraya les veneurs, qui de peur s'écartèrent, et lui demeura ferme, le poursuivit l'épée en main jusqu'à ce que le spectre disparut.. (Pierre Matthieu, tome 1, page 377.)

...Mais bien plus fut estrange une vision qu'il eut un peu avant ses nopces. Ainsi qu'il estoit à la chasse dans la forest de Lyon près Rouen, très belle et plaisante, un feu s'apparut à lui de la hauteur d'une pique ; les veneurs et piqueurs s'enfuyrent ; mais le Roy, n'ayant aucune frayeur, sans s'estonner et fort asseuré, mit la main à l'épée, poursuit ce feu luy tout seul jusques à ce qu'il s'esvanouyt. Il dit après à plusieurs, comme j'ai ouï-dire aussi, qu'il n'avoit eu peur aucunement, si non quand il eut perdu le dit feu

de veue, et que lors se ressouvenant d'une oraison que son précepteur lui avoit apprise en son jeune asge, il la commença à dire : *Deus, adjutor meus, sis mihi in Deum, adjutorium meum.* (Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 379 et 380.)

24 Moreri, article *Élisabeth d'Autriche.*

25 Mézeray, tome 3, page 294.

26 *Mémoires de la reyne Marguerite*, pages 24 et 25.

27 Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 360, 361 et 362.

28 Pierre Matthieu, tome 1, page 377.

29 Ce quatrain est en effet attribué à Charles IX. Voir la *Satire Ménippée*, tome 1, page 121, Ratisbonne, 1726. — Et la *Bibliothèque choisie des poètes français jusqu'à Malherbe*, tome 5, Paris, 1824.

30 Anquetil, *Esprit de la ligue*, tome 2, page 88.

31 Catherine de Médicis croyoit non seulement à l'astrologie judiciaire, mais encore à la magie ; elle portoit sur l'estomac une peau de vélin, d'autres disent d'un enfant égorgé, semée de figures, de lettres et de caractères de différentes couleurs ; elle étoit persuadée que cette peau avoit la vertu de la garantir de toute entreprise contre sa personne... (Sainte-Foix, *Essais sur Paris*, tome 4, page 81.)

...Elle portoit sur l'estomach une peau de vélin, ou, selon quelques uns, d'un enfant égorgé. Elle étoit convaincue que cette peau avoit la vertu de la garantir de toute entreprise contre sa personne. (*Nouveau Dictionnaire historique*, article *Catherine de Médicis.*)

...Pour ce qui est de la magie, il est certain qu'elle y adjoustoit quelque foy... Les astrologues et les devins estoient alors en règne par le désordre du temps et des consciences, qui estoit si grand, que la foy estoit comme exilée ; elle les consulta, et quelqu'un d'eux lui composa, pour porter sur son estomach pour la seureté de sa personne, une peau de vélin semée de figures et de carac-

tères tirez de toutes les langues et diversement enluminez, qui composoient des mots moitié grecs, moitié latins et moitié barbares. — L'original en est entre les mains de M. de Vyon, sieur d'Héroual, auditeur des comptes. (Le Laboureur, *Additions aux mémoires de Castelnau*, tome 1, pages 284 et 285.)

[32] Depuis la Saint-Barthélemy, ce prince n'avoit repos que entrerompu de tressaux et de gémissemens...

Je reviens à ce roi (Charles), pour en dire ce que j'ai veu, quoique laissé par les autres: c'est qu'aux extrêmes douleurs, il sortoit du sang par les pores de la peau de ce prince, presque en tous endroits... (D'Aubigné, *Histoire universelle*, tome 2, page 129.)

Pendant les deux dernières semaines de sa maladie, il perdit beaucoup de son sang, qui lui sortoit par divers conduits de son corps, et même une fois se veautra dedans, étant tombé par foiblesse. (*Histoire des cinq Rois*, page 504.)

La nature fit d'étranges efforts, pendant les deux dernières semaines de sa vie; le sang lui jaillissoit par tous les conduits, même par les pores, de sorte qu'on le trouva une fois qui baignoit dedans. (Mézeray, tome 3, page 306.)

[33] Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, page 394.

[34] Pierre Matthieu, tome 1, page 377. — Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 385 à 389, 377 et 383. — Papire Masson, *Cont. des Mém. de Castelnau*, tome 1, pages 25 et 26.

[35] Brantôme, *Vie du maréchal de Strozzi*, tome 6, page 294.

[36] Sainte-Foix, *Essais sur Paris*, tome 2, pages 30 et 31. — Dulaure, *Histoire de Paris*, tome 4, pages 268 et 269.

[37] Pierre Matthieu, tome 1, page 376. — Papire Masson, *Cont. des Mém. de Castelnau*, tome 3, page 28. — Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, page 379.

[38] Brantôme, *Dames galantes*, tome 4, pages 289 et 290.

[39] Brantôme, *Sermens espagnols*, tome 13, page 256.

[40] Brantôme, *Vie de Marguerite de France*, tome 2, pages 202 et 203.

[41] Marie Touchet... étoit une femme d'un esprit aussi incomparable que sa beauté, dans le nom de laquelle on ne trouva pas sans raison au lieu de *Marie Touchet*, *je charme tout*. Le Laboureur, *Add. aux Mém. de Castelnau*, tome 2, page 604.

[42] L'Estoile, *Mémoires pour l'Histoire de France*, tome 1, page 33. Edition de Bruxelles.

[43] Pierre Matthieu, tome 1, page 378. — Papire Masson, *Cont. des Mém. de Castelnau*, tome 3, page 23.

[44] Dulaure, *Histoire de Paris*, tome 4, pages 295 et 296. — Les détails de cette généalogie se trouvent pages 7 à 20 du tome 1 des Mémoires de la Ligue.

[45] Varillas, tome 2, page 459.

[46] *Galanteries des Rois de France*, tome 1, pages 288 et 289.

[47] Charles voulut un jour savoir des finesses de coupeurs de bourses et enfans de la Matte, en leurs larcins; et pour ce, il commanda au capitaine La Chambre, qu'il aimoit (car il aimoit toutes sortes de gens habiles), de lui amener un jour de festin et bal solennel, dix ou douze enfans de la Matte, des plus fins, et coupeurs de bourses, et tireurs de laine; et que hardiment ils viennent sur sa foi, et en toute seureté, et qu'ils jouassent hardiment leur jeu, car il leur permettoit tout; et après, qu'ils lui rapportassent tout le butin, comme ils en font serment; car il le vouloit tout voir, et puis leur redonneroit.. Le capitaine La Chambre n'y faillit pas, car il vous en amena dix, triés sur le volet, desliez et fins à dorer, qui les présenta au roi, auxquels il trouva très belle façon, et bien habillés, et braves comme le bastard de Lupé. Et se voulant mettre à table, et puis au bal, il leur recommanda de jouer bien leur jeu, et qu'ils lui fissent signe quand ils muguetteroient leur homme et leur dame; car il avoit recommandé et hommes et dames, sans épargner aucunes personnes. Le roi, à son dîner, ne parla guère

cette fois aux uns et aux autres, sinon par boutades; s'amusant a voir le jeu des autres, qu'il rioit quand il voyoit les autres faire signe qu'ils avoient joué leurs farces, ou qu'il les voyoit déniaiser leur homme ou femme. Ils en firent de même, à la presse du bal; et enfin, après le dîner et le bal, il voulut tout voir au bureau du butin, et on trouva qu'ils avoient bien gagné trois mille escus, ou en bourses et argent, ou en pierreries, perles et joyaux, jusques à aucuns qui perdirent leurs cappes, dont le roi cuyda crever de rire, outre tous les larcins, voyant les galans dévalisez de leurs cappes, et s'en aller en pourpoint comme laquais. Le roi leur rendit à tous le butin, avec commandement et défense qu'il leur fit exprès de ne plus faire cette vie; autrement, qu'il les feroit pendre s'ils s'en mêloient jamais plus, et qu'il s'en prendroit au capitaine La Chambre, et qu'ils l'allassent servir à la guerre. (Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 386 à 388.)

[48] Papire Masson, *Cont. des Mém. de Castelnau*, tome 3, pages 25 et 26.

[49] *Nouveau Dictionnaire historique*, article *François II*.

[50] Pierre Matthieu, tome 1, page 377.

[51] On voit dans les *Mémoires de Madame de Motteville*, tome 2, page 137 (Paris, 1822) qu'en 1645, les chevaux des ambassadeurs polonois à Paris étoient peints en rouge; *ce qui*, dit-elle, *quoique bizarre, ne fut point trouvé désagréable.* — Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, page 358, parle avec bonne foi, d'un cheval *vert de nature*.

[52] Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, page 389. — Pierre Matthieu, tome 1, page 377.

[53] *Nouveau Dictionnaire historique*, article *Charles IX*.

[54] Papire Masson, *Add. aux Mém. de Castelnau* tome 3, page 27.

[55] Brantôme, *Dames galantes*, tome 4, page 107.

[56] Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 392 et 393,

57 Brantôme, *Notice sur Pierre de Bourdeille*, tome 1, page 45.

58 Brantôme, *Vie du maréchal de Strozzi*, tome 6, pages 283 à 286.

59 Brantôme, *Dames galantes*, tome 4, pages 301 et 302.

60 *Remarques sur la Satire Ménippée*, tome 2, page 268.

61 Extrait d'un mémoire du temps, selon les éditeurs de Brantôme, tome 9, page 277.

62 L'Estoile, *Mémoires pour l'Histoire de France*, tome 2, page 36.

63 *Idem*, page 35.

64 Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 377 et 378. — Papire Masson, *Cont. des Mém. de Castelnau*, tome 3, page 28.

65 Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, page 369.

66 Ces sortes de superstitions étaient alors fort communes; voir Pierre Matthieu, tome 1, pages 374 et 375. — Varillas, tome 2, pages 471 et 472, — et les *Aventures du baron de Fœneste*, tome 1, page 88. Edition de 1729,

67 *Mémoires de Tavannes*, *collect. des Mém.* tome 27, pages 255 et 256.

68 Ces détails sont rapportés quasi dans les mêmes termes, dans le récit beaucoup plus circonstancié qui en a été fait en Pologne, par le roi Henri à son médecin Miron. Voir Pierre Matthieu, tome 1, pages 369 à 373. Il seroit trop long de reproduire ici ce morceau dans son entier. — Le Laboureur, dans les *Additions aux Mémoires de Castelnau*, tome 3, pages 31 et 32, donne des explications semblables sur les mêmes évènemens. Voir encore Pierre Matthieu, tome 1, page 335.

69 Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, page 373. — Pierre Matthieu, tome 1, page 297.

70 Pierre Matthieu, tome 1, pages 283 et 332.

71 Cette qualification *de rigueurs salutaires*, donnée aux massacres de la Saint Barthélemy, a été reproduite de nos jours, mais elle appartient véritablement, comme on le voit, au seizième siècle.

72 Le Laboureur, *Add. aux Mém. de Castelnau*, tome 3, page 32.

73 *Nouveau Dictionnaire historique*, article *Marguerite de France*. — Brantôme, *Vie de Marguerite de France*, tome 2, page 187. — Et *Vie de don Juan d'Autriche*, tome 6, page 142.

74 *Nouveau Dictionnaire historique*, article *Catherine de Médicis*.

75 Brantôme, *Vie de Charles IX*, tome 10, pages 368 et 369. — *Nouveau Dictionnaire historique*, article *Catherine de Médicis*.

76 L'Estoile, *Mémoires pour l'Histoire de France*, tome 1, page 22.

77 *Coll. des mém. de l'Hist. de France*, tome 27, page 424.

78 *Mémoire historique*, déjà cité note n° 1, page 143. — Pierre Matthieu, tome 1, page 386.

79 Brantôme, *Vie de M. de Guise*, tome 9, page 181.

80 J'ai ouï-conter, que quand il arrivoit à la cour quelque fille ou dame nouvelle, qui fust belle, il (le cardinal de Lorraine) la venoit aussitôt accoster, et l'arraisonnant, il lui disoit qu'il la vouloit dresser de sa main. Quel dresseur! Je crois que la peine n'estoit pas si grande comme à dresser quelque poulain sauvage. Aussi, pour lors, disoit-on qu'il n'y avoit guère de dames et filles, résidentes à la cour, ou fraîchement venues, qui ne fussent desbauchées ou attrapées par la largesse dudit monsieur le cardinal. — Brantôme, *Dames galantes*, tome 4, page 322.

Un de mes amis, non huguenot, m'a conté qu'étant couché avec un valet de chambre du cardinal, dans une chambre qui entroit en celle de la reyne-mère, il vit, sur le minuit, ledit cardinal, avec une robe de nuit seulement sur ses épaules, qui passoit pour aller voir la reyne, et que son amy lui a dit que s'il lui avenoit jamais de parler de ce qu'il avoit vu, il en perdroit la vie. (L'Estoile, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, tome 1, page 55.)

Cette anecdote pourrait bien se trouver confirmée par le discours tenu par le cardinal de Lorraine à la duchesse de Savoie, et rapporté par Brantôme (*Dames galantes*, tome 4, pages 323 et 324). Cette duchesse, ne voulant pas qu'il la baisât sur la bouche, comme c'était d'usage en France, *il la prit par la tête*, dit Brantôme, *et en dépit d'elle, il la baisa deux ou trois fois, et lui dit : Comment! est-ce à moi à qui il faut user de cette mine et façon? je baise bien la reyne ma maîtresse, qui est la plus grande reyne du monde, et je ne vous baiserois pas, qui n'êtes qu'une petite duchesse crottée? et si veux que vous sachiez que j'ai couché avec des dames aussi belles, et d'aussi ou plus grandes maisons que vous.*

81 *Bibliothèque choisie des poètes français, jusqu'à Malherbe*, tome 5, page 436.

82 D'Aubigné, tome 2, page 105. — *Collect. des Mém. de l'Histoire de France*, tome 26, pages 139 et 140.

83 Anquetil, *Esprit de la Ligue*. tome 2, page 87.

FIN DES NOTES.

BASSOMPIERRE,

OU

LE COURTISAN DANS L'EMBARRAS.

COMÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

—

1621.

PERSONNAGES.

LOUIS XIII, âgé de 20 ans.

Le comte de BASSOMPIERRE, colonel-général des Suisses.

Le connétable de LUYNES.

Le maréchal de CRÉQUI, cousin de Bassompierre.

MARIE D'ENTRAGUES, déguisée en page sous le nom de Henri.

La Belle Lingère de Paris, déguisée en page sous le nom d'Arthur.

LE MAUBRY, écuyer de Bassompierre.

DE NOÉ, gentilhomme gascon.

Le grand-prevôt de la connétablie.

Un prevôt de l'armée.

Courtisans de la suite du Roi.

Courtisans de la suite du connétable de Luynes.

Officiers de la suite du maréchal de Créqui.

Troupe d'archers.

Un valet du comte de Bassompierre.

a scène est dans une des tentes du comte de Bassompierre, au siége de Montauban, en 1621.

BASSOMPIERRE,

OU

LE COURTISAN DANS L'EMBARRAS.

ACTE I.

SCÈNE I.

BASSOMPIERRE, LE MAUBRY.

(*On entend plusieurs coups de canon dans l'éloignement.*)

BASSOMPIERRE.

Il est dix heures !... sans le canon je dormirais encore !... Après la journée d'hier et onze nuits passées à cheval, cela n'est pas surprenant ; toutefois, en face de l'ennemi on ne devrait sommeiller que sur un affût. N'est-il pas vrai, mon fidèle Le Maubry ?

LE MAUBRY.

Oui, monseigneur ; mais ce n'est pas quand on a un si grand besoin de repos que vous deviez l'avoir, surtout après tout ce qui vous est arrivé hier... Comment vous trouvez-vous ?

BASSOMPIERRE.

Fort bien.

LE MAUBRY.

Et votre blessure ?

BASSOMPIERRE.

N'est rien. Elle ne méritait pas que je la fisse reposer toute la nuit dans mon lit.

LE MAUBRY.

Deux fois de suite sauter par une mine[1] !

BASSOMPIERRE.

Eh bien ! c'est un saut comme un autre.

LE MAUBRY.

Oui, mais c'est un saut périlleux... Si bien que de cent personnes qui étaient là, combien en est-il revenu ?

BASSOMPIERRE.

Une bonne nuit fait tout oublier.

LE MAUBRY.

Si nous prenons cette maudite ville de Montauban, ce qui n'est pas prouvé, elle nous aura coûté cher. Ces huguenots se défendent bien.

BASSOMPIERRE.

Ah ! ce sont des Français comme ceux qui attaquent. Que fait Arthur ?

LE MAUBRY.

Quand il vous a vu endormi, il est rentré dans la tente de vos officiers, où il dort profondément.

BASSOMPIERRE, *à part.*

La pauvre petite ! elle l'a échappé belle aussi.

LE MAUBRY.

A propos de page, cette nuit il nous en est arrivé un fort joli, qui vient de loin, dit-il. Il est porteur d'une lettre qu'il ne veut remettre qu'à vous. Il n'a pas voulu qu'on vous éveillât. Cela sent singulièrement l'intrigue amoureuse, monseigneur.

BASSOMPIERRE.

Vous croyez?

LE MAUBRY.

Ce joli page-là m'a plus l'air d'appartenir à une duchesse qu'à un général.

BASSOMPIERRE.

Faites-le entrer, que je voie ses dépêches.

SCÈNE II.

BASSOMPIERRE, *seul.*

Une intrigue d'amour!... tant mieux! Pourvu que mon prétendu page Arthur ne s'aperçoive de rien... Cette charmante enfant!... me suivre depuis Paris pour partager avec moi tous les travaux du siége, tous les périls de la guerre!... Ah! voici l'autre page mystérieux.

SCÈNE III.

BASSOMPIERRE, MARIE D'ENTRAGUES, LE MAUBRY.

LE MAUBRY.

Voici le page voyageur, monseigneur.

BASSOMPIERRE, *au page, sans le regarder.*

D'où viens-tu?

MARIE.

Des environs de Paris.

BASSOMPIERRE.

Des environs? Pourquoi ne pas dire l'endroit précisément?

MARIE.

Cette lettre vous l'apprendra, monseigneur. (*D'un air mystérieux.*) Lisez-la seul.

BASSOMPIERRE, *prenant la lettre, à part.*

Ah ! du mystère ! bon signe ! (*Haut.*) Le Maubry, laissez-nous seuls, mon ami. Ceci n'est point affaire de guerre, à ce qu'il me paraît.

SCÈNE IV.

BASSOMPIERRE, MARIE D'ENTRAGUES.

BASSOMPIERRE, *lisant.*

« Si vous voulez avoir des nouvelles de Marie d'En-» tragues, le page qui vous porte cette lettre vous en » donnera. » — C'est de sa main, cette chère Marie ! Où l'as-tu laissée ?

MARIE.

Elle est bien près d'ici.

BASSOMPIERRE.

Bien près d'ici ! Où ? dans quel lieu ?

MARIE.

Vous pourriez bientôt la voir, si vous vouliez.

BASSOMPIERRE.

Assurément, je veux la voir, et tout à l'heure !

MARIE.

Elle en doute...

BASSOMPIERRE.

Elle en doute ? qui t'a dit cela ?

MARIE.

Je suis convaincu qu'elle serait là depuis un quart d'heure, devant vous, que vous ne l'auriez seulement pas encore regardée.

BASSOMPIERRE, *la regardant.*

O ciel! est-il possible?... Marie!... vous ici? vous sous cet habit?... Ma chère Marie! (*Il la serre dans ses bras.*) Et votre famille?... votre mère?

MARIE.

Ma mère me croit chez ma tante, et ma tante me croit chez ma mère. J'ai gagné en chemin les femmes et l'écuyer qui me conduisaient, et me voilà, quoique j'aie fort à me plaindre des continuels délais... Mais laissons cela présentement... Je viens faire la guerre sous vos ordres.

BASSOMPIERRE, *riant.*

La guerre?... l'amour!

MARIE.

L'amour, la guerre; la guerre, l'amour!... Enfin j'ai huit jours à passer avec vous.

BASSOMPIERRE.

Si peu! (*A part.*) Et Arthur, ce sera beaucoup pour lui.

MARIE.

Que dites-vous donc?

BASSOMPIERRE.

Je dis que votre caractère entreprenant et résolu me charme.

MARIE.

Vous ne dites rien de mon amour?

BASSOMPIERRE.

Laissez-moi vous exprimer le mien... Il n'y a pas sur la terre une seconde femme comme vous! (*Riant à part.*) La pareille n'est pas loin d'ici, et cela m'embarrasse fort... Il faut... (*Haut.*) Ma chère Marie, pendant que nous sommes seuls, faisons bien vite nos arran-

gemens pour tout le temps que vous avez à passer ici.

MARIE.

C'est à vous à régler cela.

BASSOMPIERRE.

Vous y serez au nombre de mes pages, et non comme étranger, afin d'éviter de mettre les curieux en campagne. Toutefois, ne craignez rien, je ne mettrai pas à de fortes épreuves votre courage et votre talent pour la guerre, et je vous congédierai... le jour où vous voudrez partir.

MARIE.

Fort bien!... Mais trouvez bon que je proteste contre la mauvaise opinion que vous avez de mon courage. Si l'occasion s'en présente, vous verrez.

BASSOMPIERRE, *riant.*

Soit... Je dois aussi vous donner une petite instruction sur la manière de vous conduire ici. Mes pages et mes officiers sont fort éveillés, comme vous pouvez le croire... la vie des camps est si libre!... Ne vous mêlez parmi eux que le moins possible : faites le malade, soyez fatigué de la route; huit jours seront bientôt passés... Il y a parmi mes pages un certain Arthur... joli garçon... hardi vaurien... C'est celui-là surtout qu'il faut éviter avec soin. Je le tiens capable de deviner votre déguisement... et s'il le devine...

MARIE, *riant.*

Eh bien! s'il le devine?

BASSOMPIERRE, *avec embarras.*

Ah! s'il le devine... j'en serais désolé.

MARIE.

Et pourquoi donc désolé?

BASSOMPIERRE.

Ne seriez-vous pas compromise?

MARIE.

Nullement.

BASSOMPIERRE.

Nullement?

MARIE.

Sans doute! Quand il saurait mon sexe, saurait-il mon nom?

BASSOMPIERRE.

C'est juste!... mais je me défierais...

MARIE.

De quoi?

BASSOMPIERRE.

De son caractère entreprenant... soutenu de la plus charmante figure.

MARIE.

Et ne voyez-vous en moi rien qui vous rassure?

BASSOMPIERRE.

J'y vois des charmes bien propres à enivrer... Et s'il faut le dire... je suis jaloux... et je vous trouve trop de présomption...

MARIE.

Trop de présomption?... Je n'ai besoin de force ni de courage, ingrat! Eh! pourrais-je aimer un autre que Bassompierre?

BASSOMPIERRE.

Et moi je n'aurais pas d'inquiétude si je pouvais aimer une autre que Marie. Au reste, inquiétude n'est pas défiance.

MARIE, *gaiement.*

Voilà une distinction imprudente qui pourra me servir contre vous.

BASSOMPIERRE.

Parlons sérieusement; le temps presse. A tort ou à raison, permettez-moi d'insister pour que vous évitiez Arthur autant que cela sera possible; gardez-vous de tout entretien particulier avec lui et du tête-à-tête.

MARIE.

Eh bien! n'en parlons plus. Je ferai en sorte de n'être pas même soupçonnée.

BASSOMPIERRE.

Voilà quelqu'un; tenez-vous à l'écart!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE CREQUI, LE MAUBRY, SUITE DU MARÉCHAL.

LE MAUBRY, *annonçant.*

De la part du roi, monseigneur le maréchal de Créqui. (*Il sort avec la suite du maréchal, qui en a fait le signe.*)

LE MARÉCHAL.

Mon cher Bassompierre, le roi m'envoie savoir comment vous vous portez ce matin.

BASSOMPIERRE.

C'êst me faire trop d'honneur, mon cher cousin! Veuillez mettre aux pieds de Sa Majesté l'hommage de ma reconnaissance. Je suis prêt à reprendre mon service.

LE MARÉCHAL.

Voici un billet du roi pour vous[2].

BASSOMPIERRE.

Un billet du roi! Voyons! (*Il lit.*) « Mon cher » Bassompierre, vous avez fait plus que votre devoir » durant toute cette périlleuse journée: je vais faire » le mien. Je vous donne le premier bâton de maréchal » de France qui sera disponible; j'espère que vous ne » voudrez pas être tué avant qu'il ne vous soit remis, » et qu'ainsi vous ménagerez davantage une vie si utile » à mon service. LOUIS. »

Vive le roi!

LE MARÉCHAL.

Monsieur le maréchal, mon cher camarade, je veux être le premier à vous saluer de ce titre et à vous embrasser. (*Ils s'embrassent.*)

MARIE, *à part.*

Il est le premier, mais moi je serai la première.

BASSOMPIERRE.

Je vais remercier le roi.

LE MARÉCHAL.

Il faut auparavant que j'achève ma mission.

BASSOMPIERRE.

De quoi s'agit-il?

LE MARÉCHAL.

J'ai à vous gronder.

BASSOMPIERRE.

De la part du roi?

LE MARÉCHAL.

Sans doute. Vous avez fait des folies.

BASSOMPIERRE.

Des folies?... Est-ce là ce que le roi récompense?

LE MARÉCHAL.

Le roi récompense votre valeur et votre mérite;

mais il me charge de vous gronder de votre témérité, dont il a été le témoin.

BASSOMPIERRE.

Je n'ai rien fait de trop.

LE MARÉCHAL.

Rien de trop! Passer à la portée du pistolet des remparts ennemis, tandis que M. de Vendôme vous indiquait le chemin couvert[3]!

BASSOMPIERRE.

Je voulais prendre le plus court chemin pour faire exécuter les ordres du roi.

LE MARÉCHAL.

Le plus court chemin n'était pas le plus sûr : il y avait mille à parier contre un que vous n'arriveriez pas. Il y a faute. Au reste, ce n'est pas le mécontentement de Sa Majesté en cette circonstance qui doit le plus vous inquiéter.

BASSOMPIERRE.

Que voulez-vous dire?

LE MARÉCHAL.

Ce qui est plus grave, c'est le nombre de jaloux et d'ennemis que vous vous faites parmi ceux qui ne veulent pas vous imiter, et qui remarquent les progrès que cette inimitable conduite vous fait faire dans l'esprit du roi.

BASSOMPIERRE.

Que m'importent les envieux, si j'ai le roi pour moi! Et, ma foi, fi de la guerre, s'il y faut tant de prudence!

LE MARÉCHAL.

Léger que vous êtes! n'êtes-vous pas homme de cour et d'ambition en même temps qu'homme de guerre?

Sachez donc concilier les deux choses pour arriver au but! Homme de guerre, faites le devoir; ce qui est au-delà peut quelquefois nuire à l'homme de cour et à l'ambitieux. Vous perdez trop de vue que nous avons un connétable qui n'a pas tiré l'épée; favori de qui toute grâce dépend, jaloux de tout ce qui se distingue de la masse, en homme qui n'a gagné les bonnes grâces de notre jeune Roi qu'en dressant des pies-grièches à prendre des moineaux.

BASSOMPIERRE.

Le connétable de Luynes est de mes amis.

LE MARÉCHAL.

Il le sera tant que vous ne l'inquiéterez pas; et j'ai lieu de croire qu'il commence à avoir de l'inquiétude.

BASSOMPIERRE.

Il est vrai que depuis quelque temps je m'aperçois d'une certaine froideur... Je lui ferai ma cour.

LE MARÉCHAL.

Le plus sûr moyen d'y réussir est de la faire avec moins de succès ailleurs.

BASSOMPIERRE.

Je serai donc sur mes gardes. Je vous remercie de m'avoir averti.

LE MARÉCHAL.

Le roi me charge de vous prévenir qu'il compte s'établir dans votre quartier durant quelques semaines. Il y viendra dès ce soir, et vous demande à souper[4]. J'accompagnerai Sa Majesté.

BASSOMPIERRE, *reconduisant le maréchal.*

Je vais faire toutes mes dispositions. Au revoir.

SCÈNE VI.

BASSOMPIERRE, MARIE D'ENTRAGUES.

MARIE, *seule un instant.*

A mon tour à lui faire mon compliment... Monseigneur le maréchal veut-il bien recevoir les félicitations de son petit page?

BASSOMPIERRE.

Embrassez-moi, ma chère Marie. (*Il l'embrasse.*)

MARIE.

Ne suis-je pas venue bien à propos pour être la première à féliciter monseigneur? Si je ne fusse arrivée que dans une heure, qui sait combien de belles seraient passées avant moi? Votre jolie espionne dans Montauban, par exemple...

BASSOMPIERRE.

Quelles folies vous dites, ma chère enfant!

MARIE.

Je plaisante; mais ne vous fiez pas à cette saillie de gaieté excitée par le camp, le voyage, le plaisir de vous voir. Vous me connaissez : jalouse et fière, je ne veux point de partage, et vous verriez de quoi je serais capable si j'apprenais... Et malheur à...

BASSOMPIERRE.

Holà, monsieur le page! ne faites point tant le méchant! A propos de quoi tout ce bruit? Savez-vous que vous perdez la tête, ma chère amie?

MARIE, *avec ironie.*

Ce n'est que de l'inquiétude, comme vous disiez tout à l'heure, *ce n'est pas de la défiance.* Toutefois, prenez

garde à vous! La jalousie et l'amour rendent clairvoyant; et depuis que je connais Bassompierre, mes yeux fort exercés sont devenus fort perspicaces.

BASSOMPIERRE.

Je ne sais s'ils sont bien bons; mais ils sont charmans : c'est tout ce que j'en veux savoir.

MARIE.

Parlons raisonnablement. Savez-vous que votre cousin de Créqui vous a parlé en homme qui s'y connaît, et qui vous aime sincèrement? Vous ne devez pas négliger ce qu'il vous a dit.

BASSOMPIERRE.

Ne croyez pas, ma chère Marie, que je sois aussi maladroit que Créqui a bien voulu le dire. Je songe à tout, et je vous assure que je ne néglige pas de faire ma cour à M. le connétable, lorsqu'il me paraît que le bien de mes affaires l'exige.

MARIE, *avec ironie.*

Allons, allons, je me rassure! je vois que vous savez tout aussi bien qu'un autre commettre ce qu'on appelle fort équitablement *les lâchetés des gens de cœur*, et j'aurai désormais la plus grande confiance... dans votre fourberie.

BASSOMPIERRE.

Ne flétrissez point par une qualification fâcheuse ce qui n'est que de l'esprit de conduite adapté aux circonstances de la cour. Au reste, croyez-moi, je suis dans la plus belle position possible.

MARIE.

Quand se fera notre mariage?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MAUBRY.

LE MAUBRY.

M. de Noé, gentilhomme gascon, demande à être admis près de vous, monseigneur [5].

BASSOMPIERRE.

De Noé? .. Il me semble que je ne le connais pas. Vous allez le faire entrer. Auparavant, Henri, retirez-vous !... Le Maubry, ce jeune homme reste à mon service comme page : vous le ferez reconnaître.

SCÈNE VIII.

BASSOMPIERRE, *seul.*

Le Maubry est entré fort à propos pour m'éviter de répondre à l'éternelle question de Marie : *Quand se fera notre mariage?*.. Ah! jamais, jamais !.. Je l'aime cependant... beaucoup... Marie d'Entragues, sous le règne de Henri, eût été un très grand parti... sœur de la maîtresse du roi..... cela s'entend..... mais actuellement!.. J'ai eu de la peine à lui persuader de ne pas se lier avee Arthur, la belle Parisienne! (*Riant.*) Deux filles en pages!.. Il me faudra bientôt une duègne en écuyer pour garder ces prétendus messieurs! ah! ah! ah!

SCÈNE IX.

BASSOMPIERRE, DE NOÉ; LE MAUBRY, *qui se retire dans un coin.*

DE NOÉ.

Pardonnez-moi, monseigneur, de venir interrompre le repos dont vous devez avoir un si grand besoin après la glorieuse et pénible journée d'hier, mais la nécessité!..

BASSOMPIERRE.

Parlez, monsieur.

DE NOÉ.

Je suis gentilhomme, monseigneur, et j'ai gravement à me plaindre d'un de vos pages, qui m'a fait une offense impardonnable...

BASSOMPIERRE.

Comment !...

LE MAUBRY, *s'avançant.*

Je sais ce que c'est, monseigneur; c'est Arthur, qui, aidant à porter le brancard sur lequel vous étiez, écartait de la main, mais avec politesse, toutes les personnes qui dans la foule et le tumulte n'entendaient pas nos voix et nous barraient le chemin: monsieur fut en effet du nombre, mais il n'aurait pas dû s'en blesser.

DE NOÉ.

J'avais le dos tourné et faisais face à l'ennemi, sans quoi je vous aurais vu venir, monseigneur, et assurément je me serais rangé sans en attendre l'avis; j'ai placé au-dessus de tout soupçon le respect que je vous porte en ne me faisant pas sur-le-champ justice de la

hardiesse de votre page, qui a porté sa main sur moi ; j'ai cru devoir remettre à ce matin... et m'adresser directement à...

BASSOMPIERRE.

Je vous entends, monsieur ! j'en fais mon affaire... et sur l'heure...

DE NOÉ.

Ah ! monseigneur, je n'attendais pas moins de votre généreux caractère ! il est si bien connu ! mais rien ne presse... j'attendrai le moment... lorsque vous serez rétabli...

BASSOMPIERRE, *très vivement.*

Monsieur, quand il s'agit de se battre, j'ai toujours de la santé à revendre... je suis à vous... Je vous sais bon gré d'avoir compté sur moi. Trouvez-vous dans une heure au pont du Tarn.

DE NOÉ.

J'y serai, monseigneur. L'honneur que vous me faites me pénètre de reconnaissance. (*Il salue et se retire.*)

BASSOMPIERRE, *le reconduisant.*

Au revoir ! Excusez-moi si je ne vous reconduis pas plus loin.

SCÈNE X.

BASSOMPIERRE, LE MAUBRY.

BASSOMPIERRE.

Je vois pourtant un grand embarras à tout cela, mon cher Le Maubry !

LE MAUBRY.

Pour moi je n'en aperçois aucun, monseigneur.

BASSOMPIERRE.

Et le souper que le roi m'a fait demander pour ce soir ?

LE MAUBRY.

Eh bien ! je ne vois pas ce que cela a de commun avec le souper du roi !

BASSOMPIERRE.

Comment donc ! et si je suis tué?

LE MAUBRY.

Ah, morbleu ! c'est vrai ! je n'y avais pas songé !

BASSOMPIERRE, *avec gaieté jusqu'à la fin.*

Bah ! je suis, ma foi, bien sot de m'embarrasser de cela, car enfin si je tue le soi-disant gentilhomme, rien ne sera dérangé...

LE MAUBRY.

Bien pensé !...

BASSOMPIERRE.

Et si c'est lui qui me tue, je ne m'apercevrai guère du dérangement.

LE MAUBRY, *très sérieusement jusqu'à la fin.*

Vous avez raison, monseigneur, pour ce qui vous concerne; mais pour ce qui regarde le Roi, il n'en serait pas de même. Vous devez mettre du soin à ne pas laisser déranger les projets de Sa Majesté; ainsi il faut absolument que vous tuiez le gentilhomme.

BASSOMPIERRE.

Tout bien considéré, je crois que vous avez raison.

LE MAUBRY.

Oui, monseigneur, j'ai raison. Il faut que vous tuiez le gentilhomme.

BASSOMPIERRE.

Avant tout, je vais remercier le Roi, et puis j'irai

tuer le gentilhomme pour qu'il n'y ait rien de dérangé au souper de Sa Majesté. (*Il sort en riant.*)

LE MAUBRY, *le suivant.*

Oui, monseigneur, je vous le conseille, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Il faut tuer le gentilhomme.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

MARIE D'ENTRAGUES, ARTHUR, LE MAUBRY.

ARTHUR.

Est-il possible que ce soit moi... moi... la cause du péril auquel il s'expose! et qu'on me retienne forcément ici!

LE MAUBRY.

Que feriez-vous là? moi-même je n'y puis être. Le nombre des personnes qui doivent être présentes est réglé.

ARTHUR.

Mais c'est à cause de moi qu'il se bat!... du moins j'y devrais être!... prendre part à ce combat!

LE MAUBRY.

Le choix de ses assistans lui appartenait; c'est un poste d'honneur destiné à des amis, et il n'a pas jugé convenable...

ARTHUR.

Je suis au désespoir!... il est parti depuis deux heures!... il n'est pas encore de retour!... et moi, je dormais tranquillement pendant ce temps-là!... ô mon Dieu!

MARIE.

Je conçois que vous aimiez bien votre maître, mon

cher camarade ; le témoignage d'attachement qu'il vous donne en ce moment...

ARTHUR.

Me tue !... Je n'y puis songer sans frémir !

MARIE.

N'êtes-vous pas accoutumé à voir monseigneur dans le danger ?

ARTHUR.

Oh ! quelle différence ! Les périls de la guerre sont dans ses devoirs... ils sont inévitables... ils lui sont glorieux... et puis, je les partage, je suis avec lui, près de lui... et actuellement je n'y suis pas... me voici... et c'est pour moi !

LE MAUBRY.

Eh bien ! qu'est-ce à dire ? des larmes ! quelle folie ! Allons donc, monsieur l'officier, à quoi songez-vous donc ?

MARIE, *à part.*

C'est en effet un joli jeune homme ! Je ne crois pas qu'on puisse trouver un second page aussi amoureux de son maître... si ce n'est moi cependant. Mais, qu'il est loin de ressembler au portrait qu'en faisait Bassompierre !

ARTHUR.

Ce n'est pas tout... Ces jours derniers, M. de La Meilleraie n'a-t-il pas été puni pour s'être battu pendant le siége ? Il a été condamné à la perte de sa charge, et au bannissement.

MARIE.

M. de Bassompierre est un autre homme que M. de La Meilleraie : il a la confiance et l'amitié du Roi ; il est nécessaire à l'armée.

LE MAUBRY.

Quant à l'évènement du combat, je ne le crains point. Le bonheur n'accompagne-t-il pas toujours le brave comte de Bassompierre? et certes, dans cette occasion, il oppose à son adversaire des forces et des chances au moins égales. D'ailleurs, il m'a promis qu'il expédierait le gentilhomme... Hé! tenez! n'avais-je pas raison? le voici!

SCENE II.

LES MÊMES, BASSOMPIERRE, LE MARÉCHAL DE CRÉQUI.

ARTHUR, *se jetant aux pieds de Bassompierre.*

Ah! monseigneur!

BASSOMPIERRE, *le relevant.*

Laissez-moi, mon ami. Je ne puis faire attendre le maréchal! Qu'on nous laisse seuls!

MARIE, *à Arthur en l'emmenant.*

Venez, camarade, le voilà! c'est tout ce qu'il faut. Allons savoir les détails de l'affaire; il n'y pense déjà plus!

SCÈNE III.

BASSOMPIERRE, LE MARÉCHAL DE CRÉQUI.

BASSOMPIERRE.

Nous voici seuls, mon cousin.

LE MARÉCHAL.

Je ne précède que de quelques instans le connétable [6].

BASSOMPIERRE.

Le connétable! il vous suit? il vient ici?

LE MARÉCHAL.

Il va arriver. Il a désiré que je le précédasse, pour vous prévenir de l'objet de sa visite.

BASSOMPIERRE.

Que me veut-il?

LE MARÉCHAL.

Ne vous avais-je pas dit que vous deviez craindre de lui donner de l'ombrage?

BASSOMPIERRE.

Eh bien! qu'est-il donc arrivé?

LE MARÉCHAL.

Les choses ont pris la direction que je craignais. M. de Luynes se plaint de ce que vous négligez son amitié. *Vous avez cru*, dit-il, *pouvoir sans elle vous maintenir dans les bonnes grâces du Roi; mais l'on verra*, ajoute-t-il d'un air menaçant, *lequel, de Bassompierre ou de moi, aura le pouvoir de jeter son compagnon par terre!*

BASSOMPIERRE.

Comment?...

LE MARÉCHAL.

Ce sont ses propres expressions; et il a continué ainsi : *La faveur du Roi ne peut se partager; et Bassompierre m'ayant mis en ombrage, je ne le puis plus souffrir à la cour.*

BASSOMPIERRE.

Est-il possible que les choses en soient venues tout-à-coup à ce point? Je n'ai jamais eu aucun démêlé avec lui; au contraire, j'ai toujours aidé à sa fortune, et il m'avait promis et juré une étroite amitié. A la

vérité, je remarquais en lui depuis quelque temps un sensible refroidissement pour moi, mais j'étais loin de croire...

LE MARÉCHAL.

Cela s'explique facilement : La promesse que vous avez reçue du bâton de maréchal de France a eu lieu sans sa participation. Le Roi, contre sa coutume, s'est laissé aller, sans le consulter, au sentiment que votre valeur ordinaire et votre brillante conduite d'hier lui ont inspiré. Aux yeux du connétable, le Roi s'est trahi par cette conduite. Il a mis involontairement à découvert la grande affection qu'il a pour vous, et ce sentiment que jusqu'alors le favori ne faisait que soupçonner s'est ainsi manifesté d'une manière qui le blesse mortellèment : c'est là son véritable grief; c'est là ce qui produit l'éclat actuel.

BASSOMPIERRE.

Il n'en faut pas douter.

LE MARÉCHAL.

Ainsi que je viens de vous le dire, il ne veut plus souffrir votre présence à la cour. (*Bassompierre fait un haut-le-corps.*) Ce point est sans remède : il l'exprime nettement et violemment ; mais il me charge en même temps de vous dire que si vous voulez vous éloigner de vous-même, vous pouvez compter sur tous les bons effets de l'estime et de l'amitié qu'il proteste avoir toujours eues pour vous. Il vous fera donner un gouvernement, des grâces, des charges, des faveurs, en un mot tout ce que vous voudrez demander, mais loin de la cour.

BASSOMPIERRE.

Cette tyrannie est insupportable. Comment! les bons

services que je rends au Roi me sont imputés à crime ! A quels châtimens ne devrais-je donc point m'attendre s'il m'arrivait un de ces malheurs si communs à la guerre, et dont le plus habile même n'est point exempt ?

LE MARÉCHAL.

Vous auriez beaucoup moins à vous en plaindre que de succès qui excitent la jalousie.

BASSOMPIERRE.

Mon cousin, ce serait une lâcheté à moi de me soumettre ainsi à de puériles fantaisies. Je suis résolu à faire tête à cet orage, que d'ailleurs je ne crois pas si redoutable que vous paraissez le craindre. Je ne puis croire que le roi abandonne légèrement ses plus utiles et ses plus fidèles serviteurs aux aveugles caprices d'un favori sans mérite.

LE MARÉCHAL.

C'est en vain que vous vous débattez contre sa toute-puissance sur le Roi ! La faveur de Sa Majesté ne peut vous être continuée qu'autant que la mesure et l'expression en seront réglées par le favori. Ne vous abusez pas sur ce point. Evitez une lutte au-dessus de vos forces, parce que le Roi n'est pas encore au-dessus des influences qui ont dirigé son enfance ; il ne peut secouer le joug qui pèse sur lui ; son courage, que vous prenez pour du caractère, est ce qui cause votre erreur. La résistance vous perdrait, croyez-en votre ami. (*Il lui prend la main.*)

BASSOMPIERRE.

L'indignation me suffoque !

LE MARÉCHAL.

Voici le connétable : soyez prudent!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE DE LUYNES, *avec un nombreux cortége qu'il congédie aussitôt. Bassompierre va au-devant de lui.*

LE CONNÉTABLE.

Comte, le maréchal de Créqui a bien voulu remplir un devoir de parent près de vous en acceptant une mission de ma part. Je viens vous confirmer moi-même tout ce qu'il vous a dit. Notre amitié est déjà ancienne, je désire qu'elle dure long-temps; je ne vous cache pas qu'elle serait déjà rompue si elle ne m'était aussi chère, ou si j'avais pu entrevoir une ombre d'intention de votre part dans ce qui la trouble en ce moment. Vous savez à quel prix j'en mets la continuation...

BASSOMPIERRE.

Je n'ai rien fait qui doive m'attirer votre colère, monseigneur; pourquoi donc me verrais-je réduit à des sacrifices humilians pour conserver votre amitié? Lorsqu'il s'est agi d'exposer ma vie pour la mériter, je n'ai pas hésité un instant. En cent occasions, au pont de Cé particulièrement, où j'ai couru mille dangers, n'était-ce pas pour votre service plutôt que pour celui du Roi? car en effet que voulaient les révoltés? ils ne voulaient assurément point déposséder le Roi de sa couronne, mais éloigner M. de Luynes de Sa Majesté. En cette circonstance, monseigneur, vous avez si bien traité vos ennemis, lorsqu'ils se sont soumis, et voilà le traitement que vous réserviez à leur

vainqueur ! Qui voudra désormais se dévouer pour vous, si vous me traitez si indignement ?

LE CONNÉTABLE.

Il est vrai que j'ai eu constamment à me louer de vos procédés envers moi, et vous n'êtes que l'occasion d'une inquiétude qui ne vous est pas absolument reprochable ; aussi je réduis à ce qui me paraît indispensable pour prévenir un éclat fâcheux, les mesures à prendre à votre égard. Vous devez y reconnaître le fonds d'estime et d'amitié que je vous ai voué... Mais que voulez-vous ! vous n'êtes pas un rival ordinaire, et la faveur est une maîtresse qu'on ne voit pas courtiser tranquillement.

BASSOMPIERRE.

Je ne la recherche point.

LE CONNÉTABLE.

Elle va parfois chercher elle-même ceux qui semblent la négliger.

BASSOMPIERRE.

Qui semblent.... vous paraissez croire, monseigneur...

LE CONNÉTABLE, *très vivement.*

Ce que je crois, c'est qu'il faut éviter les occasions !.. En un mot, j'en éprouve le besoin... et pour tout autre que Bassompierre, j'y cèderais avec une rapidité et une violence... mais avec vous je sais me modérer... A tort ou à raison, mon ami, cédez-moi. Prévenez de grands désordres... c'est un orage à laisser passer... Plus tard je vous verrai revenir avec plaisir à la cour... et en attendant, comptez...

BASSOMPIERRE, *avec fierté.*

Monseigneur !..

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MAUBRY, LE GRAND-PRÉVOT DE LA CONNÉTABLIE.

LE MAUBRY, *annonçant.*

Au nom du Roi, M. le grand-prévot de la connétablie !

(*Bassompierre va au-devant du grand-prévôt et revient avec lui. Le Maubry sort aussitôt.*)

LE CONNÉTABLE, *à part.*

Le grand-prévôt ! que vient-il faire ici?

LE GRAND-PRÉVOT, *au connétable.*

Vous permettez, monseigneur, que je remplisse mes devoirs? (*Le connétable fait un signe de consentement.*) (*A Bassompierre.*) Vous savez ce qui m'amène, monseigneur?

BASSOMPIERRE.

Je l'ignore !... Ah ! ne serait-ce pas ce duel?

LE GRAND-PRÉVOT.

Précisément ! et vous deviez vous attendre à voir informer.

LE CONNÉTABLE.

Un duel, comte !

LE MARÉCHAL.

Un duel, mon cousin ! à l'armée ! en présence de l'ennemi !

BASSOMPIERRE.

Inévitable !

LE GRAND-PRÉVOT.

Vous connaissez les ordonnances, monseigneur ; elles sont bien sévères !

BASSOMPIERRE.

Sans doute, je les connais, et récemment La Meilleraie a eu la preuve que je les faisais exécuter rigoureusement [7].

LE GRAND-PRÉVOT.

Eh bien donc, monseigneur, veuillez me dire ce que vous pourrez alléguer pour votre excuse. Je me ferai un devoir de faire valoir vos raisons ; mais il en faut de bien fortes dans la circonstance présente : devant l'ennemi!...

LE MARÉCHAL.

Le motif était donc bien grave ?

LE CONNÉTABLE, *d'un air sévère.*

Un duel au camp, quel qu'en soit le motif!..

BASSOMPIERRE.

Dans l'instant de désordre où l'on me rapporta hier chez moi, un de mes pages avait sans intention touché mon adversaire. Il s'en est blessé, il me l'est venu dire... Je lui en ai fait raison. Il me suffisait de savoir qu'il était gentilhomme, et il s'est donné pour tel ; je l'ai cru sur sa parole et sur sa démarche. Vous auriez fait comme moi, mon cousin, s'il se fût adressé à vous.

LE MARÉCHAL.

Cela n'est pas certain... pendant le siége, du moins... C'est un fou qui ne méritait pas...

LE GRAND-PRÉVOT.

Son motif même paraît si puéril qu'on pourrait croire que ce n'était qu'un prétexte qui cachait quelque raison peu honorable.

BASSOMPIERRE.

Vous auriez pu tirer cela au clair en vous adressant

à lui-même, si je ne l'avais laissé mort sur la place ; mais ses seconds pourront vous satisfaire : ils n'ont été que blessés.

LE GRAND-PRÉVÔT.

Ils sont morts de leurs blessures.

BASSOMPIERRE.

Tant pis, c'étaient de braves gens.

LE GRAND-PRÉVOT.

Monseigneur, je ne vois rien dans tout ce que vous dites qui serve efficacement à votre justification...

LE CONNÉTABLE.

Ni moi non plus ! (*A part.*) Il s'est livré.

LE GRAND-PRÉVÔT.

En présence de l'ennemi, monseigneur !..

BASSOMPIERRE.

Je n'y étais pas, monsieur ; j'étais blessé dans mon lit, hors d'état de servir, et mon service en effet était remis en d'autres mains ; je n'étais donc plus un officier en présence de l'ennemi, et capable de servir le roi en ce moment. Il en est de même de mes seconds.

LE MARÉCHAL.

Il me semble, en effet, monsieur le grand-prévôt, que les raisons de Bassompierre sont admissibles. Elles l'excusent tout-à-fait à mes yeux. (*Au connétable.*) Monseigneur, ne pensez-vous pas.. ?

LE CONNÉTABLE.

Cette circonstance, en effet, mérite considération. (*A part.*) Tout ceci me sert à souhait. (*Au grand-prévôt.*) Vous suspendrez toutes poursuites jusqu'à nouvel ordre, monsieur ; je me réserve de rendre compte de cette affaire au Roi.

LE GRAND-PRÉVOT.

J'attendrai vos ordres, monseigneur.

(*Il se retire ; Bassompierre le reconduit et revient aussitôt.*)

SCÈNE VI.

BASSOMPIERRE, LE CONNÉTABLE DE LUYNES, LE MARÉCHAL DE CRÉQUI.

LE CONNÉTABLE, *à Créqui pendant que Bassompierre reconduit le grand-prévôt.*

Votre cousin de Bassompierre est encore plus jeune et plus léger que je ne croyais pour bien des choses, mon cher maréchal; mais celle-ci va le mettre à la raison, en me donnant, Dieu merci, le moyen de bien terminer avec lui, sans choc et sans violence.

LE MARÉCHAL.

Je vous entends, monseigneur.

LE CONNÉTABLE, *à Bassompierre.*

Mon cher comte, je vous ai vu un instant douter de mon amitié. Le chagrin vous faisait mal juger. Je veux que vous en ayez du regret : je suis heureux que l'occasion se présente, si à propos, de vous donner une preuve éclatante de mon véritable attachement.

BASSOMPIERRE.

Eh quoi, monseigneur !..

LE CONNÉTABLE.

Votre malheureux duel vous ferait inévitablement condamner à la privation de vos charges et au bannissement, si vous étiez livré à un conseil...

BASSOMPIERRE.

Mais, monseigneur, les motifs d'excuse que je viens

de donner au grand-prévôt, et que vous avez vous-même paru agréer?..

LE CONNÉTABLE.

Ils seront parfaits, efficaces, pour déterminer le Roi, si je le lui propose, à arrêter toutes poursuites contre vous : ils n'arrêteront pas un instant vos juges si vous êtes livré à leur tribunal. En doutez-vous?

LE MARÉCHAL.

Et prenez garde, mon cousin, à la facilité avec laquelle le Roi sera persuadé qu'un grand sacrifice est nécessaire pour l'exemple et pour la discipline de l'armée! (*Bas.*) Vous vous êtes livré pieds et poings liés, ne le voyez-vous pas?

BASSOMPIERRE, *au maréchal à part.*

Vous croyez?... Il se pourrait?... O fatale étourderie!...

LE CONNÉTABLE.

Comptez sur moi, mon ami, rassurez-vous.

BASSOMPIERRE, *à part avec fureur.*

O rage!!... (*Au connétable d'un ton radouci.*) Monseigneur, votre procédé me touche! je n'y résiste plus! j'ai toujours été et je veux continuer à être votre bon serviteur... Vous devez me considérer et me traiter comme tel... disposez de moi... Je vous demande l'ambassade d'Espagne...

LE CONNÉTABLE, *avec affection.*

Je retrouve donc enfin mon ami! (*Il lui tend la main.*) Bassompierre, comptez sur moi à la vie à la mort. Comptez que je rendrai votre exil agréable, et surtout aussi court qu'il sera possible. Dès ce soir vous verrez les effets de ma reconnaissance pour l'amitié dont vous venez de me donner la preuve. Le Roi, qui, à ma

prière, avait déjà révoqué les dispositions qu'il avait faites pour venir souper chez vous, y viendra en effet; je vous le garantis. Si vous voyez Sa Majesté avant que j'aie pu lui parler, ne vous effrayez pas du froid accueil qu'elle vous fera. Sa bonté pour moi m'avait accordé cette grâce en même temps que la révocation de sa visite ici, afin qu'il ne restât à personne aucun doute sur la faveur exclusive qu'elle m'accorde. Adieu. J'espère vous revoir aussi ce soir.

(*Bassompierre le reconduit et revient aussitôt.*)

SCÈNE VII.

LE MARÉCHAL DE CRÉQUI, BASSOMPIERRE.

LE MARÉCHAL, *seul un instant.*

Le connétable a tiré habilement parti de l'avantage que ce duel lui a donné sur Bassompierre. Il ne fallait pas moins pour abattre sa fierté, et prévenir un choc trop inégal entre eux.

BASSOMPIERRE.

Eh bien! vous voilà content! suis-je assez humilié? Du moins je n'ai cédé qu'à la force.

LE MARÉCHAL, *souriant.*

Oh, oui! vous n'avez rien à vous reprocher!

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARIE D'ENTRAGUES, ARTHUR.

ARTHUR.

Monseigneur n'a-t-il pas oublié le rendez-vous qu'il

a donné aux femmes de Montauban ? Les voilà qui arrivent de tous côtés sur les remparts.

BASSOMPIERRE.

Ah ! j'avais oublié.

LE MARÉCHAL.

Oublier un rendez-vous de femmes ! Vous, Bassompierre ! ah ! je ne puis le croire que parce que je sais que vous avez été vous battre.

BASSOMPIERRE.

J'ai rendu un petit service de guerre à quelques bonnes femmes de la ville en faisant respecter leurs utiles et pénibles travaux ; elles m'avaient envoyé un tambour pour me le demander *avec confiance*, disaient-elles, *sachant que Bassompierre avait toujours fait bonne guerre aux femmes* [8].

LE MARÉCHAL, *riant.*

Voilà ce qui s'appelle une réputation bien établie.

BASSOMPIERRE.

Elles m'ont fait demander une trève pour me remercier du haut de leurs remparts. Venez-y avec moi, cela vous amusera.

LE MARÉCHAL.

Volontiers.

BASSOMPIERRE.

Auparavant vous me permettrez de mettre un habit convenable ; car, décemment, je ne puis me présenter à ces dames en costume de combat.

LE MARÉCHAL.

Sans doute ! (*Après avoir regardé Marie, d'abord avec étonnement, puis avec un air soupçonneux.*) Où diable prenez-vous donc vos pages, mon cousin? on n'en voit qu'à vous de semblables.

BASSOMPIERRE, *à part.*

Je le crois bien !

LE MARÉCHAL, *montrant Marie.*

En voici encore un nouveau qui est tout-à-fait joli garçon... Il a l'air furieusement mutin !... Son visage ne m'est point inconnu... Je l'ai vu quelque part... je ne sais où... Attendez donc ! mais oui !... c'est cela même... Il me semble voir mademoiselle d'Entragues !.. c'est elle-même... Mais regardez donc !.. c'est à s'y méprendre ! Je m'en rapporte à vous qui la connaissez mieux que personne.

BASSOMPIERRE.

Cela n'a rien d'étonnant. Mademoiselle d'Entragues est sa cousine ; et, en effet, ils se ressemblent beaucoup.

LE MARÉCHAL, *à Marie d'un air soupçonneux.*

Votre ressemblance avec votre cousine, mon ami, n'a-t-elle jamais donné l'idée de vous habiller en fille ?

MARIE, *vivement.*

Non, monseigneur.

LE MARÉCHAL, *de même.*

Ou plutôt elle en garçon ? car c'eût été mieux selon l'ordre des caractères.

MARIE, *d'un ton très piqué.*

Non, monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Mon ami, puisque vous êtes le cousin de mademoiselle d'Entragues, vous êtes fort mal ici, car il arrivera que vous vous brouillerez avec votre cousine, dont on connaît l'attachement pour Bassompierre, si vous lui laissez ignorer ses fredaines ; ou vous vous brouillerez avec Bassompierre si vous en instruisez votre impétueuse cousine.

MARIE, *avec fierté.*

Monseigneur, je ne suis qu'un simple page, il est vrai, mais il est des choses que je ne puis entendre même de la part d'un maréchal de France.

BASSOMPIERRE.

Fort bien, Henri ! défends-toi, mon ami ! défends ta cousine.

LE MARÉCHAL.

Venez, venez plutôt avec moi, jeune homme; vous y ferez votre chemin avec honneur aussi, et vous n'aurez à répondre qu'à la gloire.

BASSOMPIERRE, *gaiement.*

Henri, je te laisse maître de faire ce qui te conviendra le mieux.

MARIE, *vivement.*

Vous savez, monseigneur, quels sentimens m'animent pour vous ! je suis à vous à la vie à la mort. Mademoiselle d'Entragues ne vous aime pas mieux que moi, et personne sur la terre ne vous aime plus qu'elle.

BASSOMPIERRE, *à part.*

Charmante!

ARTHUR, *à part.*

Quel feu ! quels étranges discours !

LE MARÉCHAL.

Je n'insiste pas. Je vois que ce serait peine perdue. C'est sans doute pour vous que Bassompierre s'est battu ?

ARTHUR *s'avançant de l'autre côté.*

Non, monseigneur, c'est pour moi.

LE MARÉCHAL, *d'un air malicieux.*

Ah ! cela ne m'étonne pas davantage !... l'un vaut l'autre.

BASSOMPIERRE.

Me voilà prêt, mon cousin. Allons voir ces dames.

(*Les deux pages passent devant : le maréchal retient Bassompierre.*)

SCÈNE IX.

BASSOMPIERRE, LE MARÉCHAL DE CRÉQUI.

LE MARÉCHAL.

Mon cousin, j'ai bien voulu jouer la comédie un instant, mais je suis bien aise actuellement de vous déclarer que je ne suis pas du tout votre dupe.

BASSOMPIERRE.

Comment l'entendez-vous ?

LE MARÉCHAL.

Votre nouveau page m'éclaire, et m'apprend ce que j'aurais dû penser plus tôt de son camarade. J'avoue que pour celui-ci, j'y ai été attrapé, comme tout le monde, malgré quelques soupçons que sa témérité à la guerre avait tout-à-fait écartés.

BASSOMPIERRE, *feignant de la surprise.*

Je ne vous comprends pas.

LE MARÉCHAL.

Vous avez là une compagnie de pages qu'il serait en vérité dommage d'exposer aux coups de l'ennemi. En tous cas, si vous les faisiez tuer, il n'y aurait pas pour cela mort d'homme, comme on dit. Ah ! ah ! ah ! ah !

BASSOMPIERRE.

Quelle idée vous passe par la tête !

LE MARÉCHAL.

J'ai encore un conseil à vous donner au sujet de vos pages : outre qu'il ne faut pas les mener à l'ennemi, il faut encore que vous vous gardiez bien des amis. Ah ! ah ! ah !

BASSOMPIERRE.

Vous êtes fou ! venez, venez, on nous attend.

LE MARÉCHAL.

Oui, oui ! allons passer la revue des femmes de Montauban, ce sera peut-être une occasion de faire encore quelque nouvelle recrue pour vos pages ! (*Il rit.*)

BASSOMPIERRE.

Riez, riez ! on voit bien que vous tenez votre bâton de maréchal de France ! Allons, venez !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

(*La tente est illuminée pour recevoir le Roi.*)

MARIE D'ENTRAGUES, *seule.*

Jusqu'à présent j'ai réussi à contenir les horribles soupçons qui me dévorent... mais, je ne puis endurer plus long-temps un tel supplice... il faut m'éclaircir... *Arthur!*... c'est bien un nom d'homme... mais *Henri* l'est aussi... Ces précautions de Bassompierre pour que je ne me trouvasse pas seule avec cet Arthur... les railleries si expressives de Créqui... ce duel, si facile à éviter, s'il n'eût voulu en sauver le péril à cet Arthur... C'est une fille, je n'en puis douter... Le fourbe!... Qui peut-elle être? Serait-ce elle qui aurait assez d'empire pour faire toujours retarder mon mariage? Il faut que je lui parle.

SCÈNE II.

MARIE D'ENTRAGUES, BASSOMPIERRE.

BASSOMPIERRE.

Ah, Marie! quel supplice de ne pouvoir rester un instant près de vous! Cette journée s'est passée d'une manière...

MARIE.

Ne parlons pas de moi !... je vous sais occupé d'intérêts trop graves pour consentir à vous en distraire. Vous avez vu le Roi : en avez-vous été satisfait ?

BASSOMPIERRE.

Il se prépare de grandes choses, ma chère Marie, ou je ne m'y connais pas.

MARIE.

De quoi s'agit-il donc ?

BASSOMPIERRE.

Vous savez que le connétable m'avait prévenu que s'il ne pouvait me précéder chez le Roi, j'en recevrais le plus froid accueil, parce que cela avait été concerté entre Sa Majesté et lui ; c'est ce qui est arrivé. J'y étais préparé... Toutefois, ne pouvant surmonter mon dépit, je m'approchai du Roi, et lui dis : *Sire, me faites-vous la mine à bon escient, ou si vous vous moquez de moi ?* Il me répondit froidement : *Non, je ne vous la fais point.* Et se tourna d'un autre côté. Quoique je fusse prévenu, je demeurai glacé ; mais un instant après, m'étant approché de son oreille pour lui demander le mot, il me dit : *Saint-Michel ;* puis il ajouta : *Mon ami, ne t'ennuie pas, et ne fais semblant de rien.* Je compris à merveille, et ne répondis rien, de peur que quelqu'un ne s'en aperçût. Mais je ne fus pas fâché d'apprendre de sa propre bouche que la source de sa bonté ne fût point tarie pour moi. Le connétable vint ensuite, qui raconta et excusa mon duel, comme il me l'avait promis ; et le Roi me rendit à l'instant ses bonnes grâces.

MARIE.

Je ne vois pas en quoi tout ceci annonce de grands

évènemens. Nous savions fort bien que le Roi était content de vous. Il ne le témoignait que trop, puisque c'est là l'origine de la colère du connétable.

BASSOMPIERRE.

Vous ne voyez pas?... Est-il possible!... Vous ne voyez pas?... Pour moi, je vois mille choses dans le soin qu'a pris le Roi de me faire connaître lui-même que sa froideur n'était qu'une feinte... C'est m'admettre dans sa confidence la plus intime... C'est me dévoiler à quel point cette domination lui pèse... C'est m'annoncer qu'elle va bientôt cesser... C'est...

MARIE.

Tout cela est possible; mais, qui peut deviner la durée du règne d'un favori? Dans toute cette affaire, je dois vous le dire, je partage entièrement l'opinion de Créqui. Ne vous reposez pas sur une brouillerie d'un instant entre le connétable et le Roi. L'influence est grande, le raccommodement inévitable; et il se fera, comme il est déjà arrivé, aux dépens des maladroits qui auront douté du crédit du favori. Fuyez des confidences dangereuses!

BASSOMPIERRE.

Il est possible que vous ayez raison. Cependant, cette fois, tout en ne m'y fiant qu'à demi, je crois...

MARIE.

Cette ambassade d'Espagne me plaît. Vous y trouverez la sécurité et le repos dont vous avez besoin. Vous pourrez vous y occuper enfin de vos arrangemens de famille, asseoir votre avenir; et c'est alors que...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, *accourant.*

Monseigneur, le Roi arrive dans l'instant!

BASSOMPIERRE.

Je cours au-devant de Sa Majesté... Henri, suivez-moi.

SCÈNE IV.

ARTHUR, *seul.*

Je ne sais où j'en suis! Les discours de M. de Créqui m'ont mise hors de moi! Ils m'ont éclairée! Ils m'ont fait voir une affreuse vérité!... Henri n'est plus à mes yeux que Marie d'Entragues, qui sacrifie à Bassompierre la plus douce, la plus noble existence... Et moi... obscure,... je n'ai que ma vie à lui sacrifier; et même, dans le désespoir qui la rend si malheureuse, serait-ce un sacrifice que de la perdre pour lui? Je ne puis vivre ainsi... A tout prix je veux connaître la vérité! Ce que je souffre est insupportable!... Fuyons ce tumulte.

SCÈNE V.

LE ROI, BASSOMPIERRE, SUITE DE COURTISANS.

LE ROI.

Eh bien! Bassompierre, vous avez fait de belles choses, mon ami, aujourd'hui! Il y aurait de quoi perdre

trois ou quatre personnes qui ne pourraient pas comme vous, compter sur mon amitié!

BASSOMPIERRE.

J'ignore de quoi Votre Majesté veut parler. Elle cherche à s'amuser sans doute! car il ne peut plus être question de ce duel, où Votre Majesté elle-même a reconnu que rien ne m'était reprochable.

LE ROI.

Du moins, j'ai bien voulu agréer votre excuse; je souhaite que cela n'autorise pas de nouveaux désordres! Mais ce n'est plus de cela que je veux parler; c'est de vos relations avec les assiégés!

BASSOMPIERRE, *riant.*

Ah, sire! elles ne peuvent être suspectes; car, assurément, elles ont eu la moitié de l'armée pour témoin!

LE ROI.

Et moi-même; car je me trouvais à portée de voir toutes ces femmes réunies, faisant de grandes acclamations. Votre nom sortit à l'instant de ma bouche, tant votre célébrité est bien établie. Il n'y avait que *l'un des trois dangereux de ma cour* à qui cela pût arriver [9].

BASSOMPIERRE, *riant.*

Votre Majesté me flatte!

LE ROI.

Je croyais trouver ici votre cousin de Créqui, que j'ai envoyé dire un mot au connétable : qui a pu le retenir si tard? (*Le Roi fait signe à sa suite de sortir.*) A propos du connétable, vous m'avez compris tantôt, mon ami, quand je vous ai parlé, en vous donnant le mot?

BASSOMPIERRE.

Je le crois, sire.

LE ROI.

Savez-vous qu'il n'est nullement de vos amis, quoique vous l'ayez vu tantôt expliquer et excuser votre duel avec une apparence d'intérêt, assez extraordinaire en lui pour ce qui vous concerne?

BASSOMPIERRE, *à part.*

Je sais ce qu'il m'en coûte!

LE ROI.

Il y a déjà quelque temps que j'ai pu reconnaître qu'il ne vous aimait pas. Cette circonstance, jointe à l'estime que j'ai pour vous, me détermine à vous ouvrir entièrement mon cœur.

BASSOMPIERRE.

Sire!...

LE ROI.

Ecoutez-moi : depuis que M. de Luynes a été honoré de la charge de connétable, il l'a voulu exercer avec tant d'autorité, que cela me l'a rendu suspect. Lui et les siens ont toutes les bonnes places de France ; les principaux gouvernemens sont entre ses mains. Lui et ses frères, en trois ans, sont devenus ducs, pairs et maréchaux de France, et lui connétable, de si bas qu'ils étaient auparavant. Ils possèdent à eux trois, des biens, des charges et des gouvernemens pour plus de dix millions d'or; et ils se rendent insensiblement si puissans, que j'entrevois qu'il serait peut-être impossible de les abattre, si cela devenait nécessaire au bien de mon service, à la sûreté de l'état.

BASSOMPIERRE.

Je crains, sire, que vous ne vous laissiez diriger par des influences ennemies de M. le connétable. Les faits qu'expose Votre Majesté sont vrais, sans

doute; mais le jugement qu'elle en porte me paraît plus que hasardé, si j'ose le dire.

LE ROI.

Vous vous trompez. Le connétable est si sûr de son fait, qu'il ne ménage même plus les apparences. Ne vous l'ai-je pas montré ces jours derniers, entouré de tout le faste de la royauté, ayant les suisses et les gardes marchant devant lui, et venant à mon logis, suivi de toute la cour, et des principaux de l'armée, tellement que je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Regardez, c'est le roi Luynes qui entre!*

BASSOMPIERRE.

Vous me pardonnerez, sire; c'est un connétable favorisé de son maître, qui fait voir votre grandeur, et qui étale vos bienfaits aux yeux de tout le monde.

LE ROI.

Vous ne le connaissez pas. Il croit que je lui en dois de reste, et veut faire le roi; mais je l'en empêcherai bien tant que je serai en vie : le joug qu'il a imposé à ma jeunesse me pèse depuis long-temps. J'ai cru régner à la mort du maréchal d'Ancre; mais j'étais trop jeune alors pour comprendre que Luynes ne le tuait qu'afin de se ménager près de moi un poste semblable à celui que Concini occupait près de ma mère.

BASSOMPIERRE.

Sire, vous êtes bien malheureux de vous mettre ces fantaisies en tête; il l'est bien aussi de ce que vous prenez un tel ombrage de lui; et moi je le suis encore davantage de ce que vous me faites une telle confidence, car un de ces jours vous et lui crierez un peu, et ensuite vous vous apaiserez, et ensuite encore vous ferez comme il se fait entre mari et femme, qui chas-

sent les valets auxquels ils ont fait part de la mauvaise volonté qu'ils avaient l'un contre l'autre, après qu'ils se sont accordés. Ainsi vous lui direz que vous m'avez fait part du mécontentement que vous aviez de lui, à moi et à quelques autres, et nous en pâtirons tous!

LE ROI.

Ce qui est arrivé au père Arnoux, mon confesseur, vous autorise, en apparence, à me parler ainsi. J'ai dû en effet l'abandonner à la haine du connétable pour avoir reçu des confidences semblables; mais c'était dans une circonstance particulière.

BASSOMPIERRE.

La circonstance se retrouvera la même, et j'en frémis!

LE ROI.

Rassurez-vous, Bassompierre. Quelque raccommodement que je puisse faire avec lui, je vous fais serment de ne jamais parler de cette conversation; et sur votre vie gardez-vous d'en ouvrir la bouche.

BASSOMPIERRE.

Ah, sire! vous n'avez que faire de me recommander le silence! Je me suis déjà fait ce commandement à moi-même, car je sens bien qu'il y va de ma fortune et de ma vie.

LE ROI.

Ne craignez rien, vous dis-je! J'ai confiance en vous; aidez-moi de vos conseils.

BASSOMPIERRE.

Sire, ma fortune et ma vie vous sont dévouées.

LE ROI.

Son ambition ne néglige rien. N'a-t-il pas fallu tout récemment, à la mort du garde-des-sceaux de Vic,

adjoindre à la charge de connétable celle de chancelier? Il veut réunir en ses mains toute l'autorité, tous les moyens de puissance. Il en faut finir! Il faut que devant qu'il soit six mois je lui fasse rendre gorge de toutes choses qu'il m'a prises.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE CRÉQUI.

LE ROI.

Eh bien! maréchal, avez-vous vu Luynes? a-t-il bien compris ce que je vous avais chargé du lui dire?

LE MARÉCHAL.

Oui, sire.

LE ROI.

Comment se fait-il que vous soyez resté si long-temps avec lui? il n'y en avait pas pour trois minutes; je pensais que vous ne feriez qu'entrer et sortir, et qu'en arrivant ici je vous y trouverais déjà de retour.

LE MARÉCHAL.

Il m'a en effet retenu assez long-temps. Il parlait avec feu.

LE ROI.

Avec feu! De quoi vous parlait-il donc?

LE MARÉCHAL, *embarrassé, à part.*

Ah! diable! (*Haut.*) Il me donnait quelques instructions sur une affaire particulière qu'il m'a chargé de négocier.

LE ROI.

Est-ce un secret? ne peut-on savoir?..

LE MARÉCHAL, *embarrassé.*

Ce serait un secret pour tout autre que Votre Majesté... ce n'est pas le mien...

LE ROI.

Vous piquez ma curiosité!... Ne puis-je savoir, du moins, qui cette négociation concerne?... Je vous vois de l'embarras à tous deux! parlez!...

LE MARÉCHAL, *hésitant et regardant Bassompierre.*

Bassompierre...

LE ROI, *vivement.*

Bassompierre?...

BASSOMPIERRE, *à part.*

O ciel!

LE ROI, *à Bassompierre d'un air soupçonneux.*

Bassompierre, vous avez mon secret!... ne pourrai-je savoir le vôtre... lorsqu'il s'agit d'une négociation entre vous et le connétable?

BASSOMPIERRE, *interdit.*

Sire!...

LE ROI.

Eh bien!... vous hésitez!...

BASSOMPIERRE.

Non, sire!... Maréchal, dites ce que vous savez!... (*A part.*) Quel embarras!

LE ROI.

Parlez, Créqui!

LE MARÉCHAL.

Sire, M. le connétable, dans son amour pour Votre Majesté, n'a pu entrevoir sans effroi que Bassompierre pût entrer avec lui en partage de votre faveur...

LE ROI.

Eh bien?

LE MARÉCHAL.

Il m'avait chargé de lui faire savoir qu'il devait s'éloigner de la cour... lui offrant son appui pour le faire combler de biens et d'honneurs s'il s'y soumettait de lui-même, ou le menaçant du poids de toute sa haine s'il résistait.

LE ROI, *à Bassompierre.*

Et qu'avez-vous répondu?

BASSOMPIERRE.

Je me soumettais, sire!... L'homme qui jouit de l'honneur de vos bonnes grâces est tellement supérieur à vos autres sujets...

LE ROI.

Et mes bonnes grâces vous manquaient-elles à vous-même?

BASSOMPIERRE.

Non, sire! et je suis honteux de n'avoir pas mieux mérité... Mais il est un haut rang dans votre cœur qu'un seul peut occuper et où tout partage est impossible, je le reconnais moi-même, et...

LE ROI.

Vous vous retiriez donc?

BASSOMPIERRE.

Après le siége.

LE ROI.

Je ne l'entends point ainsi; vous resterez. Où deviez-vous aller?

BASSOMPIERRE.

A Madrid, comme ambassadeur extraordinaire [10].

LE ROI, *à Bassompierre, à part.*

Je vois que ma confiance n'était point mal placée en vous; et vous devez avoir quelque satisfaction de la

confidence que je vous ai faite pour en finir avec votre ennemi. Vous m'avez entendu, il faut que vous restiez.

BASSOMPIERRE.

Sire!... (*Il s'incline en signe de soumission mais avec embarras.*)

LE ROI.

Maréchal, achevez; que vous disait en dernier lieu le connétable sur cette affaire?

LE MARÉCHAL.

Il entrevoyait quelque difficulté à déterminer Votre Majesté à rompre si brusquement avec Bassompierre, et, satisfait d'ailleurs de sa soumission, il songeait qu'il pourrait lui être plus utile de faire concourir le crédit du comte à appuyer le sien...

LE ROI, *jetant sur Bassompierre un regard inquiet.*

Ah, ah! ceci est différent!

BASSOMPIERRE, *vivement.*

Je n'y comprends rien, j'ignore absolument!

LE ROI, *au maréchal.*

Et quels moyens...?

SCENE VII.

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE DE LUYNES.

LE ROI.

Ah! monsieur le connétable, je ne vous attendais pas ici ce soir! Vous vous disiez malade?

LE CONNÉTABLE.

Il est vrai, sire! mais je me suis trouvé encore assez de forces pour jouir du plaisir de venir faire ma cour à Votre Majesté en la rendant témoin de ma réconcilia-

tion avec le comte de Bassompierre, et je m'y suis décidé tout-à-coup.

LE ROI, *à part.*

Nous y voilà.

LE CONNÉTABLE.

La peine que Votre Majesté a plusieurs fois manifestée, au sujet du froid qui régnait entre lui et moi, me faisait un devoir de rechercher cette réconciliation. Un malentendu nous divisait; une explication a eu lieu entre nous par l'intermédiaire de M. de Créqui : un si excellent négociateur ne pouvait échouer, lorsque surtout des sentimens d'estime mutuelle survivaient à tout. Je viens donc en présence de Votre Majesté renouveler à M. de Bassompierre les protestations de ma sincère amitié, et lui exprimer à quel point je mets du prix à la sienne.

BASSOMPIERRE, *avec embarras.*

Monseigneur...

LE CONNÉTABLE.

Et comme je ne sais rien faire à demi, je désire que, sous vos auspices, sire, un lien indissoluble établisse à jamais entre nos deux familles cette union qui, pour le repos et la satisfaction de Votre Majesté, doit régner entre les personnes de sa confiance particulière, ayant à ce titre l'honneur de l'entourer de plus près.

LE ROI.

Expliquez-vous...

BASSOMPIERRE, *à part.*

Quel supplice!

LE CONNÉTABLE.

J'ai trouvé dans M. de Bassompierre des sentimens

conformes aux miens, et j'ai pensé que son union avec ma nièce de Combalet consoliderait à jamais la nôtre[11].

BASSOMPIERRE, *à part.*

Ciel ! (*Au connétable avec un grand embarras.*) Monseigneur !...

LE CONNÉTABLE.

J'espère que Votre Majesté voudra bien honorer cet arrangement de son approbation.

LE ROI, *avec hésitation.*

Mais... oui... sans doute... Il me paraît... Qu'en dites-vous, Bassompierre?

BASSOMPIERRE, *très embarrassé et cherchant ses paroles.*

Sire !... je serais... trop heureux... que l'approbation de Votre Majesté vînt confirmer... un projet... qui m'honore infiniment...

LE ROI, *bas à Bassompierre.*

Refusez, ou ma colère !...

BASSOMPIERRE, *bas au roi.*

Oui, sire ; mais en ce moment...

LE ROI, *de même.*

Refusez...

LE CONNÉTABLE, *à part.*

Me trompé-je? de l'hésitation !

BASSOMPIERRE, *au connétable.*

Monseigneur !... je suis flatté... au-delà de toute expression... et...

LE CONNÉTABLE.

Je tiens donc que c'est une affaire convenue. Demain dès le matin nous nous occuperons des détails, M. de Créqui et moi. Vous lui donnerez vos pouvoirs.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIE D'ENTRAGUES, ARTHUR.

(*Marie parle bas à Bassompierre.*)

BASSOMPIERRE.

Votre Majesté est servie.

LE ROI.

Ah! c'est bien! (*Gaiement.*) Boirons-nous de votre bon cidre de Normandie que j'aime tant?

BASSOMPIERRE.

Oui, sire!

LE ROI.

A propos, mon ami, vous m'avez envoyé hier douze bouteilles de ce cidre, et moi je vous donne douze mille écus. Vous irez trouver Effiat, qui vous les fera payer.

BASSOMPIERRE.

Sire, j'ai la pièce entière ici, que s'il vous plaît je vous la donnerai au même prix [12].

LE ROI, *riant.*

Je vous suis obligé. Les douze bouteilles me suffisent quant à présent. Allons souper. Venez-vous avec nous, Luynes?

LE CONNÉTABLE.

Je prie Votre Majesté de me permettre de me retirer; je me sens véritablement très souffrant.

LE ROI.

Liberté! Allons souper.

(*Tous sortent, excepté les deux pages.*)

SCÈNE IX.

MARIE D'ENTRAGUES, ARTHUR.

MARIE, *retenant Arthur, qui se disposait à sortir.*

Mon camarade, nous n'avons pas encore eu le temps de faire connaissance. Depuis ce matin, nous n'avons pu trouver un instant pour être ensemble. Profitons, pour causer, de la liberté que nous laisse le souper royal : dans la grande foule notre absence ne sera pas aperçue.

ARTHUR.

Je n'ai pas moins d'empressement que vous pour faire connaissance... (*A part.*) Je n'ose le regarder... et cependant...

MARIE, *à part.*

Tâchons de découvrir... ! Si cependant c'était réellement un garçon... Je ne saurais prendre trop de précautions... (*Haut.*) Y a-t-il long-temps que vous êtes page du comte de Bassompierre?

ARTHUR.

Il y a trois mois.

MARIE.

Trois mois seulement! Et quel âge avez-vous donc?

ARTHUR.

J'ai dix-huit ans.

MARIE.

Vous aviez donc commencé vos premières armes près de quelque autre seigneur avant de vous attacher au comte de Bassompierre?

ARTHUR.

Non !... il est le premier, le seul...

MARIE.

Le premier !... le seul !... et vous avez dix-huit ans ! Est-il possible que vous ayez commencé si tard votre carrière militaire? Ce n'était pas le moyen d'y faire un brillant chemin!

ARTHUR.

Eh, qu'importe ! Je suis sans ambition.

MARIE.

Sans ambition ! (*A part.*) C'est une fille ! (*Haut.*) Depuis trois mois seulement vous le suivez, dites-vous?

ARTHUR.

Oui, mais... long-temps auparavant...

MARIE.

Eh bien?... long-temps auparavant?... Achevez!... (*A part.*) Je n'en puis plus!

ARTHUR.

Long-temps auparavant, je le connaissais, et désirais déjà de le suivre.

MARIE.

Et qui vous empêchait de le faire plus tôt?

ARTHUR.

Mille choses!... Je n'étais pas maître... l'occasion manquait!

MARIE.

Et vous l'avez saisie bien vite, quand elle s'est présentée?

ARTHUR.

Oh, oui!

MARIE, *à part.*

Elle me tue!

ARTHUR.

Il paraît que vous étiez aussi connu de monseigneur, avant de venir ici?

MARIE.

Comment le savez-vous?

ARTHUR, *avec embarras.*

Ah! c'est que... monseigneur m'a parlé de vous, ce matin.

MARIE.

Que vous en a-t-il dit?

ARTHUR.

Beaucoup de bien... C'est-à-dire...

MARIE.

C'est-à-dire?...

ARTHUR.

Oui... beaucoup de bien... et un peu de mal... Par exemple, que vous étiez fort brave, fort alerte... mais... fort étourdi, mauvaise tête .. dangereux même.

MARIE.

Dangereux!... Pour qui?

ARTHUR.

Mais... probablement... comme étant de mauvais exemple.

MARIE.

Ah, ah! j'entends!... il vous a dit de vous défier de moi, n'est-il pas vrai?

ARTHUR.

A peu près!

MARIE.

C'est cela! comme il m'avait dit de me défier de vous,

car il a fait les honneurs de votre personne d'une étrange manière aussi. Il en parlait même assez mal...

ARTHUR.

Assez mal?

MARIE.

Mais oui... à moins que vous ne trouviez bien qu'il vous ait qualifié de mauvais sujet, de hardi vaurien...

ARTHUR.

Est-il possible?

MARIE.

C'est peut-être une façon de compliment... militaire... il ne faut que s'entendre... Cependant, comme M. de Bassompierre s'y connaît, il faut bien s'en rapporter à son jugement; et je vois que, de part et d'autre, nous n'avons rien à perdre, ni à gagner, à nous trouver ensemble, quoi qu'il en ait dit à chacun de nous.

ARTHUR, *à part.*

Je ne sais que penser...

MARIE, *avec ironie.*

Et, dites-moi... Arthur... n'avez-vous pas aussi quelque jolie parente qui vous ressemble? par exemple, comme moi, je ressemble à ma cousine d'Entragues.

ARTHUR, *naïvement.*

Non, je suis tout seul!

MARIE, *à part.*

Je suis tout seul! (*Haut, avec une gaieté forcée.*) Un si beau garçon doit avoir bien des maîtresses? faites-moi vos confidences.

ARTHUR, *à part, et gaiement.*

Ah! qu'il est mauvais sujet! Je suis enchantée! Me voilà rassurée!

MARIE.

Vous faites le discret? Vous ne me répondez pas?

ARTHUR.

Vous me parliez de mes maîtresses?

MARIE.

Oui, oui! de vos maîtresses! de vos maîtresses!

ARTHUR.

Je n'en ai pas, je n'en ai jamais eu.

MARIE.

Jamais?... Pas une seule?

ARTHUR.

Pas une seule.

MARIE, *à part, vivement.*

Le moyen de douter que ce soit une fille!.. Dans quelle agitation je suis!.. Je ne puis me contraindre!

ARTHUR.

Que dites-vous donc? cela semble vous étonner? Je crois qu'en effet, le bel Henri doit être plus heureux!

MARIE.

Bien heureux! oh, oui! bien heureux! si la trahison n'était venue empoisonner mon bonheur! si la jalousie qui me déchire ne troublait, ne détruisait tout... Mais le plaisir de la vengeance va bientôt venir à mon secours... et malheur, malheur aux traîtres!... Vous verrez!... vous verrez! (*Elle sort précipitamment.*)

SCENE X.

ARTHUR, *seul.*

Quel fougueux caractère! et j'ai pu douter un instant!... quelle folie!... Mon bonheur est actuellement aussi grand que ma douleur était vive depuis ce matin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

BASSOMPIERRE, LE MARÉCHAL DE CRÉQUI.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! mon cher comte, la nuit vous a-t-elle porté conseil?

BASSOMPIERRE.

L'agitation dans laquelle vous m'avez laissé hier soir m'a persécuté toute la nuit... une fièvre ardente n'a présenté à mon esprit que les périls de ma position.

LE MARÉCHAL.

Je vous croyais plus avancé. Il faut cependant que vous me mettiez sur-le champ en état de répondre au connétable. Je suis obligé d'aller chez lui dans l'instant pour savoir de ses nouvelles de la part du Roi, car il se disait bien malade hier soir, et vous savez d'ailleurs qu'il m'attend pour m'entretenir des détails d'exécution de son projet, pour lequel il vous a demandé de me donner des pouvoirs. Ainsi je ne puis, d'aucune manière, éviter de traiter cette affaire, ni retarder.

BASSOMPIERRE.

Il est vrai...

LE MARÉCHAL.

Il m'a été facile de remarquer hier soir qu'il était

frappé de l'hésitation et de l'incertitude avec laquelle sa proposition était accueillie, et qu'il a mis de l'intention à rompre vivement la conversation, en déclarant qu'il considérait cette affaire comme réglée.

BASSOMPIERRE.

Il était bien impossible qu'il en fût autrement, me trouvant pressé, écrasé entre le connétable qui proposait, et le Roi qui m'ordonnait de refuser. Quelle fatalité, que cette proposition se fît en présence du Roi, et cela à l'instant même où Sa Majesté venait de me confier ses intentions contre le connétable !

LE MARÉCHAL.

Sans doute! mais vous m'effrayez en vous voyant perdre un temps précieux à déplorer cette fatalité! Occupons-nous promptement de ce qui reste à faire pour vous tirer de là.

BASSOMPIERRE.

Comment faire pour concilier la satisfaction qu'exige le Roi avec celle à donner au connétable? Refuser actuellement son alliance sans motif, et sans que ce motif soit au-dessus de tout soupçon, c'est rompre à tout jamais avec lui, c'est me perdre absolument.

LE MARÉCHAL.

Je ne sais quel conseil vous donner, et cependant le temps presse!

BASSOMPIERRE.

Attendez!... ce que je n'ai pu imaginer depuis hier soir se présente tout-à-coup à mon esprit... j'aperçois une issue... le hasard me sert à souhait!... Mon cousin, je ne dois plus rien vous dissimuler... hier matin vous avez fort bien reconnu Marie d'Entragues sous les habits du page Henri... C'est elle, en effet... Il m'est

facile de dire au connétable que je l'ai épousée en secret, et de soutenir sur-le-champ cette assertion par la présence de Marie elle-même. Il est impossible qu'il soupçonne la ruse, la voyant ici avec moi; et il me tiendra compte d'une bonne volonté paralysée seulement par une circonstance qui écarte toute réflexion... Ceci me paraît concilier toutes choses.

LE MARÉCHAL.

Je le pense comme vous. Je cours chez le connétable, et je reviens à l'instant pour le lever du Roi.

BASSOMPIERRE.

Dites au connétable que l'honneur qu'il me fait en m'offrant de devenir son neveu, me touche sensiblement et m'oblige à lui découvrir le secret de mon mariage; que l'alliance qu'il me propose est le seul moyen que je ne puisse accepter de lui donner une solide garantie de mon dévouement, mais que je saisirai avec empressement toute autre manière qu'il voudrait bien indiquer lui-même. Ajoutez que l'embarras dans lequel il m'a vu hier soir tenait à cette circonstance seulement.

LE MARÉCHAL.

Fort bien! je vais...

BASSOMPIERRE.

Un mot encore! Pour qu'il ne conçoive pas même un instant de doute, demandez-lui de me recevoir seul avec madame de Bassompierre... Dans une heure nous serons prêts...

LE MARÉCHAL.

Voilà qui est entendu. Au revoir! Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE II.

BASSOMPIERRE, *seul.*

Actuellement, faisons venir Marie. Holà ! quelqu'un ! (*Un valet se présente.*) Faites venir Henri sur-le-champ !... Cette combinaison, du moins, remédie à la difficulté la plus importante, à celle du moment, à celle qui, ne laissant pas le temps de se retourner, se présentait de la manière la plus fâcheuse et paraissait insurmontable. Actuellement le plus fort est fait.

SCENE III.

BASSOMPIERRE, MARIE D'ENTRAGUES.

BASSOMPIERRE.

Ma chère Marie, à peine depuis que vous êtes ici ai-je pu trouver un instant pour vous parler de mon amour !.. Je vous ai fait plusieurs fois chercher avec empressement !.. Comment, vous ne me regardez pas ! vous ne me répondez pas !.. que signifie ce silence ?

MARIE.

Je ne puis me contraindre plus long-temps ! vous me reprochez mon silence ! je vais parler... Vous me reprochez de détourner la vue ! baissez les yeux vous-même !... j'ai tout découvert... je sais...

BASSOMPIERRE, *troublé.*

Vous savez !.. que savez-vous donc ?

MARIE.

Ce page... cet Arthur... je sais qui c'est, traître ! J'ai son secret et le vôtre... Mais vous n'en êtes pas où

vous croyez... Vous verrez bientôt ce dont je suis capable !

BASSOMPIERRE.

Marie !.. pourquoi ces transports? Si vous n'écoutiez pas si aveuglément votre jalousie, vous reconnaîtriez sans doute que je n'ai pas autant de torts que peuvent m'en donner les apparences.

MARIE.

Les apparences !

BASSOMPIERRE.

Ah ! ne jugez pas les hommes avec une trop rigoureuse exactitude, ce serait commettre une injustice ! mon cœur n'a pas cessé un instant d'être à vous !

MARIE.

Vains discours, que vous m'avez cent fois tenus !... Je n'en suis plus la dupe !.. cette fois je veux vengeance !

BASSOMPIERRE.

Marie !..

MARIE.

Elle n'a pas mon secret... et j'ose espérer encore que vous ne le trahirez pas !

BASSOMPIERRE, *à part.*

Quel nouvel embarras j'entrevois ! (*Haut.*) Marie, écoutez-moi, et vous verrez si je vous aime : vous savez ma position avec le connétable et à quel point il redoute mon influence sur le Roi : vous savez qu'il m'a menacé de toute sa colère si je ne me retirais de la cour. Vous avez même approuvé ma retraite en Espagne ; vous y voyiez, avec raison, un repos qui amenait notre mariage ; eh bien ! tout est changé ! Le connétable veut actuellement autre chose : il entend que je reste, et que ma faveur concoure à affer-

mir la sienne; mais pour cela il veut une garantie de ma part... et cette garantie, il en règle lui-même les termes... Il la trouve dans une communauté d'intérêts de famille qui s'établirait entre nous au moyen de mon mariage avec mademoiselle de Combalet.

MARIE, *à part.*

Ciel!

BASSOMPIERRE.

Mais mon amour pour vous n'était-il pas un obstacle insurmontable à cet arrangement? Je n'en pouvais supporter l'idée... et cependant pour refuser sans encourir la redoutable colère du favori, il fallait pouvoir alléguer un motif au-dessus de tout soupçon... et la supposition de notre mariage... m'a paru le moyen le plus propre à...

MARIE.

Eh bien!.. achevez! (*A part.*) Il est à moi!

BASSOMPIERRE.

Je viens de lui faire savoir par Créqui que nous étions mariés secrètement...

MARIE, *avec une feinte colère.*

Comment! Créqui!... Le connétable!

BASSOMPIERRE.

Je lui ai fait demander de nous recevoir dans une heure.

MARIE, *de même.*

Rien ne manque à l'outrage! Ainsi donc, sans mon aveu vous avez livré à Luynes et à Créqui le secret confié à votre probité! et je me vois placée entre la nécessité de vous épouser malgré ma juste colère, et celle de me perdre si je cède au besoin de me venger de vos indignes procédés.

BASSOMPIERRE.

Eh quoi! refuser la nièce du connétable pour vous épouser, ne vous paraît pas une preuve suffisante de mon amour, un motif efficace du pardon de toute faute, lors même...?

MARIE.

Votre fourberie m'a tellement accoutumée à la défiance, que je ne puis même m'abandonner à l'apparence de dévouement que votre action supposerait... Je serais bien plutôt tentée d'attribuer à quelques motifs secrets... Et qui sait même si tout ceci n'est pas une fiction?

BASSOMPIERRE.

Ah! de tels soupçons...

MARIE.

Sont permis avec vous; je dois me conduire en conséquence. Quoi qu'il en soit, puisque le connétable et Créqui sont instruits de ma présence ici, je n'ai plus rien à ménager... Le sort en est jeté!... et j'avoue que ce n'est pas une petite consolation pour moi de voir que cette combinaison a remis votre destinée entre mes mains... La mienne a été trop long-temps entre les vôtres... Je n'ai pas eu à m'en louer : aussi ne vous attendez pas à me trouver bien généreuse... Je veux être vengée!... je verrai ce que j'aurai à faire pour y parvenir. (*A part.*) L'instant est décisif; il faut l'enchaîner par une complication d'embarras! (*Haut.*) Me venger de vous ne me suffit pas!... vous n'êtes pas le seul de qui j'aie à me plaindre... Vous entendrez bientôt parler de moi!... Adieu.

(*Elle sort précipitamment.*)

SCENE IV.

BASSOMPIERRE, *seul.*

O ciel ! où va-t-elle? que veut-elle faire ?... Elle est capable de tout !... Elle peut me perdre avec le connétable... Créqui lui a déjà parlé... il sait déjà qu'elle est ici... qu'elle allait paraître devant lui... Comment sortir de ce nouvel embarras?... Voyons encore une fois Marie.

(*Au moment où il se dispose à sortir, le Roi paraît.*)

SCENE V.

LE ROI, BASSOMPIERRE, SUITE DE COURTISANS.

LE ROI.

Savez-vous, mon cher comte, qu'il n'est personne qui fasse les honneurs de chez soi comme vous? Il est impossible de se croire sous la tente, en présence de l'ennemi, en voyant avec quelle magnificence vous recevez toute ma cour. Cela passe l'imagination !

BASSOMPIERRE.

Sire...

LE ROI.

Il n'y a que le magnifique Bassompierre qui agisse de la sorte ! En m'éveillant j'ai appris que mes sept offices, ma chambre, ma garderobe, mes gardes-du-corps, mes mousquetaires, mes chevau-légers, mes gendarmes, et plus de douze cents de mes gentilshommes, sans les princes et les grands, étaient tous traités

et logés par vos soins. C'est trop, mon ami; cela est excessif!

BASSOMPIERRE.

C'est un devoir, sire! L'honneur que Votre Majesté m'accorde est trop grand pour que je ne m'efforce pas d'y répondre le mieux possible.

LE ROI, *tirant Bassompierre à part.*

Ah çà, mon ami, vous songerez à tout ce que je vous ai dit hier soir! J'entends absolument que vous refusiez le mariage proposé par le connétable.

BASSOMPIERRE.

Sire, c'est chose faite. Créqui vient d'aller lui expliquer les motifs de mon refus, de manière cependant à ne pas l'outrager. Votre Majesté n'exige pas, je pense...

LE ROI.

Non!... Mais quel est ce tumulte?

SCENE VI.

LES MÊMES, LE MAUBRY.

(*Le Maubry accourt et s'arrête, surpris de voir le roi.*)

LE MAUBRY.

Ah! monseigneur!

LE ROI.

Qu'y a-t-il donc?

BASSOMPIERRE.

Parlez!

LE MAUBRY.

Monseigneur, Henri votre page a provoqué en duel

son camarade Arthur, et l'a blessé! Il vient de s'enfuir.

BASSOMPIERRE, *avec l'accent de la consternation.*

Grands dieux!

LE ROI.

Eh bien, Bassompierre! voilà précisément ce que j'avais craint en vous pardonnant votre duel d'hier! Je serai sévère cette fois! Je veux qu'il soit fait un exemple. J'éprouve quelque peine en voyant cette rigueur tomber sur vos officiers; d'un autre côté, mon ami, je sens que l'exemple en sera plus efficace; on verra d'autant mieux que ce n'est pas mon attachement pour vous qui vous a sauvé hier, mais bien véritablement le cas d'exception dans lequel vous vous trouviez. Il était peut-être nécessaire que l'armée en eût la conviction. (*S'adressant à quelques uns de ses officiers.*) Que l'on poursuive vivement les coupables!

(*Ils sortent pour faire exécuter cet ordre.*)

BASSOMPIERRE.

Je suis au désespoir! sire! ils sont si jeunes!

LE ROI.

Il n'importe! n'en parlons plus! il faut que justice se fasse! Je vais tenir le lever dans la magnifique tente que vous m'avez donnée!... Suivez-moi, mon ami!

BASSOMPIERRE, *à part en s'en allant.*

Que devenir? quel parti prendre?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE I.

BASSOMPIERRE, LE MAUBRY.

LE MAUBRY.

Oui, monseigneur, les archers de la prévôté sont parvenus à arrêter Henri. Ils le ramènent ici. J'ai pris les devans pour vous en informer promptement.

BASSOMPIERRE.

Et le prévôt est déjà ici?

LE MAUBRY.

Il est près du malheureux Arthur, qu'il interroge sur son grabat.

BASSOMPIERRE.

Mais Arthur est-il en état de lui répondre?

LE MAUBRY.

Oh que oui! il en réchappera : mais dans ce moment le tourment d'avoir à répondre à ce vieux drôle ne l'aide pas à prendre le repos dont il aurait grand besoin! Si ce n'était par ordre exprès du Roi qu'il est là, il verrait beau jeu, morbleu!

BASSOMPIERRE.

Silence, mon ami! n'aggravons pas encore le mal. (*A part.*) Je n'ai qu'une ressource pour prévenir le scandale qu'amèneraient de telles poursuites, c'est d'aller me jeter aux pieds du Roi, et de lui tout dé-

couvrir. (*Haut.*) Je vais chez le Roi. Lorsque Henri sera amené ici, faites en sorte qu'il y soit gardé jusqu'à mon retour . *sort précipitamment.*)

SCENE II.

LE MAUBRY, LE PRÉVOT.

LE MAUBRY.

Ah! voici notre vieux coquin!... il ne perd pas de temps... S'il y avait une bonne justice, il y a longtemps qu'il ne tourmenterait personne.

LE PRÉVÔT.

Ah, ah! seigneur Le Maubry, vous voilà! vous êtes donc toujours au service de monseigneur le comte de Bassompierre?

LE MAUBRY.

Sans doute! je m'y trouve bien, et on est content de moi; au moyen de quoi il n'y a pas de longs commentaires à faire sur ce chapitre, M. le prévôt! C'est donc vous que M. le grand-prévôt a délégué pour la poursuite de nos pauvres jeunes gens?

LE PRÉVÔT.

Oui, mon ami.

LE MAUBRY.

Votre ami! ah! non pas, s'il vous plaît! rayez cela de vos papiers. Ce que vous venez faire ici...

LE PRÉVÔT.

Je viens exécuter les ordres du Roi. Qu'avez-vous à dire à cela?

LE MAUBRY.

Je respecte infiniment les ordres du Roi, mais je

n'aime pas les gens que je sais exécuter avec joie les mesures sévères, et qui, en un mot, spéculent sur les malheurs d'autrui.

LE PRÉVÔT.

Pourquoi me jugez-vous si sévèrement ?

LE MAUBRY.

Parce que je vous connais de longue main, monsieur le prévôt ! N'étais-je pas à ce village de Granges, en Champagne, il y a cinq à six ans, où l'appât d'un gain criminel vous faisait tenir assiégée cette église remplie de malheureux qui ne refusaient pas de fournir des vivres à notre armée, mais seulement de se livrer aux pillards? Vous fûtes là cause qu'on les canonna, et vous en fites pendre quatre sans pitié ni miséricorde, et c'étaient des Français cependant, et de bons Français encore [13] !

LE PRÉVÔT, *à part.*

Si jamais tu me tombes sous la main !...

LE MAUBRY.

Gare qu'un jour justice ne se fasse ! La commission que vous venez exécuter ici aujourd'hui n'est pas propre à nous réconcilier, monsieur !... Deux pauvres jeunes gens! si gentils tous les deux !... Si vous étiez humain... si vous vouliez vous raccommoder avec moi... vous trouveriez quelque moyen d'arranger cette bagatelle !

LE PRÉVÔT.

Cette bagatelle ?

LE MAUBRY.

Assurément, puisqu'il s'agit de deux enfans, et d'une égratignure !

LE PRÉVÔT.

Égratignure!... Savez-vous bien que le prétendu égratigné, que je viens d'interroger, n'en réchappera probablement pas, de cette égratignure?

LE MAUBRY.

Oh, que si! oh, que si! qu'il en réchappera! A son âge, on revient de loin... Vous ne connaissez rien à cela, vous.

LE PRÉVÔT.

Savez-vous à quel point ce jeune homme est malade? Savez-vous qu'il a le délire, et qu'il n'a jamais pu me dire ses noms de baptême seulement?

LE MAUBRY.

Allons donc! il m'a bien parlé à moi! Il a voulu se moquer de vous, et il a bien fait; je reconnais là mon petit camarade; il est si gentil, si aimable!

LE PRÉVÔT.

Je vous dis qu'il est fort mal! il ne sait plus ce qu'il dit; il a perdu la tête. Figurez-vous qu'à l'entendre, il se nommerait Françoise, Gertrude, Agathe, Marianne, Julienne...

LE MAUBRY, *riant.*

Quand je vous dis qu'il s'est moqué de vous! ce sont tous des noms de fille, cela!

LE PRÉVÔT.

Sans doute! et c'est bien ce qui prouve qu'il n'a pas la tête à lui! Jamais je n'ai pu le tirer de là!

LE MAUBRY, *riant.*

C'est là tout ce que renferme votre procès-verbal?

LE PRÉVÔT.

Ah, mon Dieu, oui!

LE MAUBRY.

Il est précieux! C'est un vrai tour de page, ne le voyez-vous pas? Ce cher Arthur, il est plein d'esprit.

LE PRÉVÔT.

Ah çà! mais je ne vous comprends pas, car je vous les vois plaindre tous les deux. Cependant, l'un des deux a tort.

LE MAUBRY.

Tort? Eh, pourquoi donc, tort? parce qu'ils se sont battus? belle raison! s'ils avaient envie de se battre, ils ont bien fait! ils avaient leurs motifs sans doute! ce sont leurs affaires! de quoi vous mêlez-vous? Condamnez-les, puisque c'est votre état; mais ne les jugez pas, car vous ne connaissez rien à ces sortes de choses-là, vous!

LE PRÉVÔT.

Le Roi, qui s'y connaît, a déclaré qu'il fallait être sévère cette fois!

LE MAUBRY.

Quel bonheur pour vous!

LE PRÉVÔT.

Sans doute!... Remarquez que Sa Majesté suit cette affaire des yeux; ses regards tomberont sur moi; mon activité, ma capacité, frapperont son esprit clairvoyant, et ma fortune est faite!... Ah! voici notre fugitif!... Je vais rédiger un procès-verbal qui fera époque!

SCENE IV.

LES MÊMES, LE ROI, BASSOMPIERRE.

(*Les archers se retirent.*)

LE ROI.

Nous voici hors de la foule, mon cher comte : je puis écouter le secret que vous voulez me confier. Vous êtes inquiet, comptez sur mon amitié.

BASSOMPIERRE.

Sire, le secret que Votre Majesté me permet de lui découvrir intéresse une des principales familles de votre royaume, une de celles auxquelles votre auguste père accordait le plus de protection et d'attachement, je veux parler de la famille d'Entragues...

LE ROI.

J'y prends un vif intérêt moi-même.

BASSOMPIERRE, *avec embarras.*

Sire, mademoiselle d'Entragues... est ici... sous les habits du page... que Votre Majesté a fait poursuivre pour avoir appelé son camarade en duel...

LE ROI.

Est-il possible?

BASSOMPIERRE.

Une promesse de mariage me lie à cette aimable personne, et son attachement l'a portée... à venir... sous ce travestissement...

LE ROI.

J'entends ; mais ce que j'ai peine à comprendre, c'est que cette jeune fille ait pu provoquer un page en duel.

BASSOMPIERRE.

Sire !.. c'est que...

LE ROI.

Eh bien ?

BASSOMPIERRE.

Cet autre page... est lui-même... une jeune fille.

LE ROI, *riant.*

Ah! c'est une autre affaire ! j'entends cette fois !... et la jalousie a fait découvrir...

BASSOMPIERRE.

Précisément.

LE ROI.

Il est clair, mon cher dangereux, que nous ne pouvons poursuivre de tels duellistes... La loi n'a pas prévu le cas, et je crois qu'il n'est pas indispensable d'y pourvoir pour l'avenir. Cet exemple, si même il était connu, ne serait pas contagieux... Il faut faire cesser les poursuites.

BASSOMPIERRE.

C'est ce que je supplie Votre Majesté d'ordonner, avant qu'un éclat...

LE ROI.

C'est facile, faites appeler...

BASSOMPIERRE.

Sire, voilà le prévôt chargé d'informer. (*Au Roi à part.*) Et voilà aussi la petite coupable.

LE ROI.

Prévôt, approchez.

LE PRÉVÔT, *à part en s'avançant.*

O ciel ! le roi me parle lui-même !

LE ROI.

Ah, ah! n'est-ce pas là notre homme, Bassompierre?

BASSOMPIERRE.

Oui, sire.

LE PRÉVÔT, *à part, transporté de joie.*

Notre homme!

LE ROI.

Celui que vous et le maréchal de Praslin me montriez ces jours derniers, en me disant qu'en bonne conscience il avait bien mérité...

LE PRÉVÔT.

Bien mérité!... Ah, sire!

LE ROI.

D'être pendu.

LE PRÉVÔT, *sautant en arrière.*

Pendu!

LE ROI.

Oui, pour certains actes de brigandage déjà anciens.

LE PRÉVÔT.

De faux rapports, sire!...

LE ROI, *avec humeur.*

Sortez! et allez dire au grand-prévôt de la connétablie que j'interdis toute poursuite contre les pages du comte de Bassompierre. Allez! (*Le prévôt sort.*)

LE MAUBRY, *à demi-voix.*

Vive le Roi! (*Il sort.*)

BASSOMPIERRE, *à part.*

Et d'un!... mais qui me tirera de tant d'autres embarras?

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

LE ROI, BASSOMPIERRE, MARIE D'ENTRAGUES, LE MARÉCHAL DE CRÉQUI.

LE MARÉCHAL.

Sire, M. le connétable vient de mourir [14] !

LE ROI.

Est-il possible?

BASSOMPIERRE, *à part.*

Quelle nouvelle!

LE MARÉCHAL.

Cette nuit, en un instant, sa maladie a pris un caractère grave. La fièvre de pourpre, compliquée avec quelque autre mal, a amené une crise qui l'a emporté en peu d'heures. Il expirait lorsque je suis entré dans sa tente.

LE ROI.

La volonté de Dieu soit faite!

BASSOMPIERRE, *à part.*

C'est un rêve.

LE ROI.

Je nomme Lesdiguières connétable à sa place, *pour avoir toujours été vainqueur et n'avoir jamais été vaincu* [15]. Et vous, mon cher Bassompierre, je vous donne, selon ma promesse, le bâton de maréchal de France que laisse disponible la promotion de Lesdiguières. Embrassez-moi! (*Il l'embrasse.*)

BASSOMPIERRE.

Sire, les paroles manquent à ma reconnaissance.

LE ROI.

Approchez, beau page mon ami. Vous êtes un peu étourdi; mais en vérité il y aurait conscience de punir sévèrement un aussi joli enfant! Je vous pardonne.

MARIE.

Sire!...

LE MARÉCHAL.

Comment! ce serait ce nouveau page qui aurait occasioné tant de rumeur? Il n'est question que de lui! C'est incroyable!

LE ROI.

Hé! pourquoi donc incroyable? Est-ce parce que sous ces traits féminins il montre un grand courage? cela s'est vu quelquefois : il ne faut pas toujours se fier à la mine; il y en a de trompeuses, et celle-ci trompe fort agréablement, puisqu'elle tient encore plus qu'elle ne promet.

MARIE, *à part.*

Etrange discours!

LE MARÉCHAL, *à part.*

Il est clair que le Roi est instruit.

LE ROI, *prenant Bassompierre à part.*

Mon ami, puisque tant d'affaires s'arrangent aujourd'hui si heureusement pour vous, est-ce que celle-ci ne pourrait pas aussi s'accommoder?

BASSOMPIERRE, *avec embarras.*

Que de bonté, sire!... mais je n'ose espérer... Son injuste jalousie...

LE ROI.

Injuste, dites-vous!... et cependant cette autre fille en page?

BASSOMPIERRE.

Eh! qu'importe, sire? Il ne s'agit là que d'une intrigue sans aucune importance, et dont son cœur ne doit nullement s'offenser.

LE ROI.

Cela étant, je vais tâcher d'arranger cette affaire.

BASSOMPIERRE, *à part.*

Me voilà pris!... Ah! si j'avais pu prévoir que le connétable...

LE ROI, *prenant Marie à part.*

Venez ici, beau page!... Pour vous tirer de l'horrible embarras où votre vivacité vous avait plongée, Bassompierre s'est vu contraint de me confier votre secret...

MARIE, *avec une joie dissimulée, et feignant de la surprise et du chagrin.*

Ciel!

LE ROI.

Ne vous effrayez pas, ma belle enfant! En me confiant votre secret, il ne m'a pas laissé ignorer le sien, et je vous suis caution de la sincérité de son amour pour vous, quelles qu'aient été les apparences.

MARIE.

Quoi, sire!...

LE ROI.

Je suis sa caution, vous dis-je. Bassompierre est un de mes meilleurs amis : j'ai besoin de le savoir heureux. Vous voyez tout ce que je fais pour lui; ne ferez-vous rien, vous qui pouvez beaucoup plus que moi? vous qui feriez votre propre bonheur en faisant le sien? car enfin, je vous le répète, il vous aime tendrement.

MARIE.

Sire, il vous devra donc tout aujourd'hui; car c'est encore vous qui me donnez à lui.

LE ROI, *à Bassompierre.*

La paix est faite. A genoux, monsieur le maréchal! Baisez la main de votre page, qui vous pardonne.

BASSOMPIERRE, *paraissant prendre son parti, se précipite aux pieds de Marie, puis à ceux du Roi, et leur baise la main.*

Ah, Marie!... ah, sire!... ah, mon bon maître!...

LE ROI.

Allons, que tout se dispose pour célébrer les noces dès que nous entrerons dans Montauban.

BASSOMPIERRE, *à part en s'en allant.*

En ce cas, tout n'est pas encore désespéré; car, Dieu merci, Montauban se défend bien!

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES.

[1] *Mémoires de Bassompierre,* tome 2, pages 202, 203 et 216. Cologne, 1703.

[2] *Idem,* tome 2, page 219.

[3] *Idem,* tome 3, page 87.

[4] *Idem,* tome 4, page 11.

[5] *Idem,* tome 1, pages 149 et 150.

[6] L'extrait suivant des *Mémoires de Bassompierre* a fourni le sujet de cette pièce.

« ... Le Roi y arriva... (à Bordeaux), de qui j'attendois toute bonne réception : mais au contraire il ne me regarda pas; de quoi j'étois un peu étonné. Toutefois, je m'approchai de lui, et lui dis : « Sire, me faites-vous la mine à bon escient, ou si vous vous moquez de moi? » Il me répondit froidement; « Non, je ne vous la fais point; » et puis se tourna d'un autre côté.

» Je ne pouvois m'imaginer d'où pouvoit venir cette froideur, depuis ses favorables lettres, et mon départ d'auprès de lui, et étant allé saluer M. de Luynes, il me reçut si froidement, que je connus bien qu'il y avoit quelque changement pour moi. Je m'en revins néanmoins à la galerie de l'archevêché, où étoit le Roi, où je n'eus guère demeuré, que M. le cardinal de Gondy, de Schomberg et de Rousselay me tirèrent à part, et me dirent que M. de Luynes se plaignoit infiniment de moi, qui avois négligé son amitié, et crû sans elle me maintenir aux bonnes grâces du Roi, et qu'il disoit que l'on verroit lequel de nous deux auroit le pouvoir de mettre son compagnon par terre; que la faveur du Roi ne se pouvoit partager, et que, l'ayant mis en ombrage, il ne me pouvoit plus souffrir à la cour. Je fus bien étonné de ce discours; et ce que je pus faire alors, ce fut de savoir d'eux, qui étoient mes amis,

de quel vent m'étoit amenée cette tempête, puisque je n'avois eu rien à démêler avec M. de Luynes; que j'avois toujours contribué et servi à sa fortune, et qu'il m'avoit promis et juré une étroite amitié. Je leur demandai quelle cause M. de Luynes alléguoit pour se séparer de mon amitié, et pour me persécuter, voire même, s'il pouvoit, me ruiner.

« Ils me dirent qu'il leur en avoit donné cinq différentes : la première, qu'au Pont-de-Cé, le Roi m'ayant montré en sa présence des articles de la paix, que Luynes lui avait montrés et proposés, je dis au Roi qu'après tant de révoltes de ces messieurs, tant d'impunités ne me plaisoient pas, et que j'eusse voulu que quelqu'exemple eût donné terreur aux autres, de n'être pas si prompts à se révolter; et disoit M. de Luynes là-dessus, que c'étoit improuver la paix qu'il avoit faite.

» Secondement, que le Roi arrivant à Poitiers, au retour du petit voyage qu'il avoit fait à Tours, pour voir la reine sa femme, comme on lui apporta nouvelles du retardement de la reine-mère à Poitiers, je dis au Roi : « Sur ma vie, sire, c'est un artifice de » ces partisans pour empêcher le voyage de Votre Majesté en » Guyenne: » ce que le Roi imprima si fort dans son esprit, qu'il avoit eu mille peines de lui faire attendre la Reine sa mère à Poitiers.

» En troisième lieu, que, m'ayant prié plusieurs fois à dîner à Bourdeaux, je l'avois méprisé, et n'avois daigné y aller.

» Quatrièmement, que le Roi nous parlant à tous deux, à Pérignac, de cette vérification qu'il attendoit, j'avois dit au Roi, que si ces messieurs lui donnoient la peine d'aller en Béarn, je lui conseillois de leur faire payer chèrement son voyage : ce qui étoit porter le Roi à la cruauté.

» Et finalement, que j'avois tellement préoccupé l'esprit du Roi, qu'il ne croyoit rien de bien fait que ce que j'avois fait ; vu que, sans en avoir demandé l'avis à son conseil, il avoit détrôné les maréchaux de-camp ; que, par la démission que nous avions faite M. de Créqui et moi, il l'avoit établie sur son armée pour me la mettre en main : ce qu'il ne pouvoit souffrir, se sentant assez fort pour empêcher le progrès que je faisois journellement, à son préjudice, aux bonnes grâces du Roi.

» Quand j'eus considéré les causes de ce subit changement de

l'amitié de M. Luynes vers moi, je jugeai bien qu'il cherchoit des prétextes pour me perdre, et n'en trouvant point de légitimes dans mes actions, il en inventoit en mes paroles, desquelles malicieusement il pervertissoit le sens, comme je fis clairement connoître à ces messieurs qui me parloient, lesquels ne me déguisèrent point que c'étoit une pure jalousie de faveur qui le possédoit lors, et qu'étant en la posture où il étoit, il avoit toujours les yeux ouverts sur tous ceux qui pouvoient divertir l'affection que le Roi lui portoit, et que, considérant la grande inclination du Roi à m'aimer, il me regardoit comme le chien qui le devoit mordre, et qu'ils ne trouvoient point étrange qu'il me voulût bâillonner. Qu'au reste, il leur avoit dit, pour me faire savoir ces cinq causes de son mécontentement, et que c'étoit moi à y répondre, et qu'ils lui porteroient fidèlement ce que je leur consignerois pour lui mettre en main, et aideroient de toute leur puissance à raccommoder cette affaire. Qu'ils connoissoient au cœur de M. de Luynes, que le fond en étoit bon, et que je pouvois, par ma considération et mon bon gouvernement vers le Roi, remédier à la jalousie de son favori.

» Je leur dis donc, pour répondre par articles aux plaintes de M. de Luynes, que j'eusse bien cru qu'il eût dû trouver étrange que j'eusse conseillé au Roi d'approcher près de sa personne les ennemis dudit duc de Luynes; mais qu'il eût trouvé mauvais que j'eusse dit au Roi, qu'il devoit châtier ses propres ennemis, auxquels il avoit conseillé de pardonner; que je ne me le fusse jamais imaginé, attendu que c'étoit parler en faveur, et témoigner la grande débonnaireté, de pardonner à ceux qui l'avoient offensé, quand les indifférens en jugeoient quelques uns de ceux-là indignes de cette grâce; que j'avois conseillé, selon mon devoir et ma conscience, au Roi, de hâter son voyage en Guyenne, et de lui avoir fait connoître qu'en dilayant, il perdroit la belle saison, commode à ses affaires: que je ne lui avois pas donné ce conseil en secret, ni en cachette, mais en sa propre présence, afin qu'il pût le fortifier, s'il l'agréoit, ou l'infirmer, s'il ne le vouloit: et que si lors j'eusse vu qu'il n'y eût acquiescé, j'eusse cessé de l'opiniâtrer, et me fusse rendu à la première semonce. Et que ce n'étoit point de propos délibéré que j'étois venu donner cet avis au Roi, mais bien ensuite

d'une proposition qu'il en avoit faite, et plutôt par manière de discours que de conseil.

» Qu'il prenoit ensuite un foible prétexte de rompre avec moi, parce que je n'étois pas allé charger sa table de ma personne quelquefois qu'il m'en avoit convié, vu que ma modestie, et la profession que je faisois d'être son serviteur, m'avoit fait faire l'honneur de sa maison aux étrangers en leur cédant ma place à sa table, et que la mienne, où tous les principaux seigneurs venoient journellement dîner et souper, et qui lui servoit de seconde table, et de décharge à la sienne, requéroit ma présence, par bienséance.

» Que je ne faisois autre réponse à sa quatrième plainte, sinon, que l'effet avoit démontré que je donnois un bon conseil au Roi, puisqu'il l'avoit fait suivre ponctuellement.

» Que, finalement, j'étois bien malheureux, si les bons services que je rendois au Roi, et qui lui donnoient cette bonne opinion de moi, me tournoient à crime; et que je devois attendre un rude châtiment, si je faisois quelque faute, vu que mes grands services étoient improuvés, et que s'il me vouloit prescrire et régler quelque forme de vivre, je l'observerois si ponctuellement, qu'il auroit à l'avenir sujet de croire que je n'aspirois en quelque façon que ce soit, à empiéter les bonnes grâces du Roi, que par mes services et par son moyen, et que j'estimois si peu et craignois si fort la faveur d'un prince, conçue d'inclination, que si elle étoit par terre, devant mes pieds, je ne daignerois pas me baisser pour la relever.

» Ces messieurs me dirent qu'ils feroient entendre à M. de Luynes mes justes excuses sur ces injustes accusations, dès le jour même s'ils pouvoient, sinon, le lendemain à Blaye, où le Roi alla coucher. Qu'ils m'en rendroient réponse; ce qu'ils firent, et me dirent qu'ils voyoient bien que M. de Luynes avoit pris un si fort ombrage de moi, qu'il ne me pouvoit souffrir à la cour, et que si je voulois m'en éloigner, qu'il me feroit payer en mon absence tous mes appointemens fort exactement, et que, dans quelque temps, qu'il ne me vouloit pas limiter, il me feroit rappeler avec honneur, et feroit ensuite tout ce qu'il pourroit pour moi.

» Je trouvai cette proposition si crûe qu'elle me mit en colère, et je répondis à ces messieurs qui m'avoient envoyé querir chez

M. le cardinal de Retz, que ce n'étoit pas un homme de ma sorte qu'il falloit traiter en faquin, le chassant honteusement de cette façon, et que je ne m'en irois point du tout. Que c'étoit ma résolution, laquelle je leur priois de faire savoir à M. de Luynes. Que si l'on soupçonnoit de mon intégrité ou de ma fidélité, on me pouvoit mettre en prison pour éclaircir ce doute, et que si on l'avéroit, on me pourroit châtier. Mais, que de me chasser de la cour, pour sa fantaisie, toutefois et quantes que je voudrois préférer mon séjour a la cour, à ma liberté ou à ma vie, que je le défiois de le pouvoir faire; avec beaucoup d'autres choses que la passion et la colère me firent dire.

» Ces trois messieurs étant mes amis, qui vouloient m'aider et m'obliger, me dirent que cette crûe réponse ne partiroit point de leur bouche pour être dite à M. de Luynes; et qu'ils n étoient pas là seulement comme entremetteurs, mais comme mes amis. Qu'ils me conseilleroient toujours, et se porteroient à adoucir l'affaire, et jamais à l'aigrir; et qu'ils étoient d'avis, si j'y consentois, de dire de ma part à M. de Luynes, que je m'émerveillois qu'il eût si bien traité ses ennemis au Pont-de-Cé, lesquels il étoit en sa puissance de maltraiter infiniment, en se vengeant d'eux; et que moi, qui avois mis ma vie pour son service, et qui avois, par son propre aveu, si dignement agi en ces dernières brouilleries, où il ne s'agissoit point de déposséder le Roi et son État, mais de l'éloigner d'auprès de lui, et que, par conséquent, j'aurois servi le Roi, mais que c'étoit en ses intérêts particuliers, et qu'il ne me devoit point payer de cette ingratitude, sans l'avoir mérité. Et que je m'assurois que quand il reviendroit à lui, qu'il m'auroit mieux considéré et pesé mes actions passées, il me jugeroit digne de beaucoup de récompenses, et point du tout d'un si vil châtiment comme de me chasser de la cour avec infamie, à quoi je ne pourrois jamais me résoudre.

» Je leur laissai la carte-blanche, les connoissant mes amis, et eux me priant que, sans faire semblant de rien, ni en parler à personne, je laissasse cette affaire en leurs mains, où elle n'empireroit point. Ce que je fis, et m'en allai prendre le mot du Roi, qui, après me l'avoir donné, setourna de l'autre côté.

» J'avois déjà bien pris garde qu'il étoit toujours demeuré à un bout de navire pendant le chemin de Bourdeaux à Blaye, pour

ne s'approcher du lieu où j'étois ; et venant tous les jours dîner et souper chez M. de Luxembourg, qui traita pendant trois jours durant Sa Majesté, pendant qu'il fut à Blaye, le Roi ne disoit mot, comme il avoit accoutumé, et de rire incessamment avec moi. Cela me mettoit en peine, car M. de Luynes s'en fâchoit, et s'en prenoit à moi, les trois jours que le Roi séjourna à Blaye.

» Le 29 octobre (1620), je vins le soir au château, prendre le mot, et trouvant que le Roi étoit à ses affaires, j'y ai entré comme j'avois de coutume. Le Roi ne me dit mot, sinon, que peu après, s'étant levé, il me commanda de faire acheminer les Suisses vers Xaintes, et que sa garde fût le lendemain au lieu où il alloit coucher; et puis, m'étant approché à l'oreille, pour lui demander le mot, il me dit : *Saint-Michel*, puis ajouta : *Bassompierre, mon ami, ne t'ennuie point, et ne fais semblant de rien.* Je ne lui répondis aucune chose, de peur que quelqu'un ne s'en aperçût ; mais je ne fus pas fâché que la source de sa bonté ne fût pas tarie pour moi...

...» Le Roi partit pour Blaye, le 30 octobre (1620), et arriva la veille de la Toussaints à Xaintes, où il séjourna pour y faire ses dévotions. Le soir, M. de Rousselay me vint trouver après souper, et me dit pour finale résolution, que M. de Luynes vouloit mon éloignement, toutes fois que la moindre humeur lui prendroit contre moi, et peut-être dès que nous arriverions à Paris ; mais, qu'il ne le feroit qu'honorablement, et sans que mon absence fût honteuse, et que je lui disse pour cet effet ce que je voulois. Que M. de Schomberg et M. de Retz les avoient chargés de me le venir dire en leur nom de tous trois, et que j'avisasse de faire une réponse qui n'aigrît rien. J'avois eu trois jours (en cas que l'on me pressât,) pour penser par quelle porte je pourrois honorablement sortir : c'est pourquoi, sans marchander, je lui dis que toutes les fois qu'il me feroit donner quelque gouvernement, je m'y irois tenir. Que s'il me donnoit un emploi de guerre honorable, je l'irois exécuter. S'il m'envoyoit à une ambassade extraordinaire, je m'en acquitterois, et que : pourvu que je le servisse, je le préférerois à mon séjour inutile à la cour. Ce que M. de Rousselay ayant rapporté à ces messieurs, qui étoient tous deux chez M. de Luynes, ils trouvèrent ma réponse si bonne, qu'ils ne différèrent point de la dire à M. de Luynes, ni lui à l'accepter ; les assurant que le lendemain, par les chemins,

il s'accorderoit avec moi sous ces conditions, comme il fit de fort bonne grâce : et me dit franchement que l'estime qu'il faisoit de moi, et l'affection qu'il voyoit que le Roi me portoit, lui donnoit de l'ombrage ; et qu'il étoit comme un homme qui craint d'être cocu, lequel n'aime pas de voir un fort honnête homme courtiser sa femme. Que, du reste, il avoit une forte inclination à m'aimer, comme il me vouloit témoigner, pourvu que je ne fisse point les doux yeux à Sa Majesté ; et le soir même, me fit parler au Roi, qui me fit fort bonne chère, et me dit que je me préparasse pour revenir le lendemain en poste avec lui : ce que nous fîmes... » (*Bassompierre*, tome 2, pages 146 à 154.

» . . . . Le Roi m'avoit envoyé le même jour (22 novembre 1621), le sieur de Lanchères, qui avoit fait semblant de s'en venir me trouver sans y être envoyé du Roi, et m'en apporta une lettre, et une autre de M. de Puisieux, par laquelle ils me demandèrent que je n'eusse à prendre allarme de ce que Sa Majesté avoit chassé d'auprès d'Elle le père Arnoux, et que le Roi l'avoit fait pour le mieux, comme il me diroit à mon arrivée. Je dirai en ce lieu toute cette affaire. »

» Depuis que M. de Luynes avoit été honoré de la charge de connestable, il la voulut faire avec tant d'autorité, que cela le rendit suspect au Roi, à qui des particuliers souffloient aux oreilles pour lui faire de mauvais offices ; faisant voir au Roi, que lui ou les siens avoient toutes les bonnes places de France : que les principaux gouvernemens étoient en ses mains : que lui et ses deux frères, en trois ans, étoient devenus Ducs et Pairs, de si bas qu'ils étoient auparavant. Qu'ils possédoient eux trois des biens, des charges, et des gouvernemens, pour plus de dix millions d'or, et qu'ils devenoient insensiblement si puissans, que le Roi ne les pourroit pas abaisser quand il voudroit.

» Le Roi n'écoutoit pas seulement ce discours, mais le faisoit aux autres, et s'en confia premièrement au père Arnoux, puis à M. de Puisieux. Enfin, après le siége de Saint-Jean d'Angely, comme M. le connestable revenoit un matin de dîner, ayant les Suisses et ses gardes marchant devant lui, entrant dans le logis du Roi, suivi de toute la cour et des principaux de l'armée, le Roi le voyant venir d'une fenêtre, me dit : «Voyez, Bassompierre, c'est le Roi qui entre.

— *Vous me pardonnerez, sire, lui dis-je*, c'est un connestable favorisé
» *de son maitre, qui fait voir votre grandeur*, et qui étale vos bienfaits
» *aux yeux de tout le monde*. — Vous ne le connoissez pas, me dit-il :
» il croit que je lui en dois de reste, et veut faire le Roi ; mais je l'en
» empêcherai bien tant que je serai en vie. — Sire, lui dis-je, vous
» êtes bien malheureux de vous mettre ces fantaisies à la tête ; lui
» l'est bien aussi de ce que vous prenez ces ombrages de lui, et moi
» je le suis encore davantage de ce que vous me les avez découvertes.
» Car, un de ces jours, vous et lui crierez un peu, et ensuite vous
» vous apaiserez, et ensuite vous ferez comme se fait entre mari et
» femme, qui chassent les valets ausquels ils ont fait part de la
» mauvaise volonté qu'ils avoient l'un contre l'autre, après qu'ils se
» sont accordés. Ainsi, vous lui direz que vous m'avez fait part du
» mécontentement que vous avez de lui, et à quelqu'autres qui en
» pâtiront. Vous avez vu l'année passée, que la seule opinion qu'il
» avoit de ce que vous me pouvez vouloir du bien, me pensa ruiner
» et perdre. Il fit lors serment qu'il n'en parleroit jamais, quelque
» raccommodement qu'il pût faire avec lui, et qu'il ne s'étoit ja-
» mais ouvert à personne sur ce sujet qu'au père Arnoux et à moi,
» et que sur la vie je n'en ouvrisse jamais la bouche qu'au père Ar-
» noux, et encore après qu'il lui en auroit parlé, et lorsqu'il me le
» commanderoit. Je lui dis qu'il n'avoit que faire de me le com-
» mander, et que j'avois déjà fait ce commandement à moi-même,
» et qu'il m'importoit de la fortune et de la vie. » Sur cela je fus bien aise d'avoir eu ordre d'aller à Paris peu de jours après ; car je trouvois la confidence du roi très périlleuse en ce temps-là. Je vins au commencement du siége de Montauban, et ayant eu l'attaque des gardes à commander seul de maréchal-de-camp, je m'y rendis si sujet, que je ne venois jamais à Piquecos, quartier du Roi, si je n'y étois mandé. Les ombrages du roi contre M. le connestable croissoient à toute heure, et lui, prenoit moins de soin de s'entretenir bien avec le Roi qu'il ne faisoit auparavant, soit qu'il se sentît assuré de l'affection cordiale que Sa Majesté lui portoit, soit que les grandes affaires qu'il s'attiroit sur les bras l'empêchassent d'y penser, ou que la grandeur l'aveuglât ; de sorte que les mécontentemens du Roi croissoient très fort. Et le Roi, toutes les fois qu'il m'en pouvoit parler en particulier, m'en témoignoit des plus violens res-

sentimens. Une fois que j'étois venu le trouver, le milord Hay, ambassadeur extraordinaire du Roi de la Grande-Bretagne, envoyé pour s'entremettre de la paix entre le Roi et les huguenots, eut sa première audience du roi, après laquelle il l'alla prendre de M. le connestable. M. de Puisieux, selon sa coutume, venoit entendre du Roi ce que le milord lui avoit dit à son audience; quand le Roi m'appela en tiers, et me dit : « Il va prendre l'audience du roi Luy- » nes. » Je fus très étonné de ce qu'il me parloit devant M. de Puisieux, et voulus faire l'ignorant. Mais il me dit: « Il n'y a point » de danger devant Puisieux, car il est de notre secret. — Il n'y a » point de danger, sire, lui dis-je? je suis maintenant assurément » perdu; car c'est un homme craintif et peureux, comme M. le » chancelier son père, qui au premier coup de fouet confessera » tout, et perdra ensuite tous les complices et adhérens. » Le Roi s'en rit, et me répondit de lui en qui je me fiois et étoit mon ami. Lors le Roi commença à déchirer M. le connestable, et à en dire tout ce qu'il en avoit à la fantaisie, ulcéré de ce que l'on avoit joint à la charge de connestable celle de chancelier depuis la mort de M. le garde des sceaux de Vic, qui étoit décédé peu de jours auparavant. Je vis bien qu'il étoit sur le penchant de sa fortune, et me résolus de lui remontrer quelque chose sur ce sujet pour son bien, vu que depuis notre brouillerie il m'avoit témoigné beaucoup de bonne volonté. Ce fut à quelques jours de là que, me trouvant dans son cabinet avec lui, je lui dis que : « comme son serviteur très humble, » passionné à ses intérêts, que je me croyois obligé de lui remon- » trer, qu'il ne conservoit pas assez la faveur du Roi, et qu'il n'en avoit » pas autant de soin qu'auparavant, maintenant qu'il en devoit avoir » davantage. Que le Roi croissoit en âge, en règne et en connois- » sances des choses, et qu'en même temps lui qui croissoit en » charges, honneurs, bienfaits et obligations, devoit croître en » reconnoissance et en soumissions vers son Roi, son maître et son » bienfaicteur. Qu'au nom de Dieu qu'il y prît garde, et qu'il pardon- » nât à la liberté que j'avois prise de lui en parler, puisqu'elle pro- » venoit du zèle et de l'affection que j'avois à son service très » humble.

» Il me répondit qu'il me savoit gré et se sentoit obligé au soin » que j'avois de sa conservation, qui me seroit assurément utile et

» profitable, et que je lui avois commencé à parler en neveu, » comme il espéroit que je le serois dans peu de temps. Qu'il me » vouloit aussi répondre en oncle, et me dire que je me reposasse » sur l'assurance qu'il me donnoit, qu'il connoissoit le Roi jusqu'au » plus profond du cœur. Qu'il savoit les moyens par lesquels il le » falloit conserver, aussi bien qu'il avoit sçu ceux de l'acquérir, et » qu'il lui donnoit quelquefois exprès des petits sujets de plainte qui » ne servoient qu'à augmenter l'ardeur de l'affection qu'il avoit pour » lui. » Je vis bien lors qu'il étoit de la même trempe de tous les autres favoris, qui croient avoir élevé leur fortune, qui la croient éternelle, et qui ne connoissent leur disgrâce que lorsqu'ils n'ont plus le moyen de l'empêcher. Depuis ce temps-là, toutes les fois que le Roi me pouvoit parler en particulier, c'étoit incessamment en plaintes de M. le connestable ; et ce qui m'en fit plus mal juger, fut que tout d'un coup l'extrême passion qu'il avoit pour madame la connestable se convertit en une telle haine, qu'il avertit monsieur son mari que M. le duc de Chevreuse en étoit amoureux. Il me dit qu'il lui avoit fait cette harangue, dont je lui dis qu'il avoit très mal fait, et que c'étoit pécher de mettre mauvais ménage entre le mari et la femme. Il me dit : « Dieu me le pardonnera s'il lui plaît, mais j'ai eu grand plaisir à me venger de lui, et de lui faire ce déplaisir. » Et entre autres, que « devant qu'il fût six mois, qu'il » lui feroit bien rendre gorge de toutes choses qu'il lui avoit prises. » Sur cela je partis de Montauban sans voir le Roi : et la première nouvelle que j'en eus, fut qu'il avoit été contraint d'abandonner le père Arnoux à la haine de M. le connestable; mais que je m'assûrasse qu'il n'y avoit rien contre moi. Je ne laissai pas d'en être en grande appréhension, bien que je pusse dire, que toutes les fois que le Roi m'avoit parlé pour son sujet, que j'avois toujours rabattu les coups, et que j'avois été infiniment marri que le Roi eût eu cette confidence en moi. » (*Bassompierre*, tome 3, pages 17 à 22.)

[7] *Mémoires de Bassompierre,* tome 3, page 274.

[8] *Idem,* tome 2, page 211.

[9] *Idem,* tome 1, page 131.

[10] *Mémoires de Bassompierre*, tome 2, page 155.

[11] *Idem*, tome 2, page 156, 157 et 195.

[12] *Idem*, tome 4, page 26.

[13] *Idem*, tome 2, page 13.

[14] *Nouveau Dictionnaire historique*, 1786, article *Luynes*.
On y voit que ce favori mourut en effet *subitement d'une fièvre pourprée*, non devant Montauban, comme le suppose cette pièce mais deux mois plus tard, au camp de Longueville.

[15] *Nouveau Dictionnaire historique*, article *Lesdiguières*.

FIN DES NOTES

PERSONNAGES.

ANNE D'AUTRICHE, reine de France, âgée de 22 ans.

LE DUC DE BUCKINGHAM, envoyé extraordinaire d'Angleterre en France, âgé de 33 ans.

LE CARDINAL DE RICHELIEU, premier ministre, amiral, etc., etc., âgé de 40 ans.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, surintendante de la maison de la Reine.

LA COMTESSE DE LANOY, dame d'honneur de la Reine.

LA COMTESSE DE CARLISLE, Anglaise, maîtresse de Buckingham.

UN DES VIOLONS du Roi.

UN PAGE du duc de Buckingham.

UN PAGE de la duchesse de Chevreuse.

La scène est au Louvre, dans un salon de la reine, en 1625.

LES AIGUILLETTES
D'ANNE D'AUTRICHE.

ACTE I.

SCENE I.

LA REINE, *entourée de ses femmes, mettant la dernière main à sa toilette;* LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

LA DUCHESSE.

Voilà Votre Majesté mise à merveille. Cette toilette est ravissante !

LA REINE.

Trouvez-vous cela, ma chère duchesse?

LA DUCHESSE.

Jamais plus élégante taille ne fut plus élégamment parée.

LA REINE.

Vous êtes une flatteuse, madame la surintendante ! et moi, qui ne le suis point, je vous dirai que je vous trouve beaucoup mieux mise que moi.

LA DUCHESSE.

Cependant, madame, rien n'approche, à mon avis, du goût exquis de ce riche habillement. En vérité, les modes, jusqu'à présent si changeantes, devraient bien

ne plus varier. Il me semble qu'on ne pourrait plus qu'y perdre.

LA REINE.

Nous allons voir tout à l'heure ce qu'elles peuvent produire de plus brillant : car, dans ce bal, il va y avoir un grand assaut de magnificence : c'est à qui s'évertuera le plus pour célébrer dignement les noces de notre chère Henriette.

LA DUCHESSE.

Le duc de Buckingham a eu l'attention d'envoyer ce matin à mon mari toutes les pierreries de la couronne d'Angleterre, afin de lui laisser le plaisir de les présenter à leur nouvelle reine.

LA REINE.

C'est en effet un égard que cet ambassadeur devait à M. de Chevreuse, puisque le roi d'Angleterre l'avait courtoisement choisi pour son représentant à la signature du contrat.

LA DUCHESSE.

Rien n'est plus magnifique, et votre auguste belle-sœur en a été éblouie. Il faut s'attendre que tout à l'heure, au bal, nous ne pourrons la regarder, tant elle sera éclatante.

LA REINE.

Cette chère Henriette! Le Roi et moi nous la voyons partir avec bien du chagrin : sa société était charmante; mais enfin il faut aimer ses amis pour eux, dit-on, non pour soi; et la couronne de la Grande-Bretagne a bien son prix.

LA DUCHESSE.

On dit que le roi est aimable; il aime le plaisir. La reine sera heureuse avec lui.

LA REINE.

Aussitôt que vous l'aurez vu, ne manquez pas de me faire savoir ce que vous en pensez, et ensuite donnez-moi chaque jour tous les détails possibles sur cette cour.

LA DUCHESSE.

Si nous en jugeons par cette foule de jeunes seigneurs qui viennent d'en arriver au-devant de leur souveraine, par ce charmant et magnifique duc de Buckingham surtout, nous devons en prendre la plus haute idée.

LA REINE, *avec un soupir.*

Il est vrai! Notre cour va être bien triste et bien morne après leur départ, et lorsque tout ce brillant mouvement aura cessé. Aussi, ma chère duchesse, je regrette bien que le Roi vous ait choisie pour accompagner sa sœur jusqu'à sa remise au roi son mari. J'aurais plus que jamais besoin de votre conversation et des secours de votre bonne amitié.

LA DUCHESSE.

Mes lettres suppléeront le plus possible à ma présence, madame; elles vous entretiendront surtout, autant que la prudence me le permettra, des choses qui vous intéressent davantage, et je sais quelles sont ces choses!... Votre Majesté peut s'en fier à mes soins.

LA REINE.

J'y compte, mon amie; mais surtout j'espère que vous presserez votre retour le plus que vous pourrez. Le Roi vient de faire appeler la comtesse de Lanoy, qui était avec moi avant que vous n'arrivassiez. Je ne sais ce qu'il lui veut; mais elle tarde beaucoup à reve-

nir : il paraissait y avoir du mystère sur jeu. C'est un page qui est venu la chercher, et il lui a parlé en secret.

LA DUCHESSE, *gaiement.*

Je ne crois pas que Votre Majesté en soit bien inquiète, ni qu'elle soit fort jalouse de la comtesse.

LA REINE.

Non, vraiment ; mais ma curiosité est cependant un peu piquée de cette espèce de mystère.

LA DUCHESSE.

S'il s'agit d'une simple confidence, nous la connaîtrons dix minutes après le retour de la comtesse ; et il ne nous en faudra que cinq, si, au contraire, il s'agit d'un secret tant soit peu important ; car, Dieu merci, la bonne dame est d'autant plus pressée de parler qu'on a mis plus de soin à lui recommander de se taire! La voici. Voyons ce qu'elle va dire.

SCENE II.

LES MÊMES ; LA COMTESSE DE LANOY, *tenant un petit coffret à la main.*

LA REINE.

Ah ! la jolie cassette ! Peut-on la voir?

LA COMTESSE DE LANOY.

Elle est à vous, madame ; et ce qu'elle renferme est bien autrement précieux encore ; mais l'ordre du Roi est de ne l'ouvrir que lorsque la toilette de Votre Majesté sera entièrement achevée. Jusque là ce doit être un secret.

LA DUCHESSE, *à la Reine à part.*

Vous y voilà!

LA REINE.

Eh bien, achevons vite ma toilette; il y reste peu de chose à faire.

LA COMTESSE DE LANOY.

Ce que cette cassette renferme en sera le plus charmant complément... C'est... mais je ne dois pas le dire...

LA DUCHESSE.

C'est un bijou!

LA COMTESSE DE LANOY.

Un bijou?... oui et non...

LA REINE.

Allons, allons, terminons... Donnez-moi mon collier... Je suis fort empressée d'ouvrir ce joli coffret... Duchesse, attachez-moi ce bracelet, et vous, dame d'honneur, agrafez cet autre... Mais d'abord dites-moi s'il faut que je mette des bracelets? car si cette boîte en renfermait...

LA COMTESSE DE LANOY, *mettant le bracelet à la Reine.*

Non, madame, ce ne sont pas des bracelets. (*se parlant à elle-même.*) Ah! qu'un nœud de ruban bleu ferait un bel effet!....

LA REINE.

Que dites-vous?

LA COMTESSE DE LANOY.

Rien, rien, madame; je me parlais à moi-même. (*De même.*)... Avec douze aiguillettes à ferrets de diamans.

LA DUCHESSE, *riant d'un air d'intelligence en regardant la Reine.*

Ah ! ah ! ah !... Voilà qui est fait... allons, comtesse, débarrassez-vous bien vite de votre secret... de votre cassette, je veux dire (*à part*), car, pour le secret, nous le tenons déjà.

LA REINE.

Voyons donc !

LA COMTESSE DE LANOY.

Regardez, madame ! (*Elle tire de la cassette un gros nœud de ruban bleu où pendent douze aiguillettes dont les ferrets sont en brillans.*)

LA REINE.

Ah ! que cela est brillant ! que cela est galant !

LA DUCHESSE.

Ce nœud est charmant !

LA COMTESSE DE LANOY.

Le Roi désire que Votre Majesté porte ces aiguillettes au bal de ce soir.

LA REINE.

Oh ! oui, oui, assurément je les y porterai ! Il n'est rien de plus magnifique. — Eh bien, duchesse de Chevreuse, vous disiez tout à l'heure qu'il ne faudrait plus rien changer aux modes, et cependant en voilà une toute nouvelle qui me paraît charmante ! Qu'en dit votre bon goût ?

LA DUCHESSE.

Je suis obligée de confesser que j'avais tort, car cette nouveauté me paraît délicieuse ; dès demain, je crois, toutes les femmes voudront porter de ces aiguillettes.

LA REINE.

Comtesse, attachez-moi ce nœud, je vous prie. (*La*

comtesse le lui attache à l'épaule gauche.) Que c'est joli ! donnez-moi un miroir.

LA DUCHESSE.

Cela a un petit air cavalier qui fait à merveille.

LA COMTESSE DE LANOY.

Cela sied à ravir ! c'est une véritable parure de bal.

LA REINE.

Je vais aller remercier le Roi. Comtesse, retrouvez-vous ici dans un quart d'heure pour entrer avec moi dans le salon; allez mettre la dernière main à votre toilette. (*Toutes les dames se retirent, excepté la duchesse de Chevreuse.*)

SCENE III.

LA REINE, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

LA REINE.

Ma chère duchesse, je déteste cette mauvaise Lanoy, qui, je crois, ne nous aime pas beaucoup ni l'une ni l'autre. Je suis persuadée qu'elle est auprès de moi la surveillante secrète de son bon ami Richelieu. Voilà dix fois que je découvre qu'il est instruit de choses qu'il ne peut guère savoir que par elle. Il n'y a que ce qui se passe entre vous et moi qui reste secret.

LA DUCHESSE, *souriant.*

Et cependant, je ne laisse pas d'avoir aussi mes entretiens confidentiels avec monseigneur; car, vous le savez, madame, il m'honore aussi de sa confiance; ses plus secrets désirs ne me sont pas cachés. Ainsi, Dieu merci, je reçois des confidences de tous les côtés : il semble que ce soit un des droits de ma charge de surinten-

dante de la maison de Votre Majesté. Ce grand personnage compte beaucoup sur le succès de mon intervention près d'elle. J'avoue que je ne m'étais d'abord chargée de la mission qu'il m'a donnée que par l'espérance de m'amuser un peu à ses dépens... et ensuite j'y ai persisté, parce que, depuis quelques jours, il est devenu nécessaire de détourner son esprit jaloux des inquiétudes que lui donne notre bel Anglais.

LA REINE.

Croyez-vous qu'il aperçoive ses folies?

LA DUCHESSE.

Je n'en doute pas. Il est trop clairvoyant pour s'y méprendre; et, à vrai dire, les imprudences du duc de Buckingham peuvent être aperçues à moins.

LA REINE.

Je le crains... et cependant je n'ai rien encouragé... rien autorisé.

LA DUCHESSE.

Il faudrait, madame, vous déterminer à témoigner quelque bienveillance à son puissant rival. Ayez, s'il se peut, quelques attentions pour lui... Mais, à propos, voilà l'heure du rendez-vous que vous lui avez accordé... une heure avant le bal.

LA REINE.

C'est donc sérieux? le projet tient donc toujours?

LA DUCHESSE.

Très sérieux, madame; sa passion le subjugue au au point qu'il est décidé à se soumettre à toutes vos volontés, et cependant il ne s'aveugle pas sur le ridicule de l'engagement qu'il a pris.

LA REINE.

Comment, vraiment! il viendra ce soir dans le ri-

dicule costume de baladin que votre folle imagination lui a imposé ?

LA DUCHESSE.

Sans doute, car je lui parlais au nom de Votre Majesté. Préparez-vous donc à le voir en pantalon de velours vert, avec des sonnettes d'argent aux jarretières, et des castagnettes aux mains ; en un mot, vêtu comme on représente *Momus* ou la *Folie*, véritable costume de l'état dans lequel vos charmes l'ont mis.

LA REINE.

Et il dansera ?

LA DUCHESSE.

Et il dansera la sarabande !... Cependant, en y réfléchissant mûrement, je vous avoue, madame, que je crois que ce projet, conçu dans un moment de gaieté folle, devrait être abandonné actuellement que Votre Majesté me paraît avoir quelques motifs, qu'elle n'avait pas alors, de ménager ce puissant personnage. Il serait bon de se le concilier, de se l'affectionner, en lui montrant du moins de la générosité, et en le dispensant d'une humiliation dont le ressentiment éclatera sans doute un jour ou l'autre. Il saurait gré de cette condescendance que Votre Majesté pourrait avoir en lui témoignant qu'elle est satisfaite de sa soumission. Un si grand intérêt que celui de votre repos mériterait bien un si léger sacrifice.

LA REINE, *vivement.*

Non !... je n'ai rien à me reprocher ; ainsi, je n'ai que faire de tant le ménager ! Je serais bien folle de faire gratuitement le sacrifice du plaisir que j'aurai d'humilier cet ennuyeux fat de cardinal... Il lui va bien

d'avoir des prétentions de ce genre!... Non, point de grâce!

LA DUCHESSE.

Madame, le duc de Buckingham n'est point encore parti!... que sait-on?... en deux ou trois jours!...

LA REINE.

Ah, duchesse!... ne me tourmentez pas.

LA DUCHESSE.

C'est que ce bel Anglais me tourmente, moi; car, comme je le disais tout à l'heure, j'ai le don d'attirer les confidences.

LA REINE.

Eh bien! que veut-il donc?

LA DUCHESSE.

Il veut.. un entretien...

LA REINE.

Un entretien!

LA DUCHESSE.

... Secret...

LA REINE.

Secret!... oh, non!... assurément non!

LA DUCHESSE.

Ce serait le premier... mais aussi ce serait le dernier... car ce serait un adieu...

LA REINE.

Un adieu!... mais il ne part point encore!

LA DUCHESSE.

Le Roi son maître attend impatiemment la belle Henriette; il siérait mal à son ambassadeur de retarder un départ que sa seule mission est de hâter le plus possible... D'ailleurs, je ne pense pas que cela dépen-

dît de lui actuellement... on est bien trop pressé ici de le voir partir lui-même... et dans deux jours...

LA REINE.

Quelle douleur !

LA DUCHESSE.

Que lui répondrai-je? ne le verrez-vous pas un instant après le bal?

LA REINE, *troublée.*

Non!... oui!... je ne puis!... comment faire?... Lorsque je me retirerai... nous verrons... je vous avertirai... vous me suivrez... vous ne me quitterez pas... Mais, dites-moi, qu'est-ce que cette comtesse de Carlisle qui paraît le poursuivre partout? quels droits croyez-vous qu'elle ait sur lui?

LA DUCHESSE.

Véritablement, elle passe pour avoir été sa maîtresse, et je soupçonne que sa jalousie l'a déterminée à le suivre, et que Richelieu, habile à mettre toutes les circonstances à profit, tire parti de celle-ci pour faire surveiller le duc de près.

LA REINE.

Elle est jolie!

LA DUCHESSE.

Oui, mais la même figure l'est-elle long-temps pour les mêmes yeux? surtout lorsque ces yeux-là se fixent avec autant d'intérêt d'un autre coté où ils rencontrent tant de sortes de supériorités?... Madame, j'aperçois le page que j'avais mis en sentinelle, qui m'annonce l'approche du cardinal.

LA REINE.

Que ce moment est mal choisi!... cet homme m'est odieux!

LA DUCHESSE.

Chargez-moi de le renvoyer ; il en sera reconnaissant... je le lui ferai valoir comme une grâce...

LA REINE, *avec colère.*

Non ! je veux l'immoler à ma colère ! Amenez-le dans mon grand cabinet, où je vais me rendre après avoir vu le Roi !

SCENE IV.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE; RICHELIEU, *en pantalon de velours vert avec des grelots d'argent aux genoux, mais couvert d'un manteau et tenant à la main un chapeau à plumets. La duchesse fait signe au page de l'introduire.*

LA DUCHESSE.

Venez, monseigneur, on vous attend.

RICHELIEU.

C'est donc tout-à-fait sérieux? ma soumission, suffisamment démontrée par ma présence sous ce ridicule costume, ne suffira donc pas pour m'obtenir ma grâce, pour désarmer une si étrange exigence ?

LA DUCHESSE.

Vous n'échapperez à rien. Nous avons été assez folles, car il faut trancher le mot, pour concevoir et vous proposer cette folle idée... Nous avons besoin du concours de votre folie pour couvrir la nôtre... Voilà notre secret... N'espérez donc rien... C'est une fantaisie d'enfant, une saillie de gaieté. Il n'y faut pas mettre plus d'importance que la chose n'en mérite.

RICHELIEU.

Mais je ne puis me figurer qu'on cherche à humilier

un homme dont on voudrait sincèrement agréer la passion !

LA DUCHESSE.

Humilier ! la reine ne l'entend point ainsi. Elle sait très bien, comme tout le monde, que Votre Éminence n'est pas tellement exclusive dans le choix de la couleur et de la façon de ses habits qu'on ne la voie en changer fort souvent. On la voit le plus communément en habit cavalier, voire en général d'armée ! (*Gaiement.*) Et ne sait-on pas que monseigneur fait souvent l'amour en chapeau à plumets ! D'après cela, comment la reine aurait-elle pu imaginer que vous vous trouveriez humilié de paraître devant elle seule, une fois, et sous le sceau du secret, en habit de fantaisie ?

RICHELIEU.

Mais danser ainsi ! moi !...

LA DUCHESSE.

Eh ! pourquoi donc pas ? allons, croyez-moi, monseigneur, si j'ai qualifié moi-même d'enfantillage le désir de la reine, c'est tout ce qui se pouvait accorder. Songez d'ailleurs au prix attaché à cette complaisance, à ce témoignage de votre soumission, et exécutez-vous de bonne grâce.

RICHELIEU.

Je vois qu'il le faut bien !... Au reste, quelqu'ennui que j'en ressente, ce n'est encore rien au prix de ce que me fait éprouver la jalousie qui s'est glissée dans mon âme.

LA DUCHESSE.

De la jalousie !... Et de qui ?

RICHELIEU.

De qui ?... Pouvez-vous feindre de ne pas voir aussi

clairement que moi l'insolent amour de ce Buckingham?

LA DUCHESSE.

Pure galanterie ! et qu'en pouvez-vous craindre? Cet étranger peut-il jamais être près de la reine qu'en cérémonie, et que Sa Majesté ne soit entourée de ses dames ?

RICHELIEU.

Il est hardi, insolent, entreprenant ; et l'accueil que lui fait la Reine est bien propre à l'encourager.

LA DUCHESSE.

La reine accueille et flatte en lui le favori du roi d'Angleterre, car on assure qu'il l'est aussi bien du nouveau roi qu'il l'était de celui qui vient de mourir. Sa Majesté espère que ces procédés attireront à la nouvelle reine une bienveillance indispensable à l'agrément de son établissement à Londres.

RICHELIEU.

Quoi que vous en disiez, duchesse, les choses sont poussées à un point qui ne me permet de prendre le change, ni sur l'insolence de ses prétentions, ni sur la faiblesse de la Reine. Aussi l'orgueil de ce vil favori... à la manière de ceux de Henri III... est-il poussé à un point intolérable !.. tout en lui me déplaît, me choque, me révolte... son impertinente attention de faire mal attacher les magnifiques perles qui ornaient hier son manteau, afin de les semer dans les salons, pour les offrir avec dédain à la bassesse de nos jeunes courtisans qui s'empressaient à les ramasser, est une insulte à toute la cour. Ce serait à la reine elle-même à en faire justice.

LA DUCHESSE.

Cela se peut : mais que peut-on exiger de si grave d'un enfaut de vingt ans? Au surplus tout cela ne dure que depuis peu de jours, et va cesser bientôt! Allons, monseigneur, allons trouver la reine. (*Elle fait un signe au page qui fait entrer le violon.*)

RICHELIEU.

Allons puisqu'il le faut absolument, me voilà prêt.

LA DUCHESSE.

Voilà le violon. Le secret lui est commandé. Ne craignez rien. (*Au violon en s'en allant.*) Suivez-moi.

RICHELIEU, *au violon à part en le retenant.*

Le silence assure ta fortune... Un seul mot te perdrait.

(*Le musicien fait signe qu'il comprend, et suit le cardinal qui sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

LA REINE, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

LA REINE.

Venez, duchesse, il est temps de laisser cette foule importune. Je crains bien que le duc de Buckingham n'ait fait trop de folies ce soir... Ne le pensez-vous pas?

LA DUCHESSE.

Mais... pas plus que de coutume. Toutefois, il y en a plus qu'il n'en faut pour désoler le pauvre cardinal, qui, je crois, n'en a pas perdu un mouvement. Quoi qu'il en soit, je l'ai trouvé charmant; il n'a jamais été plus aimable.

LA REINE.

Je le trouve... comme vous.

LA DUCHESSE.

Il danse à ravir!

LA REINE.

Oh, oui! mais sa Carlisle m'a bien impatientée.

LA DUCHESSE.

A peine l'a-t-elle pu approcher. Je soupçonne même que les amis du duc se faisaient un malin plaisir d'entraîner toujours la pauvre comtesse vers les endroits du salon où il n'était pas. C'était un manége à faire mourir de rire!

LA REINE.

Elle était plus jolie encore que de coutume !

LA DUCHESSE.

Une petite figure chiffonnée !... Il n'a point dansé avec elle !

LA REINE.

Sa mise était d'une élégance inouïe!

LA DUCHESSE.

C'est lui qui était mis avec un goût exquis.

LA REINE.

Mais, ma chère duchesse, il semblerait, à vous entendre, que vous n'avez été occupée que de lui !

LA DUCHESSE, *souriant.*

Il semblerait que Votre Majesté n'a été occupée que d'elle !... et cependant...

LA REINE.

C'est qu'elle me déplaît à un point !... Ce que je lui avais d'abord trouvé de si gracieux... son langage, son accent étranger qui m'avaient d'abord paru si piquans... tout cela m'est devenu insupportable...

LA DUCHESSE.

Quant au duc, ses manières, tout à la fois empressées et retenues, ses regards où brille la passion en même temps qu'ils expriment le respect, tout en lui est fait pour plaire à Votre Majesté ; et la jalousie qu'en témoigne la comtesse doit lui plaire bien davantage encore, car c'est une indication de sincérité bien visible !...

LA REINE.

Bien visible! mais, en vérité, vous m'effrayez, duchesse! car enfin si tout cela est si visible...

LA DUCHESSE.

Oh ! je m'entends ! pour de bons yeux, et seulement lorsqu'on connaît le dessous des cartes.

LA REINE.

Ce qui me rassure, c'est que tout ceci doit finir dans bien peu de jours... Tout cela va disparaître... et ce sera comme un rêve ! Ah ! ma chère duchesse, je suis bien à plaindre ! (*Elle s'assied dans un fauteuil en tenant son mouchoir sur ses yeux.*)

LA DUCHESSE.

Madame, respirez ce flacon... Vous avez été fort pressée dans ce bal : il y avait des momens où la foule des courtisans s'est rendue bien importune.

LA REINE.

Cependant, c'est dans ces instans de presse que le duc avait plus de liberté pour me parler, et il en a profité pour me dire... quelques mots... Il m'a demandé même la permission de me suivre à ma sortie du bal... de se rendre ici...

LA DUCHESSE.

Votre Majesté, j'espère, ne le lui a pas interdit ?

LA REINE.

Je n'ai rien répondu.

LA DUCHESSE.

Mais, l'avez-vous regardé dans cet instant-là ?

LA REINE.

Je crois... que oui.. et j'ai presque aussitôt fui le bal... et le duc.

LA DUCHESSE *gaiement.*

Oh ! puisque pour toute réponse vous avez fui le bal... et le duc... après l'avoir regardé... nous allons

le voir arriver... aussitôt qu'il jugera qu'il n'est pas imprudent de s'échapper ; et comme je ne crois pas sa prudence fort exagérée, je pense qu'il ne tardera pas beaucoup.

LA REINE.

Vous avez vu comme le Roi s'est fâché ? Dans le premier instant j'en fus consternée, craignant qu'il eût aperçu les empressemens du duc. Mais heureusement qu'il n'en était rien.

LA DUCHESSE.

Ce ne fut pas sans raison que le Roi témoigna de l'humeur... Ces deux aiguillettes disparues de votre nœud, et évidemment coupées!... Cela est d'une insolence inconcevable !

LA REINE.

Il est vrai ! Mais, au prix de la frayeur que j'avais eue d'abord, je tiens que j'en suis quitte à fort bon marché pour ces quelques brillans qu'on remplacera facilement.

LA DUCHESSE, *vivement.*

Madame, voici Buckingham.

LA REINE, *vivement.*

Duchesse, ne me quittez pas. (*La duchesse se place derrière le fauteuil de la Reine.*)

SCENE II.

LES MÊMES, LE DUC DE BUCKINGHAM.

LE DUC, *se précipitant aux pieds de la Reine.*

Madame, un malheureux qui n'a plus rien à craindre puisqu'il va partir, que le désespoir fera

mourir avant d'être arrivé, ne peut plus être retenu par rien au monde, pour obtenir ce seul instant de bonheur qu'il ait eu dans sa vie le bonheur d'être à vos pieds! Je ne sais ce que Votre Majesté m'a permis; je ne sais si elle m'a répondu; je ne sais même si elle m'a entendu, si elle m'a compris, si elle a appris sans colère la témérité de ma passion pour elle. Mais, madame, cette témérité vient expirer à vos pieds. J'y viens demander le pardon de toutes mes folies, de tous mes emportemens.

LA REINE.

Je vous pardonne de bon cœur, monsieur le duc... mais partez bientôt... bientôt... votre éloignement m'est nécessaire... Vos empressemens m'ont plu... beaucoup trop sans doute, et je ne vous l'ai que trop laissé connaître... Mais, du moins, vous n'en devez l'aveu qu'à la certitude de votre prochain départ.

LE DUC.

Ah, madame! et comment pourrai-je actuellement quitter ces lieux, les seuls désormais où je puisse vivre?

LA REINE.

Insensé!... Songez à ma position, songez à la vôtre! La moindre imprudence peut nous perdre tous deux! Nous sommes, vous et moi, observés par des yeux jaloux, ennemis, clairvoyans... Ayez plus de soin de ma gloire que je n'en ai peut-être moi-même! Montrez-vous généreux et digne de l'aveu que je viens de vous faire... Partez, duc, partez.., Oh! je suis plus à plaind e que vous!

LE DUC.

J'obéis, madame, et je pars... Mais sera-ce pour toujours? Y suis-je condamné, lorsqu'il me serait si

facile d'obtenir du roi mon maître, et j'ose dire mon ami, de revenir bientôt dans cet aimable séjour avec un titre qui m'y donnerait des fonctions stables ?... Mais, pour cela, il me faudrait, avant tout, la permission de Votre Majesté. Puis-je espérer qu'elle verrait mon retour sans peine?

LA REINE.

Sans peine!... oui! Mais avec crainte... avec effroi. Cependant... plus tard... ce que le cours des évènemens pourra amener naturellement...

LE DUC *baisant la main de la Reine.*

Ah, madame! je suis trop heureux! Ces paroles me rendent la vie!... et d'ailleurs, vous l'avouerai-je? pour me soutenir contre les douleurs de l'absence, j'ajouterai au délicieux souvenir de cet entretien, la vue, le toucher de ces rubans, dont le gracieux ornement accompagnait si bien votre personne. (*Il montre les deux aiguillettes qu'il a coupées au nœud de la reine.*)

LA REINE.

Comment donc... c'était vous...!

LE DUC.

Oui, madame... Toutefois, ce que j'ai pu enlever à votre insu, dans un instant de délire et de désespoir, je ne veux plus actuellement le conserver que le tenant de vos mains... de votre bonté... si vous m'en jugez digne.

LA REINE.

Oui, monsieur le duc, je vous en crois digne; et, loin de vous en priver, je veux étendre ce don... Je vous donne le nœud tout entier... prenez-le... emportez-le... gardez-le bien... en souvenir de l'adieu que je

vous fais. (*Elle lui attache le nœud de ruban.*) Retirez-vous... Je n'en puis plus... je n'ai que trop parlé.

LE DUC.

Je ne dois plus vous voir de bien long-temps!

LA REINE.

Mais, si fait! demain matin... à l'église ; car, malgré votre religion, vous avez l'attention d'y accompagner votre reine.

LE DUC.

Il est vrai, madame... cependant...

LA REINE.

Ensuite, dans la journée encore...

LE DUC.

Je l'espère... mais... une simple rencontre!...

LA REINE.

Le soir... à la collation et à la musique.

LE DUC.

Oui... mais, madame... si j'osais...

LA REINE.

Eh quoi!... n'est-ce point assez?

LE DUC.

Ah! c'est beaucoup, assurément... mais à la veille d'une si longue absence, est-ce bien là se voir?...

LA REINE.

Eh bien donc, ici même, un peu avant onze heures du matin... Il en est déjà deux!

LE DUC, *lui baisant la main, et se levant.*

Ah, madame!... pourvu que tout ce qui m'arrive cette nuit ne soit pas un vain songe! (*Il sort.*)

LA REINE.

Duchesse, je ne sais où j'en suis! j'ai peine à me soutenir... aidez-moi... conduisez-moi.

SCÈNE III.

LA COMTESSE DE LANOY, LA COMTESSE DE CARLISLE *ramenant* LE DUC DE BUCKINGHAM, *qu'elle tient par le bras.*

LA COMTESSE DE LANOY, *seule d'abord.*

Voilà la Reine et la duchesse de Chevreuse qui se retirent. Venez, comtesse, nous pouvons entrer ici; personne ne viendra nous y déranger.

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Come here, milord; come here! you are an abominable man, indeed! but j will not speack english on account of the countess. Je veux parler en bonne français.

LE DUC DE BUCKINGHAM, *qui, en rentrant, avait caché précipitamment dans son sein le nœud de rubans de la Reine, affectant de la gaieté.*

Voilà assurément une aimable aventure de bal! Je me trouve arrêté par deux jolies femmes, qui même n'ont pas pris de masques. C'est trop de fortune à la fois!

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Qu'est-ce que vous il dites? vous ne êtes pas arrêté par deux femmes; c'est moi toute seule qui vous arrête; le comtesse n'y est pour rien. Vous allez me dire...

LE DUC, *à la comtesse de Lanoy.*

Comtesse, venez à mon secours! faites-moi rendre la liberté!

LA COMTESSE DE LANOY.

A dire vrai, milord, je doute que vous l'ayez perdue ; et la comtesse, toute charmante qu'elle est, aurait, je crois, plus besoin de secours que vous pour recouvrer sa liberté. Ce n'est pas une petite affaire que de prétendre arrêter Votre Seigneurie.

LE DUC.

Ah, comtesse ! ce n'est pas à vous à m'adresser une telle épigramme.

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Eh bien ! eh bien !.. il va faire le amour devant moi avec le comtesse !... Milord, parlez à moi, et dites-moi ce que vous étiez venu faire dans cette salon ?

LE DUC, *embarrassé.*

Ici?

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Yes, yes, here ! je vous ai vu en sortir, et c'est le petite salon de la reine de le France.

LE DUC.

Point du tout ! vous êtes dans l'erreur. Je me retirais du bal par ce corridor.

LA COMTESSE DE LANOY.

Ah, milord ! que dites-vous là ? ce n'était pas le chemin ; et vous sortiez de ce salon, bien certainement.

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Vous ne pouvez cacher plus long-temps...

LE DUC.

Vous rêvez, ma chère comtesse ! je ne sais ce que vous voulez dire.

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Et puis, je sais encore bien ce que je ai vu que vous aviez là, et que vous avez tout de suite caché... Moi,

je veux voir tout de suite, milord... tout de suite.

LE DUC, *à part à la comtesse de Carlisle.*

Vous êtes une folle! Ne voyez-vous pas que vous vous donnez en spectacle à la comtesse d'une manière inconcevable?

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Ah! je ai tout dit à la comtesse... elle sait bien... n'est-ce pas, comtesse, je vous le ai tout dit?

LA COMTESSE DE LANOY, *riant.*

Il est vrai, monsieur le duc; j'ai reçu les confidences de la comtesse. Mais je suis discrète... (*à part*) à peu près comme elle.

LE DUC, *à la comtesse de Carlisle.*

Vous lui avez tout dit?

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Yes.

LE DUC.

Tout?

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Yes.

LE DUC.

Avec sincérité?

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Yes, yes.

LE DUC

Et aussi toutes les noirceurs, toutes les trahisons que vous m'avez faites?

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Je ne sais ce que vous dites. Mais je vois que vous cherchez à détourner la conversation... je veux que vous me répondiez...

LA COMTESSE DE LANOY.

Le duc, que nous avons trouvé ici, y était avec la Reine...

RICHELIEU.

Avec la Reine!

LA COMTESSE DE LANOY.

Et la surintendante.

RICHELIEU, *à part.*

Ah! je ne doute plus de la trahison, depuis l'horrible scène de cette danse!...

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Je ai arrêté le Diuke lorsqu'il s'échappait...moi je n'ai point vu le Reine, ni le duchesse; mais ce que j'ai bien vu, c'est que il portait ici le nœud de ruban bleu de le Reine. Je ai reconnu le couleur et aussi les aiguillettes, et les petites férettes de brillans que tout le monde il trouvait si galantes!

RICHELIEU.

Est-il possible!

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Il est possible, parce que il est sûr, et il a caché aussitôt, et je puis vous prouver que je ai bien vu. Je ai dans ma disposition un des valets de chambre de milord diucke; je le paye bien pour me servir près de son maître, et il est aussi le amant de une de mes femmes. Il me aidera à vous donner demain le preuve que je ne me ai pas trompée. Vous verrez!

RICHELIEU.

Puisque vous avez de tels moyens à votre disposition, comtesse, il faut que vous tâchiez de faire couper deux férets de ces aiguillettes, et que vous me les fassiez parvenir le plus tôt possible. Alors je vous réponds

réponds que vous serez vengée, (*à part*) et moi aussi !

LA COMTESSE DE CARLISLE.

C'est précisément ce que je avais imaginé, et ce que je ferai bien certainement. Le scélérat de Buckingham, il faut le punir ! Je veux son mort, puisque il est un perfide. Vous le tuerez, n'est-ce pas, Éminence ? Vous le tuerez, je compte sur vous, car vous devez venger le honneur de votre Roi, vous qui êtes son premier ministre. (*Elle sort.*)

(*La comtesse de Lanoy se détourne pour rire.*)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE DE LANOY, RICHELIEU.

RICHELIEU, *à part.*

Ah ! j'ai le désespoir dans le cœur !

LA COMTESSE DE LANOY, *gaiement.*

Ce pauvre nœud va se trouver bien arrangé ! Il y manque déjà deux aiguillettes qui ont été perdues ce soir dans la foule ; en voici encore deux autres qui sont menacées ! Sur douze, il y paraîtra quelque peu ! le roi les a données ce soir, et déjà tout le monde se les partage !

RICHELIEU.

Comtesse, il faut nous retrouver ici demain matin vers dix heures afin de nous entendre sur ce qui sera à faire. Si la comtesse de Carlisle peut exécuter ce qu'elle promet, je vous garantis que madame la surintendante, qui doit accompagner la reine d'Angleterre, recevra l'ordre de rester à Londres, et que le Roi récompensera votre fidélité en vous donnant sa place ! je compterai

toujours sur vous ! (*A part.*) Mais ce n'est plus désormais de l'amour que j'éprouve pour la Reine, c'est une haine profonde, c'est un besoin de vengeance auquel il faudra qu'elle succombe. (*Haut.*) A demain, comtesse. (*Il sort.*)

LA COMTESSE DE LANOY.

Enfin, je triompherai de ma rivale !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, UN PAGE DU DUC DE BUCKINGHAM.

LA DUCHESSE.

Nous voilà seuls, que me veux-tu ?

LE PAGE.

Mylord-duc, mon maître, m'a ordonné, madame, de vous remettre cette lettre et ce paquet, dans le plus grand secret.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que ce peut être? (*Elle ouvre d'abord le paquet.*) Quoi ! le nœud de la reine! Que signifie ce renvoi? Est-il fou? Voyons ce qu'il dit :

« Ma chère duchesse, un de mes valets de chambre » vendu à la comtesse de Carlisle, lui a livré cette nuit » deux aiguillettes du nœud que je vous renvoie. Un » autre de mes valets vient de m'en donner avis. Je ne » vois pas bien clairement ce que la comtesse en veut » faire, mais il y a lieu de tout craindre d'une tête si » folle. J'ai replacé dans le nœud les deux aiguillettes » que j'en avais enlevées moi-même durant le bal. C'est » un dur sacrifice que je m'impose; mais je dois le faire » pour la sécurité de la divine personne qui m'avait » fait ce don, et qui pourrait en être compromise. Préve- » nez-la; remettez tout en place. Je pense qu'il n'y a

» pas un instant à perdre. Renvoyez-moi, par mon » page, le cachet qui ferme ce billet, pour m'assurer » que tout vous est bien parvenu. Je me rendrai à » l'heure convenue au même lieu que cette nuit. »

Cette affaire est grave. La comtesse est vendue à Richelieu : il est clair qu'elle lui destine les deux aiguillettes qu'elle a fait enlever à ce nœud. Courons prévenir la Reine. Tiens, beau page, reporte ceci à ton maître; c'est la réponse. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

RICHELIEU, *en habit cavalier de ville;* LA COMTESSE DE LANOY; LE PAGE *du duc de Buckingham, que Richelieu arrête.*

RICHELIEU, *surpris.*

Un page du duc de Buckingham! Que viens-tu faire ici? A qui as-tu parlé? Qui as-tu vu?

LE PAGE.

J'ai vu madame la duchesse de Chevreuse.

RICHELIEU.

Qu'avais-tu à lui dire?

LE PAGE.

J'avais à lui remettre un billet de mylord-duc.

RICHELIEU.

Es-tu porteur d'une réponse?

LE PAGE.

Oui, monseigneur.

RICHELIEU, *vivement.*

Mon ami, cette réponse doit m'être remise. Mille louis en seront le prix, et le secret te sera assuré.

LE PAGE.

Monseigneur, je puis vous contenter à moins : voici cette réponse.

RICHELIEU, *de même.*

Donne ! (*Le page lui présente le cachet.*) Qu'est-ce que cela ?

LE PAGE.

C'est le cachet du billet de mon maître, que madame la duchesse m'a rendu, en me disant qu'il servirait de réponse.

RICHELIEU, *le lui rendant avec colère.*

Va-t'en !

SCÈNE III.

RICHELIEU, LA COMTESSE DE LANOY.

RICHELIEU.

J'étouffe ! Je ne vois ici que mystères, et je ne puis rien saisir !

LA COMTESSE DE LANOY.

Oui, monseigneur, comme je vous le disais, cela est certain : le nœud de la Reine a disparu, la cassette qui le renfermait est vide.

RICHELIEU.

J'étais bien sûr que la comtesse ne s'était pas trompée ! mais cela ne suffit pas.

LA COMTESSE DE LANOY.

Non, sans doute : il faudrait actuellement pouvoir prouver qu'il est entre les mains de Buckingham. Cela ne doit pas être difficile à la comtesse ; mais je ne vois qu'elle à qui cela soit possible.

RICHELIEU.

Aussi je compte fort sur sa jalousie et sur son adresse; cependant elle ne m'a rien fait savoir encore. J'ai dit qu'on me renvoyât sur-le-champ ici tout ce qui viendrait de sa part. — Ah! qu'il est temps que ceci finisse! La mission apparente de ce Buckingham étant de presser le départ de la nouvelle reine, j'aurai soin que dès demain... Et quant à la mission secrète que je lui soupçonne, qui est de traverser la négociation du cardinal-légat...

LA COMTESSE DE LANOY.

Voulez-vous permettre, monseigneur, à une femmelette de vous dire le véritable secret de cette ambassade? C'est tout simplement que Buckingham, fastueux et vaniteux jusqu'à l'exagération, n'a pas voulu perdre une si belle occasion de se montrer à la cour de France et d'y faire l'homme *à bonnes fortunes*; et voilà tout, n'en doutez pas. Cette affaire-ci est plus à ma portée qu'à celle de votre haute politique, croyez-moi!

RICHELIEU.

J'avoue qu'à voir sa somptuosité, sa dépense, ses folies de toutes les sortes, on serait tenté de le croire. Au reste, cela seul suffirait bien pour m'indigner et m'irriter. Je veux qu'il parte dès demain!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE CARLISLE.

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Victoire! victoire, monseigneur! voici deux aiguil-

lettes détachées du nœud de la Reine, qui est très réellement, comme vous le voyez, entre les mains de le diucke. Je l'ai tenu, et je vous aurais tout apporté si vous n'aviez dit vous-même que ceci il suffirait, et aussi parce que cela fera peut-être que le diucke il se apercevra de rien.

RICHELIEU, *tenant les aiguillettes.*

Est-il possible que j'éprouve tant de plaisir à tenir entre mes mains cette preuve de sa perfidie (*à part*) et de mon humiliation ! (*Haut.*) C'est un plaisir de rage que je ne soupçonnais pas encore !

LA COMTESSE DE CARLISLE.

C'est un plaisir un peu féroce, mais c'est égal, ce est toujours un plaisir.

RICHELIEU, *à part.*

Le désespoir, la fureur me troublent. Je ne sais à quoi me fixer. (*Il s'assied appuyé sur une table.*)

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Je voudrais bien aussi me donner un peu du plaisir féroce, aux dépens de mon amant le mylord infidèle.

LA COMTESSE DE LANOY.

Mais a-t-on idée de cela ! Elle en revient encore à ses projets furieux ! Est-ce que toutes les Anglaises sont aussi abominables que vous, ma chère ? Voyez un peu, avec cette jolie petite mine, ces jolies manières, cette délicatesse de toute sa personue, elle ne rêve qu'à tuer son amant !

LA COMTESSE DE CARLISLE.

Et vous, ne voudriez-vous pas déchirer votre rivale la Chevreuse ? et pourtant, vous aussi, vous êtes bien jolie !

LA COMTESSE DE LANOY.

La folle !... Ah ! je vois venir la Reine de ce côté.

RICHELIEU, *se levant brusquement, à la comtesse de Carlisle.*

Eh vite, comtesse, retirez-vous ! allez m'attendre chez vous ; j'y serai dans un instant. (*La comtesse sort.*) (*A part.*) Me voilà décidé. Je veux qu'elle soit humiliée à son tour, qu'elle soit obligée de se soumettre, qu'elle demande sa grâce qui est entre mes mains.

LA COMTESSE DE LANOY.

Voici la Reine !

SCÈNE V.

LA REINE, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, RICHELIEU, LA COMTESSE DE LANOY.

LA REINE.

Ah, monsieur le cardinal ! qui vous amène si matin ici ?

RICHELIEU.

L'espérance de vous y rencontrer, madame ! j'ai bien des choses à vous dire... et si vous me le permettez...

LA REINE, *d'un air d'indifférence.*

Parlez : j'écouterai volontiers.

RICHELIEU, *à demi-voix avec mystère.*

Je comprends parfaitement depuis un instant d'où provient ce froid accueil fait à mes empressemens, aux offres de mes services, de mon dévouement.

LA REINE.

De qui vous plaignez-vous en ces termes ?

RICHELIEU, *de même.*

Je crois qu'il serait possible à Votre Majesté de le deviner. Je tiens en mon pouvoir les preuves d'une intrigue, qui, si elles sortaient de mes mains, perdraient assurément la personne dont je parle.

LA REINE.

Je ne vous comprends pas.

RICHELIEU.

Regardez ces objets, madame, et jugez vous-même.

LA REINE, *froidement.*

Ah! ce sont les deux férets de diamans qui manquent à mon nœud d'aiguillettes. Je suis bien aise de savoir qu'ils sont entre vos mains.

RICHELIEU, *à part.*

O ciel! quel sang-froid! est-il possible! (*Haut.*) Et vous ne craignez pas, madame, que je les remette au Roi?

LA REINE.

Craindre! et pourquoi donc? D'ailleurs, à quoi servirait-il de les remettre au Roi? Il me les rendrait tout aussitôt! autant vaut que vous me les remettiez vous-même; du moins ce sera vous qui en recevrez mes remerciemens. Cette marche évitera un détour inutile.

RICHELIEU.

Mais, madame, si je dis au Roi comment et où je me les suis procurés?

LA REINE.

Je ne vous comprends plus.

RICHELIEU.

Mais, enfin, si le Roi apprend que ces aiguillettes ont été prises sur le nœud même, et chez la personne à qui vous en avez fait le criminel don?...

LA REINE, *fièrement.*

Plaît-il? qu'osez-vous dire?

RICHELIEU.

La vérité!... Puisque je suis poussé à bout, je ne veux plus rien ménager...

LA REINE, *avec sévérité.*

Votre ton ne me convient pas, changez-en; et tâchez aussi que vos paroles se puissent supporter.

RICHELIEU, *à part.*

Quelle assurance! (*Haut.*) Vous ne pensiez pas, madame, que je serais si vite informé, et que je me procurerais sitôt cette preuve...

LA REINE.

Cette preuve!... quelle preuve?... Que parlez-vous donc de preuves dans votre insolent emportement?

RICHELIEU, *vivement.*

Ces deux aiguillettes, enlevées chez le duc de Buckingham, et qui faisaient partie du nœud que Votre Majesté reçut hier du Roi, et qu'elle a donné dans la nuit même à ce duc...

LA REINE.

Vous êtes fou! la pitié que votre état me fait éprouver arrête ma juste colère. Je veux bien vous prouver à mon tour que vous êtes dupe de quelque intrigue... Comtesse de Lanoy, allez chercher le coffret que vous savez.

LA COMTESSE DE LANOY.

Mais, madame, il ne renferme rien!

LA REINE.

Qu'en savez-vous? qui vous l'a dit?

LA COMTESSE DE LANOY, *balbutiant.*

C'est, madame, que je m'en suis aperçue ce matin.

LA REINE.

Et qui vous a permis...? Allez le chercher, vous dis-je; j'ai remis moi-même ce nœud à sa place.

RICHELIEU, *à part.*

Que dit-elle?

SCÈNE VI.

LA REINE, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, RICHELIEU.

LA REINE.

Prenez garde, monsieur, aux gens qui vous entourent : ils vous feront faire des fautes. Cette comtesse de Carlisle, entre autres, à qui vous donnez toute votre confiance...

RICHELIEU.

Moi, madame?

LA REINE.

Ne m'interrompez pas. Je sais qu'en penser. C'est une intrigante qui cherche tous les moyens de se rendre importante; c'est une folle qui vous compromettra. Ne vous fiez pas trop à elle... dans des occasions graves surtout... et celle-ci est du nombre, car je ne doute pas qu'elle ne soit l'auteur de toute cette scène. Vous allez juger vous-même de la confiance qu'elle mérite, car je veux bien vous faire voir ce nœud qu'on suppose être passé en d'autres mains.

RICHELIEU.

Serait-il possible? S'il est ainsi, madame... j'avouerai, j'implorerai... Cette fois, du moins, j'aurai mérité mon humiliation... (*A part.*) Je m'y perds! la com-

tesse aurait-elle, en effet, imaginé... ? Quels motifs... ?

LA DUCHESSE.

Ainsi donc, monseigneur, la passion vous a fait perdre la tête, au point de vous avoir fait prendre pour chef de vos conseils cette folle de comtesse de Carlisle, vous, personnage grave, génie supérieur; vous, chef tout-puissant des conseils du puissant Roi de France! En vérité, je vous trouve bien à plaindre!

RICHELIEU, *à part.*

Elles me raillent, elles m'étourdissent! je ne sais plus que penser.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE LANOY.

LA COMTESSE DE LANOY.

Madame, voici le coffret.

LA REINE.

Voici la clef; ouvrez-le; et faites voir ce qu'il renferme.

RICHELIEU, *à part.*

Ciel! c'est le nœud!

LA REINE.

Il y manque les deux aiguillettes que vous avez, et qui ont été perdues cette nuit dans le bal.

RICHELIEU, *à part.*

N'en manquerait-il pas quatre? voyons! (*Il regarde.*) Dix!

LA DUCHESSE.

Oui, il y en a dix! Il n'y manque, vous le voyez,

que les deux aiguillettes que Sa Majesté a perdues cette nuit, perte dont le Roi s'est aperçu le premier, et dont il a témoigné si vivement son étonnement et sa colère. Il est assez clair actuellement que ces aiguillettes avaient été enlevées à dessein par la personne qui vous les a remises, et qui a méchamment imaginé de bâtir sur cette possession criminelle une détestable fable dont vous avez été la dupe, et qu'elle ne croyait pas devoir être si tôt et si facilement déjouée.

RICHELIEU, *à part.*

Je ne sais que croire!

LA COMTESSE DE LANOY, *à Richelieu, à part.*

Etes-vous bien sûr de cette Carlisle? moi, je la crois capable de bien des noirceurs.

RICHELIEU, *de même.*

Mais, vous-même, ne disiez-vous pas que le nœud était disparu?

LA COMTESSE DE LANOY, *de même.*

Je pouvais le croire, ne l'ayant plus retrouvé dans le coffret; mais je n'avais pas dit qu'il fût chez le duc; c'est elle...

RICHELIEU, *de même.*

Ah! le maudit page de tout à l'heure ne nous a pas tout dit!... Quoi qu'il en soit, je suis pris, la chose est claire; il faut me soumettre. (*A la Reine.*) Madame, je dois implorer la générosité de Votre Majesté... Elle doit, ce me semble, quelque indulgence aux fautes qu'elle-même occasione... quoiqu'à son insu... Je la supplie donc...

LA REINE.

Volontiers! mais, avant tout, rendez-moi mes deux aiguillettes. (*Il les lui rend.*) Je vous pardonne. Qu'il ne

soit plus question de rien ; mais que cette leçon vous serve pour l'avenir.

RICHELIEU, *baisant la main de la Reine.*

Ah, madame !... (*A part, en s'en allant.*) Je suis joué ! mais, patience, mon tour viendra !

LA REINE, *à la comtesse de Lanoy, d'un ton sévère.*

Remettez la cassette à la surintendante, et allez m'attendre dans mon cabinet. (*La comtesse sort.*)

SCÈNE VIII.

LA REINE, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

LA REINE.

Ah ! quelle scène, ma chère duchesse ! quelle scène ! je ne sais comment j'ai pu être si bien maîtresse de moi ! je frémis en songeant ce qui aurait pu arriver si le duc n'y eût pourvu aussi promptement ! A quoi a-t-il tenu que mon imprudence ne me devînt fatale !

LA DUCHESSE.

Tout s'est heureusement terminé ; le pauvre cardinal ne sait plus où donner de la tête... il est sorti tout ébloui... (*Vivement.*) Ah ! madame, voici le duc de Buckingham exact au rendez-vous !

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE DUC DE BUCKINGHAM.

LA REINE.

Venez, monsieur le duc ; venez, que je vous remercie de la générosité de vos procédés.

LE DUC.

Ah! madame! c'était un devoir sacré.

LA REINE.

Cela est possible! mais nul autre, peut-être, ne s'en fût acquitté avec cet empressement et ce soin qui seuls pouvaient le rendre efficace. Je vous dois la vie!

LE DUC.

Madame!...

LA REINE.

Mais, pour consolider tout cet édifice, assez mal rebâti, peut-être, il faut que tout le monde observe le silence le plus absolu... il faut que vous ne témoigniez nulle humeur à la comtesse de Carlisle... Il faut feindre d'ignorer ce qu'elle a fait, ce qui s'est passé... lui témoigner... même plus qu'à l'ordinaire de... de l'amitié...

LE DUC.

O ciel! cela m'est impossible!... elle m'est horrible!

LA REINE.

Oui... de l'amitié... pour l'amour de moi!

LE DUC *se jette aux pieds de la Reine.*

Ah, madame!

LA REINE.

Duchesse, donnez-moi encore une fois ce nœud fatal... Tenez, duc, il vous appartient plus que jamais; je vous le donne une seconde fois... faites que je ne le revoie plus... Voici les deux aiguillettes que la comtesse en avait enlevées... mais je retiens celles que vous aviez prises vous-même... (*Elle les détache du nœud.*) Je veux les garder... précieusement... c'est un souvenir qui ne me quittera pas. (*Elle les remet à la duchesse, et at-*

tache le nœud au duc.) Et puis, chère duchesse, elles nous serviront de modèle pour faire bien vite refaire un nœud semblable à celui-ci que le duc emportera, afin qu'il ne m'arrive plus de scène semblable à celle qui vient de se passer... Adieu, duc, adieu... retirez-vous... Nous nous reverrons encore avant votre départ... mais plus ici... ni seuls... Soyez prudent... et qu'il suffise à votre amour de se rappeler que c'est au mien, que c'est à ma reconnaissance, que vous devez ce présent.

LE DUC *se relève, détache le nœud, le baise, et le cache dans son sein.*

Ah! dût-il me brûler, il ne sortira plus de là!

(*Il baise la main de la Reine, et sort.*)

LA REINE.

Venez, duchesse, rentrons; j'ai besoin d'aller prendre un peu de repos avant de me remettre dans cette foule.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTE.

Le fond de cette pièce est fourni par les deux anecdotes suivantes :

« Le cardinal étoit éperdument amoureux, et ne s'en cachoit point, d'une grande princesse. Le respect que je dois à sa mémoire m'empêchera de la nommer. Le cardinal avoit eu la pensée de mettre un terme à sa stérilité; mais on l'en remercia civilement, dit la chronique d'où je tire ce fait. — La princesse et sa confidente (*madame de Chevreuse*) avoient en ce temps-là l'esprit tourné à la joie pour le moins autant qu'à l'intrigue. Un jour qu'elles causoient ensemble, et qu'elles ne pensoient qu'à rire aux dépens de l'amoureux cardinal : « Il est passionnément épris, madame, dit la » confidente ; je ne sache rien qu'il ne fît pour plaire à Votre Ma» jesté. Voulez-vous que je vous l'envoie, un soir, dans votre cham» bre, vêtu en baladin? que je l'oblige à danser ainsi une sarabande ; » le voulez-vous ? il y viendra. — Quelle folie! » dit la princesse. Elle étoit jeune, elle étoit femme, elle étoit vive et gaie; l'idée d'un pareil spectacle lui parut divertissante. Elle prit au mot la confidente, qui fut du même pas trouver le cardinal.

» Ce grand ministre, quoiqu'il eût dans la tête toutes les affaires de l'Europe, ne laissoit pas en même temps de livrer son cœur à l'amour. Il accepta ce singulier rendez-vous. Il se croyoit déjà maître de sa conquête, mais il en arriva autrement. Boccau, qui étoit le Baptiste (*Lulli*) d'alors, et jouoit admirablement du violon, fut appelé. On lui recommanda le secret. De tels secrets se gardent-ils? C'est donc de lui qu'on a tout su.

» Richelieu étoit vêtu d'un pantalon de velours vert; il avoit à ses jarretières des sonnettes d'argent; il tenoit en main des castagnettes, et dansa la sarabande que joua Boccau. Les spectatrices et le violon étoient cachés, avec Vautier et Béringhen, derrière un paravent, d'où l'on voyoit les gestes du danseur. On rioit à gorge

déployée ; et qui pourroit s'en empêcher, puisqu'après cinquante ans j'en ris encore moi-même ?

» On fit retirer Boccau, et la déclaration amoureuse fut faite dans toutes les formes. La princesse la traita toujours de pantalonnade, et ses dédains, assaisonnés du sel de la plaisanterie, aigrirent tellement ce prélat orgueilleux, que, depuis, son amour se changea en haine. La princesse ne paya que trop cher le plaisir qu'elle avoit eu de voir danser une éminence.» — *Mémoires du comte de Brienne*, t. 1, pages 274 à 276. — Paris, 1828.

« ... D'autres sujets animèrent encore le Roi et le cardinal contre la Reine et contre madame de Chevreuse. Le comte de Holland vint en France, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, pour traiter le mariage du roi son maître avec Madame, sœur du Roi. Il étoit jeune et bien fait, et il plut à madame de Chevreuse. Pour honorer leur passion, ils firent dessein de former une liaison d'intérêt et même de galanterie entre la Reine et le duc de Buckingham, bien qu'ils ne se fussent jamais vus. Les difficultés d'une telle entreprise n'étonnèrent point ceux qui y avoient le principal intérêt : la Reine étoit telle que je l'ai dépeinte, et le duc de Buckingham étoit favori du roi d'Angleterre, jeune, libéral, audacieux, et l'homme du monde le mieux fait... Il se fit choisir pour venir en France épouser Madame au nom du roi son maître, et il y arriva avec plus d'éclat, de grandeur et de magnificence que s'il eût été roi. La Reine lui parut encore plus aimable que son imagination ne lui avoit pu représenter ; et il parut à la Reine l'homme du monde le plus digne de l'aimer. Ils employèrent la première audience de cérémonie à parler d'affaires qui les touchoient plus vivement que celles des deux couronnes ; ils ne furent occupés que des intérêts de leur passion.

» ... Quelque brillante que fût la cour de France, elle fut effacée en un moment par l'éclat du duc de Buckingham. L'orgueil et la jalousie du cardinal de Richelieu furent également blessés de cette conduite de la Reine, et il donna au Roi toutes les impressions qu'il étoit capable de recevoir contre elle. On ne songea plus qu'à conclure promptement le mariage, et à faire partir le duc de Buckingham. Lui, de son côté, retardoit le plus qu'il étoit possi-

ble, et se servoit de tous les avantages de sa qualité d'ambassadeur pour voir la Reine, sans ménager les chagrins du Roi; et même, un soir que la cour étoit à Amiens, et que la Reine se promenoit assez seule dans un jardin, il y entra avec le comte de Holland, dans le temps que la Reine se reposoit dans un cabinet. Ils se trouvèrent seuls: le duc de Buckingham étoit hardi et entreprenant; l'occasion étoit favorable, et il essaya d'en profiter avec si peu de respect, que la Reine fut contrainte d'appeler ses femmes, et de leur laisser voir une partie du trouble et du désordre où elle étoit. Le duc de Buckingham partit bientôt après, passionnément amoureux de la Reine, et tendrement aimé d'elle. Il la laissa exposée à la haine du Roi et aux fureurs du cardinal de Richelieu, et il prévoyoit que leur séparation devoit être éternelle; il partit enfin sans avoir eu le temps de parler en particulier à la Reine; mais, par un emportement que l'amour seul peut rendre excusable, il revint à Amiens le lendemain de son départ, sans prétexte, et avec une diligence extrême. La Reine étoit au lit: il entra dans sa chambre, et, se jetant à genoux devant elle, et fondant en larmes, il lui tenoit les mains. La Reine n'étoit pas moins touchée, lorsque la comtesse de Lanoy, sa dame d'honneur, s'approcha du duc de Buckingham, et lui fit apporter un siége, en lui disant qu'on ne parloit point à genoux à la Reine. Elle fut témoin du reste de la conversation, qui fut courte. Le duc de Buckingham remonta à cheval en sortant de chez la Reine, et reprit le chemin d'Angleterre. On peut croire aisément ce qu'une conduite si extraordinaire fit dans la cour, et quels prétextes elle fournit au cardinal pour aigrir encore le Roi contre la Reine.

« Les choses étoient en ces termes, quand la reine d'Angleterre partit pour aller trouver le roi son mari. Elle fut menée par le duc et la duchesse de Chevreuse. Le duc de Buckingham eut, dans cette réception, toute l'occasion qu'il désiroit de faire paroître sa magnificence, et celle d'un royaume dont il étoit le maître; et il reçut madame de Chevreuse avec tous les honneurs qu'il auroit pu rendre à la Reine qu'il aimoit. Elle quitta bientôt la cour d'Angleterre, et revint en France avec le duc son mari. Elle fut reçue du cardinal comme une personne dévouée à la Reine, et au duc de Buckingham: il essaya néanmoins de la gagner à le servir auprès de la Reine; il

crut même quelque temps qu'elle lui étoit favorable ; mais il ne se fioit pas assez à ses promesses pour ne se pas assurer par d'autres précautions. Il voulut en prendre même du côté du duc de Buckingham ; et sachant qu'il avoit eu en Angleterre un long attachement pour la comtesse de Carlisle, le cardinal sut ménager si adroitement l'esprit fier et jaloux de cette femme, par la conformité de leurs sentimens et de leurs intérêts, qu'elle devint le plus dangereux espion du duc de Buckingham. L'envie de se venger de son infidélité, et de se rendre nécessaire au cardinal, la portèrent à tenter toutes sortes de voies pour lui donner des preuves certaines de ce qu'il soupçonnoit de la Reine.

« Le duc de Buckingham étoit, comme je l'ai dit, galant et magnifique : il prenoit beaucoup de soin de se parer aux assemblées. La comtesse de Carlisle, qui avoit tant d'intérêt de l'observer, s'aperçut bientôt qu'il affectoit de porter des ferrets de diamans, qu'elle ne lui connoissoit pas : elle ne douta point que la reine de France ne les lui eût donnés : mais, pour en être encore plus assurée, elle prit le temps à un bal d'entretenir en particulier le duc de Buckingham, et de lui couper les ferrets, dans le dessein de les envoyer au cardinal. Le duc de Buckingham s'aperçut le soir de ce qu'il avoit perdu ; et jugeant d'abord que la comtesse de Carlisle avoit pris les ferrets, il appréhenda les effets de sa jalousie, et qu'elle ne fût capable de les remettre entre les mains du cardinal pour perdre la Reine. Dans cette extrémité, il dépêcha à l'instant même un ordre de fermer les ports d'Angleterre, et défendit que personne n'en sortît, sous quelque prétexte que ce pût être, devant un temps qu'il marqua. Cependant il fit refaire en diligence des ferrets semblables à ceux qu'on lui avoit pris, et les envoya à la Reine, en lui rendant compte de ce qui étoit arrivé. Cette précaution de fermer les ports retint la comtesse de Carlisle ; et elle vit bien que le duc de Buckingham avoit eu tout le temps dont il avoit besoin pour prévenir sa méchanceté. La Reine évita de cette sorte la vengeance de cette femme irritée, et le cardinal perdit un moyen assuré de convaincre la Reine et d'éclaircir le Roi de tous ses doutes, puisque les ferrets venoient de lui, et qu'il les avoit donnés à la Reine. » (*Mémoires du duc de La Rochefoucauld;* tome 51 de la collection de Petitot, pages 339 à 344.)

Cette même anecdote est rapportée en termes bien plus romanesques, bien plus dramatiques, dans les notes à la suite du premier tome des Mémoires du comte de Brienne déjà cités. Mais j'ai préféré produire ici la leçon à laquelle le nom du duc de La Rochefoucauld donne une garantie qui manque à celle dont il s'agit.

FIN DE LA NOTE.

UNE MATINÉE
DE LOUIS XIV.

COMÉDIE HISTORIQUE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

LOUIS XIV.
LA MARQUISE DE MONTESPAN.
LE PRINCE DE MARSILLAC.
LE DUC DE SAINT-AIGNAN.
DESMARETS, contrôleur-général des finances.
LA BELLE JARDINIÈRE de l'orangerie.
SAMUEL BERNARD.
LE NOTRE.

La scène est à Versailles, dans l'orangerie, devant la statue du Roi.

UNE MATINÉE
DE LOUIS XIV.

ACTE I.

SCÈNE I.

LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Nous voici seuls ; dites-moi vite ce que vous en avez appris.

LE PRINCE.

Sire, c'est la fille de votre jardinier chargé de cette orangerie ; elle n'a que quinze à seize ans. Elle est charmante[1] !

LE ROI.

Comment personne ne parlait-il d'une beauté si parfaite? Comment Lauzun, Grammont et mille autres, qui ne bougent d'ici, ne l'ont-ils pas remarquée?

LE PRINCE.

Restée dans sa famille jusqu'à présent, il n'y a que peu de jours qu'elle est venue rejoindre son père, qui l'a chargée de recueillir les fleurs de ces beaux orangers. Personne ne la connaît encore, et c'est à elle-même qu'il m'a fallu m'adresser pour avoir ce peu de

détails. Votre Majesté est une des premières personnes à qui un heureux hasard l'ait fait rencontrer.

LE ROI.

Il y a quelques jours, j'étais seul à ma fenêtre, elle en passa fort près sans m'apercevoir. L'habit de son village et sa beauté me frappèrent; je la suivis des yeux, et je la vis entrer dans cette orangerie. Hier matin elle y revint encore; elle tenait une corbeille à la main, ce qui me fit présumer qu'elle y avait quelque occupation. Depuis trois jours je sors peu accompagné et je la cherche vainement. Mais, dites-moi, où l'avez-vous trouvée? que vous a-t-elle dit? que pensez-vous d'elle?

LE PRINCE.

Elle est véritablement d'une rare beauté, et d'une naïveté plus rare encore en ce pays-ci. On reconnaît facilement qu'elle n'y est arrivée que depuis fort peu de temps. La cherchant aux environs de cette orangerie, je l'aperçus ici même, à cette place, debout vis-à-vis de la statue de Votre Majesté, qu'elle regardait avec une attention si profonde, que, sans s'en apercevoir, elle laissait répandre la fleur d'orange qu'elle venait de cueillir, et que sa corbeille elle-même allait s'échapper de ses mains.

LE ROI.

Elle regardait ma statue?

LE PRINCE.

Elle en était tellement occupée, que j'arrivai tout près d'elle sans qu'elle s'en aperçût, et que mon premier mot la saisit comme si le tonnerre fût tombé à ses pieds. Sa confusion fut extrême; elle fut pendant

quelque temps à se remettre, et je fus obligé de répéter plusieurs fois mes questions avant d'en pouvoir obtenir quelques mots de suite... Ah! sire, le modèle de cette statue-là ne trouvera pas cette belle enfant insensible.

LE ROI.

Je l'espère!

LE PRINCE.

Son habit de villageoise, qu'elle n'a pas encore quitté, lui sied à merveille; elle sera moins piquante lorsqu'elle voudra prendre des airs de ville. C'est actuellement, sire, et dans ces premiers momens où la corruption de Versailles ne l'a point encore atteinte, que...

LE ROI.

Oui, oui, c'est dans ce moment qu'il faut veiller à ce qu'aucun de vous ne corrompe ce jeune cœur.

LE PRINCE, *riant.*

C'est un des droits, et même, si j'ose parler avec rigueur, c'est un des devoirs de la royauté.

LE ROI.

D'ailleurs, son attention à regarder ma statue me prouve que c'est bien à moi qu'elle porte de l'intérêt. Il n'y a point là de calcul!... c'est la nature même!... Cela me va jusqu'au fond du cœur!

LE PRINCE.

Quelle distance de la naïveté de cette enfant, à l'astuce, à la hauteur, à l'orgueil, à la malignité, à l'ambition, à l'intrigue de quelques autres personnes qui entourent Votre Majesté!

LE ROI.

Vous pouvez dire tout le bien que vous pensez de la belle Jardinière, sans dénigrer personne.

LE PRINCE.

Sire, je n'ai point nommé...

LE ROI.

Non, mais vous désignez !

LE PRINCE.

Si Votre Majesté avait reconnu quelqu'un à ce que j'ai dit, ce serait la preuve que le portrait serait ressemblant.

LE ROI.

Je n'y ai reconnu personne que vous-même, et une mauvaise intention qui vous est habituelle.

LE PRINCE.

Pardonnez, sire, à mon zèle qui s'inquiète aisément sur tout ce qui touche à votre bonheur ! — Ce ne sont point les hommes de votre cour qui entreprendront de troubler les amours de Votre Majesté avec la belle Jardinière ; pas un seul ne donne lieu de craindre un tel manque de respect ; mais tout est à redouter de l'altière marquise.

LE ROI.

Il ne faut pas qu'elle soit informée de ceci. Si cette fantaisie, dont le mystère fait le charme, devait éclater, exciter du trouble, des tracasseries, du scandale, autant vaudrait une intrigue de plus avec quelque femme de la cour. Soyez discret, et tout ira bien, j'espère.

LE PRINCE.

Votre Majesté compte sur moi, sans doute ! je le mérite.

LE ROI.

Je prendrai quelque prétexte pour détourner l'attention de mes promenades solitaires. On vient : silence !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE MONTESPAN, LE DUC DE SAINT-AIGNAN, LE NOTRE.

LA MARQUISE.

Ah ! sire, que votre absence depuis une demi-heure nous a causé d'inquiétude !

LE ROI.

Il a plu un instant ; je me suis réfugié dans cette orangerie. Avant la pluie, j'assistais aux plantations des jardins, pour fuir vos appartemens fermés.

LA MARQUISE.

Le grand air vous est plus nécessaire qu'à personne. Mais il ne faudrait pas pour cela braver le vent et la pluie. La prudence...

LE ROI.

Il faut bien que je fuie les appartemens empestés d'odeurs, puisqu'on ne veut pas m'en épargner le désagrément et les dangers. Je reçois tous les jours des témoignages signalés de dévouement, et je ne puis obtenir des égards qui coûteraient si peu.

LA MARQUISE.

Votre Majesté est si peu exigeante, qu'elle a laissé ignorer jusqu'à présent cette répugnance pour les parfums.

LE ROI.

Dites qu'on a feint de ne pas m'entendre.

LE DUC.

Quand on aurait dû deviner !

LE ROI.

Ah ! nous n'en sommes pas là, mon cher ! deviner, dites-vous? il ne s'agit guère de cela vraiment : témoin vos coiffures, mesdames, dont la ridicule hauteur a si long-temps bravé mes critiques... Arrive d'Angleterre une inconnue [2], une soubrette, avec une coiffure basse, et vite toutes les princesses abaissent les leurs, et sur-le-champ toutes les autres femmes les imitent... L'exemple de cette créature opère en un moment ce que je n'ai pu obtenir.

LA MARQUISE.

Ah ! sire! quelle rancune ! La mode est l'empire de notre sexe. Nous n'attendions qu'un prétexte pour vous le soumettre... Quant aux parfums, j'en fais mon affaire à la cour, et vous verrez que désormais...

LE ROI.

Je sais que votre exemple pourra beaucoup ! mais, en attendant, je jouirai de la pureté de l'air qu'on respire ici !... Aussi, mon cher Le Nôtre, vous me verrez souvent, car c'est avec vous que je me plais le plus à travailler.

LE NÔTRE.

Ah, sire ! je suis pénétré de toutes les bontés de Votre Majesté pour moi !

LE ROI.

J'aime ce bon Le Nôtre, et je crois qu'il me le rend bien !

LE DUC.

Il est certain que le seul homme de France qui ait

jamais imaginé d'embrasser Votre Majesté, c'est le jardinier Le Nôtre! cette familiarité... [3].

LE ROI.

Ce n'est point une familiarité, c'est un élan d'âme, un mouvement involontaire de joie et d'affection qui le transporte chaque fois qu'il me revoit, et dont je lui sais bon gré.

LE NÔTRE.

Votre Majesté sait que je suis sincère.

LE ROI.

Et voyez, messieurs, si le pape lui-même, à qui assurément de telles manières doivent paraître fort extraordinaires, n'a pas reçu en homme d'esprit et de bon cœur l'embrassade cordiale de Le Nôtre? Toute sa cour en fut, comme vous, bien étonnée, bien effarouchée : lui seul ne le fut pas!

LE NÔTRE.

Mais, sire, on a fait à Votre Majesté un rapport inexact; je n'ai point vu que personne fût surpris ni blessé...

LE PRINCE, *à part, en riant.*

Oh! je le crois, qu'il n'a rien vu de tout cela!

LE NÔTRE.

Le saint-père fut très content! il m'embrassa lui-même! il me serra la main, et se mit à rire de bon cœur; il était malade, la santé lui revint! je le lui avais prédit, et cela lui porta bonheur; il m'en remercia.

LE ROI, *au prince.*

Chez lui ces petites libertés procèdent d'un si bon principe, et tirent si peu à conséquence!

LE PRINCE.

Si toutes les personnes qui ont l'honneur d'appro-

cher habituellement Votre Majesté pouvaient se livrer aux mêmes libertés, la bonté du principe l'exposerait à d'étranges conséquences.

LE ROI.

On n'est pas maître des élans du cœur.

LE PRINCE.

A moins pourtant d'être maîtrisé par un profond respect.

LE ROI.

Le respect sans élan, l'élan sans respect... ma foi, le choix est difficile.

LE PRINCE.

Votre Majesté ne veut pas faire le procès au respect, sans doute; et si elle le voulait faire, elle le perdrait.

LE ROI.

Le procès au respect! non. L'étiquette le protège trop bien; mais elle protège aussi l'indifférence, l'aversion même... Au reste, Le Nôtre est hors de l'étiquette de toute manière.

LE PRINCE.

Votre Majesté ne veut sûrement pas dire que Le Nôtre est au-dessus, et il a prouvé qu'il n'était pas au-dessous, car il s'est montré fort capable dans l'art de la cour lorsque Votre Majesté voulut qu'il prononçât entre Elle et le marquis de Louvois sur cette fenêtre que Louvois soutenait être de niveau, et qui ne l'était pas [4].

LE ROI, *avec fierté.*

Par cela seul que je voulais bien permettre à Louvois de disputer avec moi, Le Nôtre pouvait se croire obligé à des ménagemens pour lui. Mais, pour juger mon jardinier d'après les lois de l'étiquette, il fau-

drait être bien exact à s'y conformer soi-même. Or, me direz-vous ce qui fait que vous ou le duc de Saint-Aignan ayez ignoré le devoir de votre charge quand la pluie nous surprit dans ce jardin, et que, pendant qu'elle tombait sur ma tête, vous vous disputiez à qui il appartenait de me donner mon chapeau [5]?

LA MARQUISE.

L'un d'eux avait tort nécessairement!

LE ROI.

Sans doute, car l'un des deux ignorait l'étiquette qui règle les devoirs de sa place ; et ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive : une autre fois ce fut pour mon surtout [6] que j'ai failli attendre!

LE DUC.

Sire, il s'agissait d'un droit en même temps que d'un devoir; également jaloux de l'un et de l'autre, notre zèle a pu nous tromper.

LE ROI.

Fort bien, aussi je ne vous en fais pas un crime. Seulement je défends Le Nôtre (*avec impatience*), et surtout je défends la liberté dont je veux jouir dans mes jardins, la liberté de mes promenades du matin ; jamais je ne me suis si bien porté que quand j'allais apprendre de La Quintinie à tailler des espaliers [7] : je veux reprendre le même exercice dans les jardins de Le Nôtre. J'y veux désormais donner plus de temps.

LA MARQUISE.

Vous y accompagner, sire, deviendra un nouveau plaisir, un nouvel objet d'ambition pour votre cour, pour moi surtout.

LE ROI.

Précisément, marquise, c'est la solitude qu'on y

trouve que j'y viendrai chercher ! si la cour m'y suivait, autant vaudrait que je restasse dans le mauvais air auquel je veux échapper de temps en temps.

LA MARQUISE.

Vous ferez un choix de quelques courtisans qui se succèderont chaque jour : cela deviendra plus recherché que les voyages de Marly même, parce que le petit nombre...

LE ROI, *à part.*

Je le ferai si petit même, qu'il ne me gênera pas. (*Haut.*) En attendant je défends qu'on m'en parle. On continuera à se présenter pour Marly, mais on attendra que de mon propre mouvement je désigne pour me suivre aux travaux et aux plantations. Marsillac, vous me suivrez toute cette semaine.

LE PRINCE.

Votre Majesté me comble d'honneur.

LE DUC, *à part.*

O ciel ! ceci annonce une nouvelle intrigue, et je m'en trouve écarté. J'avais pourtant bien mérité par mes services... [8].

LA MARQUISE.

Et moi, sire, ne me permettez-vous pas... ?

LE ROI, *avec humeur.*

Lorsque le temps sera favorable, et que madame de Fontanges pourra...

LA MARQUISE.

Madame de Fontanges ! ! elle est d'une santé trop délicate pour que le grand air ne lui soit pas dangereux. D'ailleurs ses goûts sont peu tournés de ce côté ; elle est toute mondaine, tandis que Votre Majesté sait, par

les travaux de Clagny [9], quel intérêt ce genre d'occupation a pour moi.

LE ROI, *à part.*

Peut-on insister ainsi? (*Haut.*) Je ne refuse point absolument, mais je vous ferai prévenir.

LA MARQUISE.

Ce sera bientôt, j'espère.

LE ROI.

D'ailleurs j'ai plus d'un motif pour réduire à l'avenir le nombre des personnes qui m'accompagneront. Je n'ignore pas que plus d'un malveillant a osé m'accuser d'avoir occasionné, en exigeant qu'on m'accompagnât dans mes courses, le malheur arrivé à madame la duchesse de Bourgogne... [10].

LE PRINCE.

Sire! serait-il possible?

LE ROI.

Votre père lui-même!... Il suffit!... n'en parlons plus... Mais la duchesse de Bourgogne, et toute sa maison, seront désormais dispensés de me suivre...

LA MARQUISE.

Ah! sire...

LE ROI.

Laissons ce triste sujet de conversation... Le temps est très changeant aujourd'hui, ce me semble. Voilà l'orage qui s'approche. Duc de Saint Aignan, accompagnez la marquise. Le Nôtre, montrez-lui en passant le plan de la double rampe.

LA MARQUISE.

Je vais attendre des nouvelles de Votre Majesté, ou sa personne même!

LE ROI, *rappelant la marquise.*

Ah ! marquise, j'oubliais une chose. (*A part.*) Il me vient une excellente idée pour éloigner encore quelques personnes. (*A la marquise d'un ton de confidence.*) L'humeur que vous me voyez contre la cour, et l'espèce de dégoût qui me fait rechercher la solitude et les occupations des jardins avec plus d'empressement que jamais, tout cela n'est pas sans des motifs récens et graves. Je veux parler de ce qui arrive dans ma famille même, depuis quelques jours.

LA MARQUISE.

J'ai peine à comprendre...

LE ROI.

Vous m'étonnez, car assurément les choses dont je veux parler sont sues de toute la cour, et sans doute courent actuellement la ville. Quoi qu'il en soit, voici de quoi il s'agit : vous savez la peine que j'ai eue à réconcilier les princesses, qui, la semaine dernière, se sont publiquement dit de grossières injures dans la salle à manger de Marly [11].

LA MARQUISE.

Ah ! sire, je crains que le rapport n'en ait pas été fait très exactement à Votre Majesté.

LE ROI.

Au lieu de qualifier d'injures leurs discours, nommez-les, si vous voulez, de dures vérités, il n'importe ; toutefois ce fut un grand scandale ! Et cependant ce n'est rien encore, auprès de ce que j'ai à dire : figurez-vous que cette nuit, pour sceller leur réconciliation, assez mal établie jusque là, elles se sont imaginé de se réunir, et sont restées jusqu'au jour à boire outre mesure... [12].

LA MARQUISE.

Sire, êtes-vous bien sûr?...

LE ROI.

Très sûr ; mais ce n'est pas encore cela qui me choque, parce qu'enfin ce qui se passe dans leur intérieur intime peut rester ignoré ; mais ce qui me blesse, c'est que ne mettant bientôt plus de bornes à leurs désordres, elles ont envoyé chercher des pipes et du tabac au corps-de-garde des Suisses; c'est l'éclat de cette action qui me révolte! Appeler le corps-de-garde des Suisses à la confidence de leur orgie, voilà ce qui doit répugner !

LA MARQUISE.

Sire, je crains, je le répète, que des rapports inexacts...

LE ROI.

La chose est certaine, vous dis-je, et j'en fus averti par la fumée du tabac qui a pénétré jusqu'à moi, et m'est venue réveiller. Il est impossible de ne pas punir ce scandale; je leur défends de paraître à la cour jusqu'à nouvel ordre. (*A part.*) Autant d'écarté des promenades. (*A la marquise.*) Je veux cependant éviter de leur parler, j'exprimerais trop vivement ma colère; il vaut mieux qu'elles l'apprennent par vous, vous en adoucirez l'expression.

LA MARQUISE.

Ce motif seul peut me consoler d'avoir à remplir une si pénible commission.

LE ROI, *à part.*

Continuons, puisque me voilà en si bon chemin. (*Haut.*) Malheureusement, j'ai plus d'un sujet de chagrin dans ma famille, et je suis obligé de sévir aussi

contre mon neveu, le duc d'Orléans, qui ne craint pas de me heurter en face, en prenant dans sa maison ce janséniste de Fontpertuis.

LE PRINCE.

Comment, sire, on a représenté à Votre Majesté Fontpertuis comme janséniste?

LE ROI.

Sans doute, et je ne veux point de cela auprès de mon neveu! La mère de cet homme a même joué un rôle marquant dans le jansénisme!

LE PRINCE.

Sire, je ne sais point ce qu'a fait la mère; mais pour le fils, qui est de mes amis, je puis garantir à Votre Majesté qu'il n'est sûrement pas janséniste : il est même plus à craindre qu'il ne croie pas bien en Dieu.

LE ROI, *surpris.*

Est-il possible, et m'en assurez-vous?

LE PRINCE.

Si je n'en avais la certitude, je ne me permettrais pas cette assertion à Votre Majesté. Elle y peut avoir toute confiance.

LE ROI.

S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire : il n'y a point de mal qu'il aille avec lui[13]; il peut le prendre. (*A part.*) Je n'aurais pas cru avoir à me défier de l'exactitude des rapports secrets[14]... cela m'étonne... Continuons à écarter les importuns. (*Haut.*) Puisque j'ai commencé à dire ce que j'avais sur le cœur, il faut continuer, pour n'y pas revenir à deux fois. Duc de Saint-Aignan, vous défendrez de ma part aux ducs de Gesvres et de Créqui de paraître en ma présence jusqu'à nouvel ordre : la discussion d'intérêt qu'ils ont

eue ensemble à l'occasion du deuil de la Reine, dont chacun prétendait s'attribuer le profit, est vile, ignoble, et indigne de grands-officiers de ma maison [15]. Le duc de Gesvres, d'ailleurs, s'est permis hier, devant toute la cour, cette indécente apostrophe au maréchal de Villeroi [16], le raillant hors de propos de ce qu'il est petit-fils d'un vendeur de marée aux halles, et croyant faire passer cette insolente raillerie en se livrant lui-même comme petit-fils d'un porteur de balles. Ne voit-il pas qu'en agissant ainsi il manque au respect qu'il doit à la couronne, dont tout émane, et méconnaît cet indispensable principe de la monarchie, qu'il devrait un des premiers concourir à consacrer, que tout tient à ma faveur, et que celui qui sait la mériter, peut, du rang le plus bas, être élevé aux premières dignités de l'état, à la plus grande fortune, à la plus haute illustration, et doit devenir l'objet de tous les respects; comme aussi un seul regard de ma colère peut tout réduire en poudre, tout anéantir?

LE DUC.

Votre Majesté est justement irritée! c'est où paraît le plus la grandeur des rois, de pouvoir égaler les gens de peu aux grands seigneurs du royaume [17].

LE ROI.

Et tout ce qui s'est fait en ce genre-là par les rois mes ancêtres ou par moi-même, n'a-t-il pas cela de précieux, qu'en établissant et en affermissant le principe, et le faisant briller d'un grand éclat, il dispense d'en renouveler souvent l'application? — Et ce principe, il est plus utile que jamais de le mettre en grand honneur, quoiqu'assurément je n'aie point l'intention d'en abuser, mais il doit devenir le plus puissant

moyen de faciliter l'exécution des ordres récemment donnés dans les provinces, pour obliger toute la jeunesse marquante à prendre du service. Je ne veux plus qu'aucune fortune, qu'aucun nom, échappent à l'obligation de me servir [18]. Est-ce trop payer le dévouement que je demande que de laisser l'espérance?

LE PRINCE.

Quel esprit de justice! Votre Majesté pense à tout, sa bonté paternelle a tout prévu.

LE ROI.

D'ailleurs, le scandale des scènes dont je viens de parler entre les ducs de Créqui, de Villeroi et de Gesvres, et surtout celui qu'ont donné les discussions des princesses, pourraient, avec quelque apparence de justice, nous faire disputer le renom de la cour la plus élégante et la plus polie de l'Europe. En apprenant le désordre, que du moins on apprenne qu'il a été puni! — Mais ce n'est malheureusement pas tout encore; il me reste à sévir contre une multitude de jeunes gens qui m'entourent continuellement, et dont les horribles désordres viennent de provoquer le dernier sermon de Bourdaloue [19]. La liste des criminels est longue, et comprend des noms qui me touchent de près, et que j'ai horreur d'y voir. Je vous la remettrai, Saint-Aignan, et vous interdirez la cour à toutes les personnes que vous y trouverez inscrites; vous les préviendrez que de leur conduite future dépendra leur fortune à venir. — Rentrez, marquise, j'irai bientôt vous rejoindre.

LA MARQUISE.

J'espère, sire, qu'après avoir rempli le rigoureux devoir que Votre Majesté m'impose, et lorsqu'elle

sera satisfaite par la soumission des princesses, elle voudra bien m'admettre à solliciter leur grâce.

LE ROI.

Laissez passer ma colère, et puis nous verrons!

SCÈNE III.

LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Ce n'est pas sans peine que j'ai réussi à établir comme chose naturelle, et sans donner à penser à personne, l'usage qui va commencer, et qui sûrement sera nouveau, de me trouver seul dans mes jardins! Ce sera surtout vers cette serre que je viendrai souvent! — Je ne puis exprimer ce que me fait éprouver l'idée d'être aimé véritablement pour moi par un cœur sincère, pur et sans intrigue! le charme d'une situation si nouvelle est inexprimable! — Je suis dans une impatience de la revoir, de lui parler...

LE PRINCE.

Je crois que Votre Majesté n'aura pas long-temps à attendre, et que dans la matinée même la belle Jardinière reviendra vers la statue!

LE ROI.

Je veux rester seul ici. Je me placerai de manière à n'être pas vu d'elle, pour la contempler plus à mon aise. Que je serais heureux si je la voyais, comme vous le dites, regardant ma statue avec intérêt! — Mais qui vient encore? on me persécute!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESMARETS.

LE ROI.

Que voulez-vous? Pourquoi me poursuivre jusqu'ici? je n'ai pas accoutumé, ce me semble, d'y donner audience à mes ministres.

DESMARETS.

La nécessité pressante de rendre compte à Votre Majesté du résultat des démarches qu'elle m'a prescrites sera mon excuse de la hardiesse que je prends de la venir troubler.

LE ROI.

Eh bien! le résultat?...

DESMARETS.

Est contraire à toutes nos espérances. Tout a échoué! le trésor est sans fonds!

LE ROI.

Comment! ce que nous avions combiné avec tant de soins n'a point eu de succès?

DESMARETS.

Non, sire.

LE ROI.

Que reste-t-il donc à faire?

DESMARETS.

Sire, pour le mois prochain...

LE ROI.

Que parlez-vous du mois prochain, quand celui-ci commence à peine? Il faut d'abord songer à le passer convenablement.

DESMARETS.

Tous les revenus du mois ont été employés long-temps à l'avance, et pour satisfaire à des engagemens déjà fort anciens et depuis long-temps échus.

LE ROI.

Je le sais! que sert de le redire?

DESMARETS.

C'est pour vous rappeler, sire, l'impossibilité de compter sur aucune recette ordinaire, et que le service de ce mois ne peut être fait qu'au moyen de ressources à créer, et Votre Majesté n'ayant pas encore prononcé sur l'impôt du dixième que je lui ai proposé, je ne vois aucune issue.

LE ROI.

Votre projet d'imposer le dixième après tant d'autres nouveaux impôts, dans un instant si malheureux, lorsque la misère du peuple est au comble, et fait craindre des actes de désespoir, ce projet, dis-je, me donne des scrupules. Plus je le médite, et plus ma conscience s'en effraie. Plus tard, nous verrons; il s'agit de pourvoir au moment actuel. — Mais n'y a-t-il donc plus rien à espérer du produit d'une foule de petites choses, de la vente des lettres de noblesse par exemple?

DESMARETS.

Oh, sire! elles sont dans un tel discrédit, que Votre Majesté doit se rappeler qu'il a fallu employer dernièrement des moyens violens pour contraindre le riche *Graindorge* à payer celles que Votre Majesté lui a ordonné de recevoir [20]!

LE PRINCE.

Quelle âme de boue! est il possible qu'un vil marchand de bœufs n'ait pas été avec empressement au-

devant de l'honneur qui lui était accordé? qu'il n'ait pas saisi avidement le moyen de voiler un peu, par un noble emploi de son argent, l'ignoble source d'où il l'a tiré? Ainsi donc, c'est malgré lui qu'il va se trouver souche de gentilshommes!

LE ROI.

Ne se présente-t-il en ce moment personne qui offre de faire des affaires dont on puisse tirer parti? personne ne donne-t-il d'avis [21]?

DESMARETS.

Non, sire.

LE ROI.

Mais, je n'ai vu figurer nulle part le produit de la confiscation des biens de Balthazar de Fargues? cela doit être considérable [22].

DESMARETS.

On évaluait sa fortune à près d'un demi-million, sire! mais Votre Majesté doit se souvenir qu'elle en a fait don au premier président de Lamoignon, qui même s'est trouvé en concurrence dans cette affaire avec le comte de Grammont, les ducs de Guiche et de Brancas, l'abbé de Polignac et la princesse d'Harcourt, Votre Majesté leur ayant à tous permis d'espérer d'entrer en partage des biens de cet homme.

LE ROI.

Je m'en souviens! j'avais, en effet, destiné ses biens au premier président, lorsque je lui donnai l'ordre de faire rechercher ce vieux rebelle... Quant au comte de Grammont, je l'ai bien indemnisé, en lui abandonnant cet homme d'Alsace dont il m'avait parlé; je l'ai autorisé à en tirer tout ce qu'il pourrait, et je m'en rapporte à lui pour en avoir tiré bon parti!

LE PRINCE.

Ah, sire! cette affaire lui est arrivée bien à propos! il se trouvait dans un grand besoin d'argent! aussi a-t-il courageusement exploité son homme. Il l'a repris à trois fois, et à chaque fois il en a tiré 40,000 livres! et Votre Majesté lui a depuis fait encore le don d'un autre homme, dont il a tiré 80,000 livres [23].

LE ROI.

J'ai abandonné au duc de Brissac les juifs de Metz [24]; l'abbé de Polignac a eu les biens du Ruvigny [25]. Quant au duc de Guiche, il n'a pas non plus été oublié, il a une forte pension sur les propriétés des Hollandais [26]; je ne sais plus ce que j'ai accordé à la princesse d'Harcourt pour l'indemniser...

LE PRINCE.

Votre Majesté lui a fait don de cet homme qui s'est tué dernièrement, qu'on savait être riche de 20,000 liv. de rente [27].

LE ROI.

Ah! c'est juste! c'est bien! Tout ceci, cependant, n'avance pas nos affaires.

DESMARETS.

Ayant inutilement frappé à toutes les portes, ayant trouvé toutes les bourses épuisées ou fermées, j'avais, sans en informer Votre Majesté, imaginé de recourir à un emprunt de six millions pour sortir sur-le-champ, et à tout prix, de ce pénible embarras: cette somme pouvait facilement être avancée par Samuel Bernard; j'avais la certitude de l'abondance de ses ressources; mais cet homme a été dur jusqu'au point de motiver son refus sur le peu d'exactitude du gouvernement à tenir ses engagemens. J'ai vainement fait valoir les

bénéfices énormes qu'il pourrait faire dans ses négociations avec le trésor, il n'a tenu compte de rien... les services les plus pressans, les besoins de l'armée, de la marine...

LE PRINCE.

Et la nécessité de tenir au courant les dépenses des travaux et des embellissemens de Versailles et de Marly...

DESMARETS.

Sans doute! ces nobles dépenses dont la France s'enrichit, dirigées par Sa Majesté elle-même, peuvent-elles souffrir le moindre retard? toutes ces considérations ont été inutiles, c'est en vain que je les ai fait valoir, il a absolument persisté dans son refus.

LE ROI, *choqué, et d'un air de mépris.*

Qu'est-ce que c'est que ce Samuel Bernard?

DESMARETS.

Sire, c'est un banquier opulent!

LE ROI.

Quoi! un banquier, un plébéien vous a vu à ses pieds, vous mon ministre, et il a eu l'insolence de...

DESMARETS.

Sire, il a une fortune de cinquante millions, et du crédit pour cinquante au-delà!

LE ROI.

Le coquin! Cinquante millions de fortune et cinquante millions de crédit! où a-t-il volé cinquante millions? il faut le faire dégorger!... N'avez-vous pas de chambre de justice?

DESMARETS.

Sire, ce n'est point dans les finances, c'est dans le commerce qu'il a gagné ce qu'il possède.

LE ROI.

Finance, commerce, qu'importe? n'a-t-on pas fait le procès à Jacques Cœur, sous Charles VII? voler les particuliers, voler l'État, c'est toujours voler! d'ailleurs, c'est une question d'état à examiner, de savoir s'il convient que de simples roturiers, qui ne donnent aucune espèce de garantie à l'ordre public, soient maintenus en possession de sommes si considérables! c'est une puissance immense, dont le gouvernement doit avoir le droit et le moyen de surveiller et même de restreindre l'usage : examinez cette idée! tirez-en parti.

DESMARETS.

Sire, ce moyen serait peut-être bon dans une autre circonstance, et l'on pourra y revenir en temps opportun; mais, actuellement, il s'agit de sortir de la pénible crise où se trouve le trésor, et tout retard, toute longueur est funeste. S'il eût été possible de déterminer Samuel Bernard à faire ce prêt, les fonds pourraient être disponibles dans une heure.

LE ROI, *réfléchissant.*

Ah! ceci mérite considération! j'entends!... il faut des ménagemens!... (*A part, et pensif.*) Il faut que je trouve sur le compte de cet homme quelques renseignemens particuliers qui doivent m'être parvenus par les voies secrètes... ou bien, je crois me rappeler que dans les lettres ouvertes à la poste... j'ai quelque idée confuse... cela pourra m'être utile... je verrai... (*Haut.*) Dites-moi, quel homme est-ce que ce Samuel Bernard? Puisqu'il s'est si fort enrichi, il doit avoir de l'esprit.

DESMARETS.

Oh, sire, pas du tout! il n'a que de l'esprit d'or-

dre et quelques combinaisons heureuses ! du reste, il est vain, et...

LE ROI.

Il est vain, dites-vous? cela suffit! vous aurez ce soir vos six millions ! chargez-vous seulement de faire qu'il vienne se promener vers l'atelier d'ouvriers que Le Nôtre dirige ici près en ce moment!

DESMARETS.

Ce sera facile, sire ! je vais l'envoyer appeler.

LE ROI.

L'envoyer appeler, dites-vous? envoyer appeler monsieur Samuel Bernard ? un homme vain ! un riche banquier, dont vous voulez avoir six millions ce soir? ce n'est pas le moyen de réussir près de lui que de commencer par blesser sa vanité !

DESMARETS.

Sire, dois-je m'abaisser jusqu'à l'aller supplier chez lui ? un ministre du Roi !

LE ROI.

Non, monsieur, vous ne devez pas vous abaisser ! mais vous devez vous procurer six millions dans la journée ! Allez lui faire une visite du matin, à pied, comme en vous promenant, sans conséquence, et vous lui proposerez de continuer avec vous la promenade dans les jardins : jamais un homme vain ni un homme de finance ne refuseront d'accompagner à la promenade un contrôleur-général de finances de France ; vous le décideriez, au besoin, en jetant en avant quelques mots relatifs à d'importantes négociations pour les Indes, pour l'Amérique, que sais-je ? c'est à vous de connaître ce qu'il convient de lui dire, et lorsqu'il sera ici vous aurez vos six millions !

DESMARETS.

Sire, j'y vais dans l'instant.

LE ROI.

Surtout, ne l'effarouchez pas en lui reparlant d'emprunt ; n'en dites pas un seul mot!

SCÈNE V.

LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Cet homme est habile, mais il est un peu trop raide pour un contrôleur-général. Il est bon sans doute de l'être dans cette charge, pour résister à l'avidité des vampires de la cour, surtout pour faire rentrer au trésor les sommes qui lui sont dues; mais, d'un autre côté, un contrôleur-général des finances doit avoir du liant, quelque chose d'engageant, de souple, pour les cas, assez fréquens, où la force et l'autorité n'ont plus d'action, comme actuellement par exemple.

LE PRINCE.

Sire, c'est une assez dure condition que celle de se faire le courtisan du juif Samuel Bernard [28] !

LE ROI, *fièrement.*

Tout se trouve anobli dès qu'il s'agit de mon service, c'est-à-dire de celui de l'état; car l'état c'est moi.

LE PRINCE, *confus et balbutiant.*

Ah ! sans doute... Il faut que Desmarets n'y ait pas plus réfléchi que je n'avais fait. De ma part cette irréflexion peut être excusable !... mais de la sienne, elle ne l'est pas, parce qu'il était de son devoir... Il est

étrange que, devant connaître toutes les conditions de sa charge, il en néglige une si importante!

LE ROI.

Le maudit homme! venir ici me troubler par ces tristes idées! Je me trouvais si heureux d'en avoir un moment perdu le souvenir!... Mon ami, plus je vais, et plus je sens le bonheur de pouvoir perdre quelquefois de vue ces sortes d'occupations et de soucis, et de pouvoir déposer de temps en temps le poids de ma couronne; aussi, la circonstance heureuse qui m'occupe tout entier va me me rendre à moi-même. Un cœur pur, une figure angélique, l'ignorance des intrigues, l'éloignement des cabales, tout se rencontre dans l'heureux évènement qui se prépare; j'attends impatiemment l'instant...!

LE PRINCE.

Soyez certain, sire, que, ne nous sachant point ici et croyant y pouvoir être seule, la belle Jardinière y viendra bientôt, et ce ne sera pas pour y cueillir des fleurs : la charmante statue lui donne trop de distraction. Il ne faut pas que son père compte qu'elle remplisse ici fort exactement ses devoirs. Que sera-ce quand, au lieu de cette figure muette et inanimée qui lui plaît tant, elle en verra à ses pieds le modèle, si tendre, si empressé, si amoureux?

LE ROI.

Vous ne lui avez pas laissé connaître, j'espère, que vous aviez remarqué la distraction qu'elle éprouvait ici?

LE PRINCE.

Non, sire; je me suis borné à lui adresser quelques

questions toutes simples pour connaître qui elle était, afin de pouvoir satisfaire aux désirs de Votre Majesté.

LE ROI, *vivement.*

Marsillac, je la vois qui s'avance! elle tient sa corbeille à la main. Ah! si elle ne vient que pour cueillir des fleurs d'oranger, si elle ne s'arrête pas à la statue, la moitié du charme disparaît à mes yeux! Retirez-vous, laissez-moi seul.

LE PRINCE.

Je me retire par ce côté. (*Il sort.*)

LE ROI, *seul.*

Et moi, je vais me placer derrière ce bel oranger planté par François Ier dans son enfance. Son ombrage doit me porter bonheur : il a plus d'une fois protégé des amours champêtres. (*Il se cache.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, LA JARDINIÈRE.

(*En arrivant la Jardinière vient se placer devant la statue, après avoir regardé si personne ne la voit. Elle parle avec distraction et avec une grande émotion.*)

LA JARDINIÈRE.

Que cette statue est belle!... quelle noble figure!... Depuis six jours que je suis ici, je ne cesse de la regarder... elle est si belle!... Ce matin on m'y a surprise... J'étais si confuse que je ne pouvais répondre... Que le Roi doit être beau s'il ressemble à cela!... on dit qu'il est si beau!... Ah! que je suis impatiente de le voir!... On m'a promis que dimanche prochain, à la chapelle... En attendant je ne puis me lasser de regar-

der cette belle statue... comme elle est charmante!... Ah çà! mais est-ce que je suis folle? qu'est-ce donc qui me passe par la tête?... vraiment, quand j'y songe... !

LE ROI, *à part.*

Oh! ciel! quel bonheur! elle est toute à moi! qu'elle est jolie! qu'elle est aimable!

LA JARDINIÈRE, *regardant toujours la statue, et parlant avec distraction.*

Je deviens vraiment folle!... oui, sans doute!... je le deviens!... j'en perds la tête!... O mon Dieu! oui, c'est sûr... je suis folle!... Pauvre Jardinière, que tu es malheureuse! Et des larmes!... mais qu'est-ce donc?...

LE ROI, *à part.*

Qu'elle est émue! que se passe-t-il en elle? je n'y tiens plus... voyons! (*Il s'approche d'elle sans qu'elle s'en aperçoive, et lui parle doucement.*) Mon enfant! (*Elle est saisie, et se dirige vivement vers un oranger pour y cueillir des fleurs.*)

LA JARDINIÈRE, *à part.*

Ah! mon Dieu! quelle honte! voilà deux fois qu'on me surprend aujourd'hui à regarder cette statue!

LE ROI, *à part.*

Rien n'est plus joli qu'elle! (*Haut, avec douceur.*) Dites-moi, ma belle enfant, que faisiez-vous donc là?

LA JARDINIERE, *avec embarras, et sans regarder.*

Monsieur, je regardais... cette statue!... la statue du Roi!

LE ROI.

Eh bien! la trouvez-vous ressemblante?

LA JARDINIÈRE.

Ressemblante?... Oh! mon Dieu, non!... je ne la trouvais pas ressemblante!...

LE ROI.

Comment! vous ne trouvez pas...?

LA JARDINIÈRE.

Non... je ne trouve pas... je ne sais pas, je n'ai jamais vu le Roi!...

LE ROI.

Vous n'avez jamais vu le Roi? voulez-vous le voir?

LA JARDINIÈRE, *vivement.*

Oui, monsieur! oh, oui!

LE ROI, *à part.*

Qu'elle est charmante! (*Haut.*) Voudriez-vous que le Roi ressemblât à cette statue? vous plaît-elle un peu?

LA JARDINIÈRE, *avec vivacité.*

Oh! beaucoup, monsieur, beaucoup! (*Elle se retourne vers le Roi, et jette un cri en le reconnaissant.*) Ah!

LE ROI, *tendrement et malicieusement.*

Eh bien! qu'avez-vous donc, ma belle enfant?

LA JARDINIÈRE, *sans oser regarder, et avec étonnement.*

Ah! comme il est ressemblant!... est-il possible?... non!... Si j'osais regarder encore une fois! (*Elle jette rapidement un coup d'œil sur le Roi, et retourne aussitôt la tête.*) Ah, mon Dieu! (*Elle recommence encore une fois.*) Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu! est-ce que c'est lui?

LE ROI, *avec malice.*

Est-ce que vous ne voulez déjà plus voir le Roi?... mon enfant! dites donc.

LA JARDINIÈRE, *sans regarder.*

Mon Dieu!... monsieur... monsieur...

LE ROI.

Eh bien! vous ne voulez plus le voir?

LA JARDINIÈRE.

Si fait, monsieur!... mais...

LE ROI.

Sa statue vous plaisait, disiez-vous?

LA JARDINIÈRE.

Oh! oui, monsieur... mais...

LE ROI.

Cependant, vous ne voulez plus voir le Roi!...

LA JARDINIÈRE.

Mon Dieu, si fait... (*A part.*) Si j'osais tourner la tête... mais je n'ose...

LE ROI.

Regardez-le donc, il a tant de plaisir lui-même à vous voir!

LA JARDINIÈRE, *à part.*

La!... quand je le disais, que c'était lui!...

LE ROI, *pressant, et lui prenant la main.*

Quoi?... rien?... regardez donc par ici!... par ici!... encore!... encore un peu!... la!...

LA JARDINIÈRE, *après avoir regardé, retourne vite la tête, et dit vivement:*

Ah! qu'il est beau! comme il est ressemblant!

LE ROI.

Eh bien! la statue ressemble-t-elle?

LA JARDINIÈRE, *fort émue.*

Ah! oui! elle ressemble... monsieur... sire... le Roi... je ne sais... je ne sais ce que je dis... je n'y vois plus...

LE ROI.

La statue vous plaît?

LA JARDINIÈRE.

Oh! oui!... oui... oui... monsieur!

LE ROI.

Et moi?

LA JARDINIÈRE, *à part.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit donc là?...

LE ROI.

Et moi?

LA JARDINIÈRE.

Ah! mon Dieu! est-ce que je vais répondre?

LE ROI.

Et moi, donc?

LA JARDINIÈRE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu... et vous?... et vous aussi!... Oh ciel! je vois mon père! quel bonheur! je me sauve vers lui! (*Elle sort.*)

LE ROI, *avec transport.*

Qu'elle est ravissante! mon bonheur est parfait! (*Il sort par le côté opposé.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

SAMUEL BERNARD, DESMARETS.

DESMARETS.

Quoi ! monsieur Bernard, jamais vous ne venez vous promener dans ces admirables jardins ?

SAMUEL BERNARD.

Non, monseigneur, ici, ni ailleurs. Je me promène fort peu ; je n'aime point la promenade ; il faut avoir du temps à perdre pour cela.

DESMARETS.

Mais il faut quelquefois du repos ! la tête n'y saurait suffire ! il faut un peu de distraction !

SAMUEL BERNARD.

Je me repose des fatigues de ma correspondance du Nord, en m'occupant de mes correspondans du Midi : voilà la seule distraction que je me donne, et je m'en trouve bien ; et aujourd'hui même, si ce n'eût été pour répondre à l'honneur que m'a fait monseigneur, je ne serais point sorti ; je n'avais assurément nulle idée de prendre l'air.

DESMARETS.

J'aperçois le Roi qui vient de ce côté : n'avez-vous jamais approché de Sa Majesté, monsieur Bernard ?

SAMUEL BERNARD.

Je n'ai jamais eu cet honneur, ni osé y prétendre, monseigneur !

DESMARETS.

Pourquoi donc cela? Eh bien! restez avec moi, et si, par hasard, Sa Majesté vient jusqu'ici, comme il le paraît, ce sera une occasion toute naturelle pour voir de près ce grand monarque. Tenez-vous un peu à l'écart, jusqu'à ce que je vous appelle.

SAMUEL BERNARD.

Rien ne saurait me flatter davantage! (*Il se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC, LE DUC DE SAINT-AIGNAN, LE NOTRE, LA MARQUISE DE MONTESPAN.

LE ROI.

Vous voyez, marquise, qu'il s'est passé peu de temps entre ma promesse de ce matin et son exécution. Vous voilà de la promenade aux travaux et aux plantations; mais il est fâcheux que cette petite pluie nous poursuive ainsi toute la journée.

LA MARQUISE.

Je ne sais rien de si agréable que l'intérêt qu'offrent ces promenades; et même cette alternative de pluie et de beau temps y met de la gaieté.

LE ROI.

Cependant vous voilà tout effrayée, pour quelques gouttes d'eau, et vous avez absolument voulu venir vous réfugier dans cette orangerie.

LA MARQUISE.

Toute courageuse qu'elle est, Votre Majesté y est bien venue chercher un refuge ce matin.

LE ROI, *embarrassé.*

Oh! c'est bien différent!... il pleuvait plus fort... Desmarets, quel est cet étranger?

DESMARETS, *très haut, afin d'être entendu de Samuel Bernard.*

Sire, c'est le célèbre banquier Samuel Bernard.

LE ROI, *feignant de la surprise.*

Ah, ah! Faites-le approcher. (*A part.*) Est-il possible qu'on m'ait laissé manquer de notes secrètes sur un homme si important! je n'ai pu rien trouver sur son compte. (*Haut.*) Bonjour, monsieur Bernard, je suis bien aise de vous voir; j'ai fort entendu parler de vous, je suis content de vous connaître; vous êtes l'honneur du commerce; j'estime les citoyens utiles. (*Tous les courtisans se regardent avec étonnement.*)

SAMUEL BERNARD.

Sire, je suis confondu de la grâce que Votre Majesté m'accorde.

LE ROI.

Vous venez vous promener dans ces beaux jardins? vous en suivez, sans doute, les travaux avec intérêt?

DESMARETS, *avec une gaieté incertaine.*

Figurez-vous, sire, que M. Bernard ne se promène jamais; il est trop occupé de ses grandes affaires: sa signature doit partir tous les jours pour les deux bouts du monde; et il me confessait, là, tout à l'heure, qu'il n'avait jamais vu les jardins de Versailles!

LE ROI.

Serait-il possible?

SAMUEL BERNARD.

Sire, c'est la pure vérité: je ne conçois pas comment cela s'est fait, j'ai remis de jour en jour.

LE ROI.

Comment, monsieur Bernard, vous n'avez jamais vu Versailles? Eh bien, venez le voir à ma promenade, puis, quand je vous l'aurai montré, je vous rendrai à Desmarets[29]. C'est une bonne fortune pour un auteur que de rencontrer un homme de goût à qui il puisse faire connaître ses ouvrages.

SAMUEL BERNARD.

Sire, je suis confondu de tant d'honneur!

LE ROI.

Le Nôtre, venez seul avec monsieur Bernard et moi; vous, messieurs, vous attendrez que cette petite pluie, qui ne m'effraie pas, soit passée, pour continuer la promenade avec la marquise; nous nous rencontrerons quelque part. Desmarets, vous vous retrouverez ici. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE DUC DE SAINT-AIGNAN, LE PRINCE DE MARSILLAC, LA MARQUISE DE MONTESPAN, DESMARETS.

LE DUC.

Oh! pour cette fois, Dieu merci, monsieur le contrôleur-général, je vous tiens! j'espère que vous ne m'échapperez pas. Vous ne pourrez, comme à votre ordinaire, refuser de m'écouter sous prétexte d'affaires: le Roi vous laisse ici, et veut vous y retrouver. Veuillez m'écouter un instant: la dot de ma fille...

DESMARETS.

Croyez que ma bonne volonté...

LE PRINCE.

Elle va se montrer en ce moment votre bonne volonté, monsieur! Depuis six mois mes pensions sont arriérées; la gratification que je devais recevoir n'est pas encore payée...

DESMARETS.

Ah! prince de Marsillac, ce n'est pas à vous à vous plaindre! plus de douze cent mille livres de grâces de Sa Majesté en moins d'un an... [30].

LA MARQUISE, *à Desmarets.*

Il est certain, monsieur, qu'on n'entend de toutes parts que des plaintes; à les en croire vous seriez bien peu exact.

DESMARETS, *avec empressement.*

Madame, vous serait-il dû quelque chose?

LA MARQUISE.

Rien n'est dû, en apparence, parce que tout est payé régulièrement; mais je devrais pouvoir disposer du double, sans votre parcimonie...

LE DUC, *à part.*

Il est d'une avarice...

LE PRINCE.

Il est d'une âpreté...

DESMARETS.

Les dépenses sont excessives, l'année si malheureuse, les recouvremens si difficiles...

LE DUC.

Fort bien! mais, monsieur, est-ce donc à un si grand ministre qu'il est nécessaire de représenter qu'il y a des choses sacrées sur lesquelles les économies ne doi-

vent jamais porter, que l'état de souffrance ne doit jamais atteindre? Certes ce serait attenter à la dignité royale, à l'éclat indispensable au trône, que de réduire à l'indigence et à l'obscurité la cour intime du Roi, ses courtisans, ses favoris, sa maison d'honneur, les plus grands seigneurs de son royaume, c'est-à-dire, l'auréole de Sa Majesté.

LE PRINCE.

Et vous-même, monsieur, n'avez-vous pas cette espèce d'intérêt commun avec nous, soit parce que votre charge vous admet à partager avec nous l'honneur d'être près du trône, soit parce que dans votre famille même vous comptez les ducs de Chevreuse, de Beauvilliers et de Mortemart? ils sont vos cousins germains, et compris, avec nous, dans le petit groupe d'élite qui doit se trouver placé au-dessus de toute atteinte.

DESMARETS.

Sans doute! et je partage vos sentimens : mais songez que ce n'est qu'un mauvais moment à passer; j'espère que nous en serons bientôt dehors. Il ne s'agit actuellement que d'échapper à cette crise, en faisant face d'abord à ce qu'il y a de plus pressé.

LE PRINCE.

Soit! eh bien, donc, apprenez que le service de la grande vènerie est compromis... les fournisseurs du pain des meutes refusent de nourrir...

DESMARETS.

La solde de l'armée est arriérée depuis six mois...

LA MARQUISE.

Tant pis pour vous, monsieur! cela vous condamne, car n'est-ce pas à vous à y pourvoir?

DESMARETS.

Sans doute ! et je me rappelle que j'ai précisément quelques ordres à donner à ce sujet : je reviens dans l'instant attendre ici le Roi. (*Il s'échappe.*)

LE DUC, *le poursuivant.*

Ah ! vous voulez encore m'échapper ; mais je vous poursuivrai partout...

SCÈNE IV.

LA MARQUISE DE MONTESPAN, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LA MARQUISE.

Marsillac, si vous étiez de mes amis, comme vous voulez que je le croie, vous mettriez plus de franchise en me parlant ; vous, qui ne quittez pas le Roi, vous sauriez m'expliquer le véritable motif de son goût si subit pour les promenades solitaires, où vous seul l'accompagnez.

LE PRINCE.

Eh ! n'en êtes-vous pas, vous-même, en ce moment?

LA MARQUISE.

En ce moment, oui ; mais ces jours derniers, hier, ce matin surtout, nous en avons tous été écartés ! vous y étiez, et vous êtes seul désigné pour toute la semaine ; je connais le Roi, je sais qu'il est habile à s'y prendre de loin lorsqu'il veut cacher quelque projet, quelque intention ; et il m'est facile de reconnaître qu'il se prépare ici quelque chose de nouveau, de mystérieux, que je voudrais pénétrer... Ce n'est pas sans

dessein que le Roi a éloigné ce matin tant de personnes...

LE PRINCE.

Sa Majesté n'a-t-elle pas dit les motifs de tous ces exils?

LA MARQUISE.

Oui, oui, mais...

LE PRINCE.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que son humeur ait éclaté aujourd'hui : rappelez-vous que c'est l'anniversaire de l'affaire de la cense d'Eurtebise, qui lui tient si fort au cœur. Sa Majesté nous a parlé ce matin avec un chagrin qui se renouvelle et qui s'exprime tous les ans plus vivement, de la faute que Louvois lui fit faire en lui faisant éviter un combat qui était une victoire assurée, pour renouveler une seconde fois le spectacle déplorable d'une espèce de fuite devant l'ennemi [31].

LA MARQUISE.

Vous cherchez à détourner...

LE PRINCE.

Je vous jure...

LA MARQUISE.

Vous n'obligeriez pas une ingrate en m'informant de ce qui se passe : je le saurai toujours, comme vous pouvez le croire; mais j'aimerais à le savoir de vous, à n'en devoir qu'à vous de la reconnaissance.

LE PRINCE.

La chose la plus simple, la mieux motivée, que Sa Majesté a pris elle-même la peine d'expliquer ce matin, peut-elle vous causer de l'inquiétude? je n'y comprends rien. Vous régnez, et vous craignez toujours.

LA MARQUISE.

Je règne, dites-vous? et Fontanges, votre amie Fontanges, n'est-ce pas elle qui règne?

LE PRINCE.

Ah! vous n'avez à vous plaindre que de vous-même qui avez agi sans prudence, en contribuant à fortifier le commencement de goût que le Roi témoignait pour elle [32]. Toutefois, vous êtes la souveraine; une étrangère passe sur vos états, mais elle ne fait que passer. Cela ne peut durer; sa santé même s'y opposerait, malgré toute la bonne volonté possible.

LA MARQUISE.

Je l'espère : mais, en attendant, quelle humiliation pour moi, quel chagrin! Tous les hommages sont dirigés vers elle, et je vois de tout près l'instant où tout s'éloignerait de moi! Ce qui retient encore un peu, c'est un reste d'égards que le Roi me témoigne de temps en temps, et l'idée qu'il peut tout-à-coup se dégoûter de cette buse de Fontanges, si sotte, si bête...

LE PRINCE.

Marquise, vous vous défiez trop de votre pouvoir sur le cœur du Roi; cependant ce pouvoir est suffisamment démontré, et précisément même par la fantaisie de Sa Majesté pour Fontanges, qui ne l'a pas détourné un instant des hommages qu'il vous rend : et que pourriez-vous craindre d'ailleurs?

LA MARQUISE.

Que sais-je? tout est à craindre de la part du souverain, maître de tout, et blasé sur tout; et c'est peut-être dans ces prétendues promenades champêtres qu'il cherche des plaisirs que leur nouveauté lui ferait paraître piquans; et peut-être aussi que c'est de là que

partiraient les coups les plus redoutables. (*Avec ironie.*) Vous, prince de Marsillac, vous, gouverneur du Berri, grand-maître de la garde-robe, et grand-veneur de France, à qui tant de charges laissent cependant encore le temps de remplir les délicates et pénibles fonctions de grand confident, ne pourriez-vous me dire [33]?...

LE PRINCE.

Vous vous créez des chimères, pour avoir à les combattre. Pourquoi vous tourmenter ainsi?

LA MARQUISE.

Que veut cette fille qui vient vers nous?

LE PRINCE, *à part.*

Quel démon la conduit ici?

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA JARDINIÈRE.

LA JARDINIÈRE, *effrayée en voyant la marquise.*

Ah! il y a quelqu'un ici... je me retire...

LA MARQUISE, *avec bienveillance.*

Restez, restez, ma belle enfant! Comme elle est jolie! Que cherchez-vous ici?

LA JARDINIÈRE, *avec timidité.*

Madame, je n'y cherche personne.

LA MARQUISE.

Mais qu'y venez-vous faire?... mais voyez donc, prince, comme elle est jolie! comme elle est piquante! Ce costume étranger lui sied à merveille! je suis émerveillée de sa beauté!

LE PRINCE, *avec embarras.*

Elle est fort bien.

LA MARQUISE.

Fort bien! l'expression est modeste: c'est charmante qu'elle est!... Dites-moi, la jolie fille, que venez-vous faire ici?

LA JARDINIÈRE.

J'y viens cueillir les fleurs de ces orangers : mais je reviendrai dans un autre moment, madame.

LA MARQUISE.

Non! non! restez! écoutez-moi : est-ce là votre occupation habituelle? êtes-vous chargée de ce soin?

LA JARDINIÈRE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Et depuis quand? je ne vous ai jamais vue.

LA JARDINIÈRE.

Depuis six jours seulement, madame!

LA MARQUISE, *à part.*

Depuis six jours! et si belle!... Quel trait de lumière!... et le Roi que j'ai rencontré ici ce matin, et qui voulait me détourner d'y venir chercher un refuge contre la pluie... la chose est claire!

LE PRINCE.

Madame, le temps est plus beau, voulez-vous que nous allions au-devant du Roi?

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Non pas, non pas, prince, laissez-moi éclaircir ceci; et peut-être que tout à l'heure je n'aurai plus besoin de recourir à votre complaisance, à votre prétendue

amitié pour moi, pour être informée de ce que je voulais savoir.

LE PRINCE, *à la Jardinière.*

Mon enfant, allez à vos occupations... j'ai à parler à madame...

LA MARQUISE.

Restez! restez!

LE PRINCE.

Mais, j'ai à vous parler, et ne le puis devant cette fille.

LA MARQUISE.

Vous parlerez ensuite... je veux d'abord savoir d'elle-même...

LA JARDINIÈRE.

Madame, je m'en vais...

LA MARQUISE.

Ne vous effrayez pas. Répondez-moi seulement : connaissez-vous monsieur?

LA JARDINIÈRE, *embarrassée.*

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien, prince, qu'en dites-vous? (*A la Jardinière.*) Et où l'avez-vous vu? vous a-t-il parlé?

LA JARDINIÈRE.

Oui, madame... ici même!

LA MARQUISE, *vivement.*

Oh, ciel!... et le Roi, le connaissez-vous?... (*Elle ne répond pas.*) Et le Roi, vous dis-je, le connaissez-vous? — Répondez-moi donc!... Vous pleurez!... Prince, cette manière de répondre est aussi expressive que votre confusion.

LE PRINCE.

Madame, j'ignore tout ce qui a pu se passer, je vous le jure !

LA MARQUISE.

Et vous la connaissiez cependant !... vous la rencontriez ici... vous lui parliez !...

LE PRINCE.

Uniquement pour lui demander qui elle était, la voyant ce matin pour la première fois.

LA MARQUISE, *avec furie.*

Vous êtes un fourbe! Je romps avec vous ! je suis votre ennemie jusqu'à la mort ! Voilà précisément ce que je craignais, voilà...

LE PRINCE.

Voilà le Roi.

LA JARDINIÈRE.

Je me sauve. (*Elle court par étourderie du côté précisément par où arrive le Roi, qui la prend par la main et la ramène.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI, SAMUEL BERNARD, LE NOTRE.

LE ROI, *avec gaieté, sans voir madame de Montespan.*

Où courez-vous ainsi, belle Jardinière? (*Avec surprise.*) Quoi ! vous pleurez! pourquoi donc pleurez-vous?

LA JARDINIÈRE, *sanglotant.*

Sire !... la reine !... la reine !... la reine !...

LE ROI, *vivement.*

Eh bien ! la reine est-elle venue ici ?

LE PRINCE.

C'est madame qu'elle prend la reine.

LE ROI, *surpris de voir la marquise.*

Ah! madame, vous êtes encore ici? (*A part au prince de Marsillac.*) Que signifie tout ceci? soupçonne-t-elle quelque chose?

LE PRINCE

Elle a tout deviné.

LE ROI.

Son infernal génie la dirige toujours!

LA MARQUISE, *avec emportement.*

Sire, vous voyez...

LE ROI, *froidement.*

Madame, permettez que je congédie ces messieurs! Jardinière, continuez à cueillir des fleurs sans vous occuper de nous! (*Elle se retire en allant d'un oranger à l'autre.*) Eh bien, monsieur Bernard! voilà une bonne promenade. N'ai-je pas un grand jardinier? n'ai-je pas de beaux jardins?

SAMUEL BERNARD.

Ah, sire! ce que j'admire le plus, c'est la bonté, la grandeur de Votre Majesté.

LE ROI.

Mais vous ne me dites rien de mes jardins?

SAMUEL BERNARD.

Sire!...

LE ROI.

Cependant je vous les ai fait voir avec soin, je pense, et en propriétaire qui sait faire valoir tout ce qu'il fait!

SAMUEL BERNARD.

Sire, je crois que je n'ai rien vu, et que j'ai été

ébloui tout le temps de la promenade par la reconnaissance de tant de bontés que Votre Majesté daignait avoir pour moi! J'avoue que...

LE NÔTRE, *avec humeur.*

Comment! vous n'avez rien vu? vous avez été ébloui? Comment, tant de merveilles n'ont pas frappé votre esprit, vos yeux? Ah! voilà une chose nouvelle, assurément. J'ai bouleversé tout le pays pour produire tout cela; j'y ai rêvé nuit et jour, je me suis abîmé de travail, le Roi y a dépensé 200 millions, et vous n'y voyez rien, vous n'y admirez rien! Est-il possible?

LE ROI, *gaiement.*

Doucement, doucement, mon cher Le Nôtre! l'amour-propre d'auteur vous emporte; et moi donc, ne suis-je pour rien dans toutes ces compositions-là? et cependant je ne m'emporte pas comme vous!

SAMUEL BERNARD.

Sire, je répète que j'ai été tout le temps de la promenade dans la confusion de tant d'honneur que Votre Majesté m'accordait! Toutes mes facultés étaient absorbées par ma reconnaissance et aussi par le repentir de m'être refusé si obstinément, et aujourd'hui même encore, aux instances qui m'étaient faites pour le service de Votre Majesté! Je me sentais indigne de tant de bontés; mais je ne serai point ingrat: ma fortune tout entière est à la disposition d'un si grand Roi. Mon Dieu! quand j'y pense seulement, comment j'ai eu l'audace, l'insolence de refuser six misérables millions au contrôleur-général des finances de Votre Majesté! j'en rougis de honte! — Je vais le chercher, le trouver, mettre toute ma fortune à vos pieds, sire!

LE ROI.

Monsieur Bernard, il faut cependant que vous donniez satisfaction à Le Nôtre. Il faut que vous veniez revoir mes jardins, et y mettre l'attention que véritablement ils méritent. Le Nôtre vous servira de guide.

SAMUEL BERNARD.

Ah! sire, je suis confus.

LE NÔTRE, *ironiquement.*

Vous me direz, monsieur, quel jour vous n'aurez pas d'éblouissemens, pour voir tant de merveilles avec l'attention qui convient.

SAMUEL BERNARD.

Dès demain. Je veux m'y promener souvent. Je ne conçois pas que je n'y sois jamais venu! j'avais même de l'aversion pour la promenade : ce plaisir n'avait aucun attrait pour moi; je n'y conçois rien! Mais actuellement je veux me promener tous les jours dans ces beaux lieux.

LE ROI.

Le Nôtre, montrez le chemin à monsieur Bernard, afin qu'il ne s'égare pas en sortant d'ici.

SAMUEL BERNARD.

Sire, je vais chez M. le contrôleur-général.

LE ROI, *négligemment.*

C'est bien, c'est bien! voyez-le, puisque vous avez affaire à lui.

SCÈNE VII.

LE ROI, LA MARQUISE DE MONTESPAN, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Voulez-vous rentrer, marquise ?

LA MARQUISE.

Je veux mourir, sire, puisqu'il ne m'est plus permis d'espérer aucun retour du cœur de Votre Majesté.

LE ROI.

Qui vous a dit... ?

LA MARQUISE.

J'ai trop bien vu par moi-même...

LE ROI.

Vous vous fatiguez la tête pour imaginer...

LA MARQUISE.

Ah ! sire, ce n'est pas mon cœur qui peut se méprendre sur vos intentions ! il est trop clairvoyant ; son instinct est trop sûr ! Depuis long-temps toutes les marques de votre faveur, de votre amour, se sont dirigées vers d'autres que moi !...

LE ROI.

Vous avez tort de vous croire bannie de mon cœur. Je suis au contraire toujours disposé à vous donner, aux yeux de toute la cour, des témoignages de mes sentimens pour vous. Je vous fais duchesse.

LA MARQUISE.

Duchesse ! moi? Réservez, sire, cette faveur pour Fontanges : elle a, ainsi que l'avait eu La Vallière, besoin d'un titre pour approcher de Votre Majesté ;

mais moi, je suis née d'un sang qui me mettait dans le cas d'aspirer aux plus grands honneurs, quand même je n'aurais pas eu le bonheur de vous plaire[34].

LE ROI.

Cette fierté, je l'avoue, ne vous messied point. Vous refusez; mais tenez-moi du moins compte de l'intention qui dirige mes offres... Je donnerai des ordres pour que vous soyez désormais gardée et escortée par mes gardes-du-corps[35].

LA MARQUISE.

Ah! sire, puis-je être sensible à des faveurs dont le grand éclat a peut-être pour objet de masquer une disgrâce secrète?

LE ROI, *avec bonté.*

Vous me faites de la peine, marquise! vous êtes injuste envers moi. Au reste, je puis ajouter quelques faveurs plus modestes à celles dont le grand éclat vous est moins agréable, et permettez qu'un présent d'un million vous soit porté tantôt. Marsillac, je vous en charge.

LA MARQUISE, *avec hésitation.*

Ce magnifique présent ne peut avoir de prix à mes yeux, sire, qu'autant que Votre Majesté me permettra d'en destiner une portion convenable à doter... loin d'ici... cette...

LE ROI, *froidement.*

J'y pourvoirai moi-même.

LE PRINCE.

Sire, puisque Votre Majesté est en fonds, qu'il me soit permis de lui représenter que depuis six mois mes pensions me sont dues, et que je n'ai point encore reçu cette gratification déjà si anciennement accordée

à mes services de l'année dernière; et les grâces de Votre Majesté, interrompues depuis si long-temps, me font craindre de lui paraître avoir démérité...

LE ROI.

Je ne puis plus rien prendre sur les six millions de Samuel Bernard. Ils arrivent au trésor fort à propos; il n'y a pas un sou pour le service du mois, et Desmarets compte là-dessus.

LE PRINCE.

Quoi, sire, cet argent...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

LE ROI.

Duc de Saint-Aignan, qu'est devenu Desmarets? je croyais le retrouver ici : je lui aurais appris qu'il pouvait compter sur l'argent de Samuel Bernard.

LE DUC.

Sire, je le quitte à l'instant; j'en ai enfin obtenu la certitude du très prochain paiement de la dot que Votre Majesté a accordée à ma fille. Il doit la prélever sur les premiers fonds disponibles, et les six millions de Samuel Bernard arrivent fort à propos!

LE ROI.

Comment Desmarets a-t-il pu promettre un prélèvement sur cette somme qui est indispensable au service du trésor? je ne l'entends point ainsi! je n'entends en voir distraire que le million que je viens de donner à la marquise! je suis surpris...

LE PRINCE.

Quoi, sire, ces six millions doivent entrer dans les

caisses de M. Desmarets ? et il en disposera à sa fantaisie ?

LE ROI.

Le trésor en a un besoin pressant ! vous ne l'ignorez pas ! vous étiez là ce matin lorsqu'il en fut question.

LE PRINCE.

J'y pris peu d'attention, sire !... cependant...

LE DUC.

Cet argent appartient à la cassette de Votre Majesté, c'est à elle seule qu'il est offert ! c'est pour ses besoins personnels ! Eh quoi ! M. Desmarets aurait l'impertinence de s'emparer des six millions offerts à Votre Majesté, de les employer aux services auxquels son devoir est de pourvoir ?

LA MARQUISE.

Cette réflexion est juste ! le duc de Saint-Aignan raisonne fort bien ! Votre Majesté ne serait plus que le contrôleur des finances de M. Desmarets si c'était elle qui eût à prendre le soin de pourvoir aux besoins du trésor !

LE PRINCE.

Il ne faut pas laisser prendre cette habitude aux contrôleurs-généraux ! vraiment, le roi n'aurait plus un instant de repos, et ces messieurs n'auraient qu'à disposer des fonds en souverains.

LA MARQUISE.

Les six millions de Samuel Bernard sont acquis à Votre Majesté par l'admiration de ce richard pour vos vertus, sire, et ne sont pas du tout destinés à tirer M. Desmarets de l'embarras où le mettent son incapacité et peut-être même ses dilapidations !

LE ROI.

Ah ! madame, Desmarets est un honnête homme !

LA MARQUISE.

Vous ne l'avez pas toujours estimé tel, sire ; et son éclatante disgrâce...

LE ROI.

Je lui ai rendu mon estime, et je l'ai élevé où il est, lorsque je fus mieux informé.

LE PRINCE.

Son ignorance et son ineptie sont du moins bien démontrées, car là où ses longues supplications n'ont pu rien obtenir, Votre Majesté a tout obtenu, sans dire un seul mot ! M. Desmarets serait un plaisant contrôleur-général des finances, d'avoir à compter parmi ses ressources l'intervention de Votre Majesté !

LA MARQUISE.

Cela est sans exemple ! son insolence est grande, en vérité !

LE PRINCE.

Sire, il faut le remettre à sa place ! son impertinence doit être réprimée !

LE DUC.

Sa témérité mériterait un châtiment !

LE ROI, *entraîné par ces discours.*

Duc de Saint-Aignan, je confirme les 250,000 livres de dot donnés à votre fille, et j'y ajoute une gratification égale pour vous, Marsillac : combien vous est-il dû ?

LE PRINCE.

Bien peu de chose, sire ; 300,000 livres !

LE ROI

Je vous ferai compléter le demi-million !

LE PRINCE.

Je remercie Votre Majesté. (*Au roi à part.*) Qu'il me soit permis de parler en faveur de la belle Fontanges ! elle a des dettes, sire !

LE ROI.

Des dettes ! ! avec 300,000 livres de pension par mois ! n'est-elle pas payée exactement [36] ?

LE PRINCE.

Si fait, sire, et même toujours quelques mois d'avance ; aussi n'aurait-elle jamais osé parler à Votre Majesté de sa fâcheuse position, dans une année de calamités si générales; mais le moment est si favorable ! Votre Majesté a tant d'argent !

LE ROI.

Prenez un million, et que cela finisse ! mais qu'il se dépense avec ordre ! je vous charge d'y veiller !

LE PRINCE.

Je mériterai la confiance de Votre Majesté ! (*Au roi à part.*) Et la belle Jardinière ? n'y a-t-il rien pour elle ?

LE ROI.

Ah ! j'oubliais ! il faut lui réserver 500,000 livres, qu'elle méritera, j'espère !

LA MARQUISE.

Sire, et les cinq cent mille livres qui restent dues sur les quatre millions que vous et moi perdîmes sur parole, dans la nuit du lundi au mardi gras? [37].

LE ROI.

Ah ! marquise, je vous sais bon gré d'y avoir pensé ! cela est sacré, et doit passer avant tout ! Marsillac, prenez-en note sur-le-champ ! bien que cette somme nous ait été indignement volée par ce misérable... que je ne veux plus nommer... encore faut-il payer.

LA MARQUISE.

Son crime est incroyable ! est-il bien certain ?

LE ROI.

Puisque je l'ai puni, en pouvez-vous douter ? j'en ai moi-même obtenu la preuve irrécusable par l'aveu de celui avec qui il s'entendait pour la fourniture des cartes préparées pour cette infamie [38] ! Au reste, n'en parlons plus ! toute la cour est intéressée à ensevelir le souvenir d'un tel fait !

LA MARQUISE.

Une telle bassesse est inouïe de la part d'un des courtisans admis, par sa naissance, à la confiance et à l'intimité de Votre Majesté ; l'un des officiers de sa maison !

LE PRINCE.

On le concevrait, s'il s'agissait d'un de ces aventuriers de basse naissance, admis et tolérés à la cour à cause de leur fortune, et de leur gros jeu, un Langlée par exemple, car l'état de gros joueur est véritablement devenu une dignité.

LA MARQUISE.

Ah ! permettez que je prenne la défense de Langlée ; c'est un homme dont les manières se sont tellement polies par l'usage de la cour, qu'il n'y doit plus être considéré comme étranger !

LE ROI.

Ah ! marquise, vous êtes reconnaissante de la magnifique robe d'or [39] ! c'est fort bien à vous !

LE PRINCE.

Sire, il me semble qu'il serait convenable de destiner 300,000 livres à...

LE ROI.

Ah ! je vous prie de ne rien me faire ajouter à cette liste de distribution : j'ai des devoirs de roi à remplir, et je dois avoir de la prévoyance : il faut que je tienne quelque chose en réserve pour les besoins imprévus qui peuvent se présenter.

LE DUC.

Cependant, sire, il reste une somme de 500,000 livres ! c'est un capital considérable qu'il ne faut pas enfouir, et qu'il faut rendre à la circulation le plus tôt possible, surtout dans un moment si malheureux. Votre Majesté pourrait encore disposer de la moitié de cette somme en faveur d'un des plus illustres capitaines de ses armées, que la modestie de sa vie et de ses habitudes n'a pu garantir contre de grands embarras d'argent. Il éprouve de la gêne, ayant dû, par bienséance, avoir une grande représentation lorsqu'il était à la tête de l'armée. Tous les soins qu'il donnait au succès de vos affaires, sire, et son trop grand désintéressement, lui ont trop fait négliger les siennes : il a fait des dettes, et n'a jamais joui des grâces de Votre Majesté.

LE ROI, *impatienté.*

Nommez-le donc enfin !

LE DUC.

Catinat, sire !

LE ROI, *avec humeur.*

Catinat ? — C'est un homme que je connais à peine !.. c'est un homme que je ne vois jamais ici [40]. Que ne se fait-il voir ? que ne vient-il faire sa cour [41] !... Ah ! voici Desmarets.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DESMARETS.

DESMARETS.

Sire, je viens d'apprendre par Samuel Bernard lui-même le succès obtenu par Votre Majesté, qui n'a pas même eu la peine de dire une parole; jamais argent ne sera venu plus à propos au trésor!

LE ROI, *très froidement.*

Il n'y doit point entrer!

DESMARETS, *étonné, et croyant avoir mal compris.*

Plaît-il, sire?

LE ROI.

J'en ai disposé entièrement; vous le ferez verser dans ma cassette.

DESMARETS, *stupéfait.*

Mais, sire, le ministre de la guerre comptait sur trois millions aujourd'hui même pour payer un à-compte sur la solde très arriérée de l'armée!

LE ROI.

Eh bien! voyez à les lui procurer, il a raison.

DESMARETS.

Mais, sire, comment le pourrai-je, puisqu'il ne restait plus de ressource qu'en Samuel Bernard?

LE ROI.

Lui-même pourra vous être utile encore.

DESMARETS.

Comment l'espérer, après tant de peines pour obtenir ces six millions?

LE ROI.

Précisément parce qu'il donne ce matin six millions, il est engagé à en donner six autres demain; vous connaissez bien peu les hommes et l'esprit des affaires.

DESMARETS, *découragé.*

Sire, je verrai, mais je doute...

LE ROI.

D'ailleurs, tandis que je me promenais avec lui, j'ai reçu un billet de mon confesseur, le père Le Tellier, qui m'apprend la décision de la Sorbonne, que, dans mes scrupules, j'avais fait consulter sur votre proposition de l'impôt du dixième [42]. Tous mes scrupules sont levés, et je me sens soulagé! les plus habiles docteurs viennent de décider nettement que tous les biens de mes sujets sont à moi en propre, et que, quand je les prends, je ne prends que ce qui m'appartient. Cette décision me met fort au large, et me rend la tranquillité que j'avais perdue. — Ainsi, monsieur le contrôleur-général, voilà une grande ressource! exploitez-la sans délai!

LE DUC, *d'un ton hypocrite.*

Voilà comme un prince pieux trouve mille douceurs dans la religion.

LE PRINCE, *d'un air hypocrite.*

Voilà comme la religion est le soutien du trône et de l'état!

DESMARETS.

A ce compte, sire, je pourrai étendre le dixième sur les biens du clergé?

LE ROI.

Je ne le pense pas. Gardez-vous d'y toucher! ces

biens ont une destination sacrée. D'ailleurs, il est aussi de la prudence et d'une saine politique de savoir quelquefois pratiquer des actes de reconnaissance ; et, dans cette circonstance, le clergé a bien mérité de la patrie ! Il a, par cette décision, contribué à sauver l'état. C'est sous cette forme salutaire, c'est en facilitant aux rois l'exercice de leurs droits, en éclairant les peuples sur leurs devoirs, en les raffermissant dans leur soumission et leur obéissance, par l'empire que la religion exerce sur les esprits, que le clergé concourt efficacement aux charges de l'état.

LA MARQUISE.

Sire, puisque voilà le trésor dans une si grande abondance d'argent, Votre Majesté n'a plus de motifs de retarder les fêtes qui avaient été annoncées.

LE ROI.

Venez, madame, et allons annoncer à la cour que les fêtes vont incessamment commencer.

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

NOTES.

[1] « Un jour Louis XIV se promenait dans le parc de Versailles, qui chaque année s'embellissait... livré à la mélancolie... il portait ses pas au hasard, lorsqu'il arriva près de l'orangerie... on venait d'y placer sa statue... Il aperçut avec une grande satisfaction une jeune et belle paysanne qui admirait cette statue. *La trouvez-vous ressemblante?* lui dit le Roi, en lui frappant doucement sur l'épaule La jeune fille se retourne, est bien effrayée en trouvant si près d'elle le Roi qu'elle connaissait. Elle était la fille du jardinier avec qui le Roi s'entretenait quelquefois... il la conduit au fond de la serre... et bientôt il ne laisse à la charmante jardinière que le regret de s'être assez mal défendue...

» Il naquit des amours de Louis XIV avec la belle Jardinière un fils d'une parfaite ressemblance avec son père.» (*Histoire des amours de Louis XIV*, par Boissy, tome 4, page 218 à 224. Paris, 1808.)

[2] *Mémoires de la duchesse d'Orléans, mère du régent*, page 96.

[3] « En 1678, Le Nôtre fit un voyage en Italie. Le pape Innocent XI, instruit de son séjour à Rome, désira de le voir. Après les génuflexions d'usage, Sa Sainteté le fit lever, et demanda à voir les plans de Versailles, dont elle avait beaucoup entendu parler. Elle ne put concevoir comment on avait pu, sans rivière, fournir à tant de canaux, de fontaines, de cascades et de jets d'eau : *Cela doit coûter des sommes prodigieuses?* dit le pape. *Saint Père, cela ne passe pas encore deux cents millions,* répondit Le Nôtre. La conversation ayant changé d'objet : *Je ne crains plus de mourir,* dit cet artiste, *puisque j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, Votre Sainteté, et le Roi mon maître. — Il y a une grande différence,* dit le pape; *le Roi est un grand prince victorieux, je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu; il est jeune, et je suis vieux.* Le Nôtre,

charmé de cette réponse, qui témoignait l'estime que le pontife faisait de Louis XIV, saute au cou de Sa Sainteté, l'embrasse, et lui dit : *Mon révérend père, vous vous portez bien, et vous enterrerez le sacré collège.* De retour chez lui, Le Nôtre écrivit à Bontems, premier valet de chambre du Roi, et lui fit un détail exact de cette conversation. La lettre fut lue au Roi à son lever. Le duc de Créqui, qui était présent, dit qu'il gagerait mille louis contre un, que la témérité de Le Nôtre n'avait pas été jusqu'aux embrassemens : *Ne pariez pas*, lui répondit le Roi, *quand je reviens de mes campagnes, Le Nôtre m'embrasse; il a pu embrasser le Pape.* » (*Amours de Louis XIV*, tome 3, pages 197 à 199.)

4 « La guerre de 1688 eut une étrange origine, dont l'anecdote, également certaine et curieuse, est si propre à caractériser le Roi et Louvois, qu'elle doit tenir ici sa place. Louvois, à la mort de Colbert, avoit eu la surintendance des bâtimens ; le petit Trianon de porcelaine, fait autrefois pour madame de Montespan, ennuyoit le Roi, qui partout vouloit des palais. Il s'amusoit fort des bâtimens, et il avoit le compas dans l'œil pour la justesse, les proportions et la symétrie ; mais le goût n'y répondoit pas : déjà ce château ne faisoit que de sortir de dessous terre, lorsque le Roi s'aperçut d'un défaut à une croisée qui s'achevoit de former dans la longueur du rez-de-chaussée. Louvois, qui étoit brutal, et gâté jusqu'à souffrir difficilement d'être repris par son maître, disputa fort et ferme, et soutint que la croisée étoit bien. Le Roi tourna le dos et s'en alla promener ailleurs dans le bâtiment. Le lendemain il trouva Le Nôtre, bon architecte, et fameux surtout par le goût des jardins, qu'il a commencé à introduire en France, et dont il a porté la perfection au plus haut point. Le Roi lui demanda s'il avoit été à Trianon ; il dit que non : le Roi lui dit ce qui l'avoit choqué, et lui ordonna d'y aller. Le lendemain, même question, même réponse ; et le jour d'après, autant. Le Roi vit qu'il n'osoit s'exposer à trouver qu'il eût tort, ou à blâmer Louvois : il se fâcha, et lui ordonna encore de se trouver le lendemain à Trianon, où il iroit, et où il feroit trouver Louvois aussi : il n'y eut plus moyen de reculer. Le Roi les trouva le lendemain à Trianon, Louvois et lui ; et il y fut question d'abord de la fenêtre. Louvois disputa ; Le Nô-

tre ne disoit mot : enfin, le Roi lui ordonna d'aligner, de mesurer, et de dire ce qu'il auroit trouvé. Tandis qu'il travailloit, Louvois, en fureur de la vérification, grondoit tout haut et soutenoit que cette fenêtre étoit pareille en tout aux autres. Le Roi se taisoit; il attendoit, mais il souffroit. Quand tout fut mesuré, il demanda à Le Nôtre ce qu'il en étoit, et Le Nôtre de balbutier... Le Roi se mit en colère, et lui ordonna de parler net. Le Nôtre avoua que le Roi avoit raison, et dit ce qu'il avoit trouvé de défaut. Il n'eut pas plus tôt achevé, que le Roi, se tournant vers Louvois, lui dit : *On ne peut tenir à vos opiniâtretés; sans la mienne à vous montrer votre tort, on auroit bâti de travers, et il auroit fallu tout abattre, aussitôt que le bâtiment auroit été achevé.* En deux mots il lui lava la tête. Louvois, outré de la sortie, et de ce que des courtisans, surtout des ouvriers et des valets, en avoient été témoins, arrive chez lui en fureur. Il y trouva Saint-Pouange, Villacerf, le chevalier de Nogent, les deux Tilladet, quelques féaux intimes, qui furent bien alarmés de le voir en cet état. *C'en est fait,* leur dit-il, *je suis perdu avec le Roi, à la façon dont il vient de me traiter,* pour une fenêtre! *Je n'ai de ressource qu'en une guerre, qui l'occupera, le détournera de ses bâtimens, et me rendra nécessaire; et,* parbleu! *il l'aura!* En effet, quelques mois après, il lui tint parole: et malgré le Roi et les autres puissances, Louvois rendit la guerre générale. Elle ruina la France au dedans, et ne l'étendit pas au dehors, malgré la prospérité de ses armes : elle produisit au contraire des évènemens honteux.

« Celui de tous qui porta le plus à-plomb sur le Roi, fut sa dernière campagne, qui ne dura pas un mois. Il avoit en Flandre deux armées formidables, supérieures, du double au moins, à celle des ennemis, qui n'en avoient qu'une. Le prince d'Orange étoit campé à l'abbaye du Parc; le Roi n'en étoit qu'à une lieue, et M. de Luxembourg avec l'autre armée à une demi-lieue de celle du Roi, et rien entre les trois armées. Le prince d'Orange se trouvoit tellement enfermé, qu'il s'estimoit sans ressource dans les retranchemens qu'il fit faire à la hâte autour de son camp, et si perdu, qu'il le manda à Vaudemont, son ami intime, à Bruxelles, par quatre ou cinq fois, et qu'il ne voyoit nulle sorte d'espérance d'échapper, ni de sauver son armée. Rien ne la séparoit du Roi que ses mauvais retranchemens, et rien de plus aisé et de plus sûr que de le forcer

avec l'une des deux armées, et de poursuivre la victoire avec l'autre toute fraîche, et qui toutes deux étoient indépendantes l'une de l'autre, et complètes en équipages, en vivres et en artillerie à profusion. On en étoit aux premiers jours de juin; et que ne promettoit pas une telle victoire au commencement d'une campagne? aussi l'étonnement fut-il extrême et général dans les trois armées, lorsqu'on y apprit que le Roi se retiroit et faisoit deux gros détachemens de presque toute l'armée qu'il commandoit en personne; un pour l'Italie, et l'autre pour l'Allemagne sous Monseigneur.

» M. de Luxembourg, qu'il manda le matin de la veille de son départ pour lui apprendre ces nouvelles dispositions, se jeta à genoux, et tint ceux du Roi long-temps embrassés, pour l'en détourner, et pour lui montrer la facilité, la certitude, et la grandeur du succès en attaquant le prince d'Orange. Il ne réussit qu'à l'importuner d'autant plus sensiblement, que le Roi n'eut pas un mot à opposer : aussi ce fut une consternation dans les deux armées qui ne se peut représenter : et les courtisans même, si contens d'ordinaire de retourner chez eux, ne purent contenir une douleur qui éclata partout aussi librement que la surprise, et à l'un et à l'autre sentimens succédèrent de fâcheux raisonnemens. Le Roi partit le lendemain pour aller rejoindre madame de Maintenon et les dames, et retourner avec elles à Versailles pour ne plus revoir ni la frontière ni d'armées que pour ses plaisirs, et en temps de paix seulement.

» La victoire de Neerwinden, que Luxembourg remporta, six semaines après, sur le prince d'Orange, que la nature du terrain prodigieusement aidée de l'art avoit furieusement retranché, renouvela d'autant plus les douleurs et les discours, qu'il s'en falloit bien que le poste de l'Abbaye-du-Parc ressemblât à celui de Neerwinden. Nous n'eûmes plus les mêmes forces; et, faute de vivres, d'équipages suffisans, et d'artillerie, cette victoire ne put être poursuivie.

» Pour achever ceci tout à la fois, on sait que le prince d'Orange, averti du départ du Roi, avoit mandé à Vaudemont qu'il en avoit l'avis d'une main bien avertie, et qu'elle ne lui en avoit jamais donné de faux; mais que pour celui-là il ne pouvoit y ajouter foi, ni se livrer à l'espérance: et par un second courrier, que l'avis étoit

vrai que le Roi partoit, que c'étoit à son esprit de vertige et d'aveuglement qu'il devoit uniquement une si inespérée délivrance. Le rare est, que Vaudemont, établi long-temps depuis en notre cour, l'a souvent conté à ses amis, même à ses compagnies, et jusque dans le salon de Marly, du vivant du Roi. » (*Saint-Simon*, tome 1, pages 14 à 19. Strasbourg, 1791.)

Voir ce que dit à ce sujet le marquis de la Fare, pages 314, 315 et 316 de ses *Mémoires*.

Et le duc de Noailles, tome 1 pages 221 et suivantes de ses *Mémoires*.

Et Bruzau de la Martinière, tome 5, page 6.

Que dit Voltaire de cet évènement qui devait faire, et qui fit réellement, comme on le voit, une grande sensation? Rien du tout! — Il fait ouvrir la campagne de 1693, par la victoire de Neerwinden, dont, ainsi que le dit Saint-Simon, on eût évité les sanglans et peu fructueux efforts, si on eût anéanti, comme on le devoit, l'armée du prince d'Orange six semaines auparavant.

[5] *Dangeau*, 4 novembre 1706.

[6] *Dangeau*, 25 mars 1688.

[7] *L'instruction de la Quintinie pour les jardins fruitiers et potagers*, en 2 vol. in-4°, est dédiée à Louis XIV. On y voit dans l'épître dédicatoire que ce prince allait souvent dans le potager de Versailles, *pour y goûter les plaisirs de nos premiers pères,* et qu'il a saisi, *avec une incroyable pénétration, les principes de la taille des arbres.*

[8] *Histoire amoureuse des Gaules*. par Bussi-Rabutin, tome 3, page 2, 1754. Et *mémoires de Choisy,* tome 1, page 157. Utrecht, 1727.

[9] *Lettres de madame de Sévigné à sa fille,* des 3 juillet et 5 août 1675.

[10] — Madame la duchesse de Bourgogne étoit grosse et fort incommodée, et le Roi vouloit aller à Marly, contre sa coutume, dès le commencement de la belle saison, et l'avoit déjà déclaré. Sa

petite-fille l'amusoit, et il ne pouvoit s'en passer. Madame de Maintenon en étoit inquiète, et Fagon glissoit doucement son avis. Cela importunoit le Roi, qui ne vouloit en rien se contraindre, ayant fait voyager ses maîtresses grosses ou à peine relevées, toujours en grand habit. L'état de madame de Bourgogne ne put rompre le voyage, et il fallut que la princesse partît.

» Arrivé depuis peu à Marly, le Roi s'amusant au bassin des Carpes entre le château et la perspective, nous vîmes venir la duchesse du Lude, sans qu'il y eût aucune dame avec le Roi, qui comprît qu'elle avoit quelque chose de pressé à lui dire. Il fut au-devant d'elle, et on le laissa seul l'aller joindre : peu après le Roi revint à nous; chacun vit de quoi il s'agissoit, et personne ne parloit. A la fin le Roi, près du bassin, sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit : *La duchesse de Bourgogne est blessée.* Voilà M. de La Rochefoucault de s'exclamer, M. de Bouillon, le duc de Trêmes et le maréchal de Boufflers à parler à basses notes, et puis M. de la Rochefoucault s'écrier que c'étoit le plus grand malheur du monde, et que, s'étant blessée plusieurs fois, elle n'auroit peut-être plus d'enfans. Le Roi répondit à tous : Eh! quand cela seroit? (*avec colère.*) Que me feroit cela? N'a-t-elle pas déjà un fils? et quand il mourroit, le duc de Berry n'est-il pas en âge d'en avoir? Que m'importe qui me succède des uns ou des autres? Ne sont-ils pas mes petits-enfans? Elle est blessée parce qu'elle avoit à l'être. Je ne serai plus contrarié dans mes voyages, et dans tout ce que j'ai envie de faire, par les médecins et les matrones. J'irai, viendrai à ma fantaisie, on me laissera en repos.

» Un silence à entendre marcher une fourmi succéda à cette sortie; on baissoit les yeux, on n'osoit respirer; on fut stupéfait : le silence dura plus d'un quart d'heure, et le Roi le rompit, appuyé sur la balustrade, pour parler d'une carpe. Personne ne répondit, et le Roi s'en alla. Parti, nos yeux se rencontrèrent tous, et se dirent tout. On admira, on s'étonna, on s'affligea, on haussa les épaules. M. de la Rochefoucault étoit en furie; le premier écuyer pâmoit d'effroi, et je me sais gré d'avoir jugé, sans me tromper, ni faire tort au Roi, qu'il n'aimoit, et ne comptoit que lui, et étoit à soi-même sa dernière fin. Cet étrange propos retentit bien loin au-delà de Marly. » (*Saint-Simon*, tome 2, pages 82, 83 et 84.)

[11] « Un jour que nous fûmes d'un voyage de Marly, arriva cette scène singulière... Les princesses n'étoient que légèrement raccommodées, et madame la princesse de Conti intérieurement de fort mauvaise humeur du goût de monseigneur pour la Choin, qu'elle ne pouvoit ignorer, et dont elle n'osoit donner aucun signe. A un dîner... le Roi s'amusa à badiner avec madame la duchesse, et sortit de cette gravité qu'il ne quittoit jamais, pour jouer avec elle aux olives. — Cela fit boire *quelques coups* à madame la duchesse ; le Roi fit semblant d'en boire un ou deux, et cet amusement dura jusqu'au fruit ; et à la sortie de table, le Roi, passant devant la princesse de Conti pour aller chez madame de Maintenon, choqué peut-être du sérieux qu'elle lui marqua, lui dit assez sèchement que sa gravité ne s'accommodoit pas de leur ivrognerie. La princesse, piquée, laissa passer le Roi, puis se tournant à madame de Châtillon, dans ce moment de chaos où chacun se lavoit la bouche, lui dit qu'elle aimoit mieux être grave *que sac à vin*, *entendant quelques repas alongés que ses sœurs avoient faits depuis peu ensemble.* Ce mot fut entendu de madame la duchesse de Chartres, qui répondit assez haut de sa voix lente et tremblante, *qu'elle aimoit mieux être sac à vin que sac à guenilles*, par où elle entendoit Clermont et des officiers des gardes-du-corps qui avoient été les uns chassés, les autres éloignés à cause d'elle.

» Ce mot fut si crû, qu'il ne reçut point de repartie, et qu'il courut sur-le-champ par Marly, et de là par Paris et partout. Madame la duchesse, qui, avec bien de la grâce et de l'esprit, avoit l'art des chansons salées, en fit d'étranges sur le même ton. Le Roi, fatigué des tracasseries, entra dans celles qu'il trouva de part et d'autre trop fortes. » (*Saint-Simon*, tome 3, pages 84 à 86.)

[12] — «... La fin de cette année fut orageuse à Marly. Madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse, plus ralliées par l'aversion de madame la princesse de Conti, se mirent, au voyage suivant, *à un repas rompu après le coucher du Roi*, dans la chambre de madame de Chartres, au château. Monseigneur joua tard dans le salon ; en se retirant chez lui, il monta chez les princesses, *et les trouva qui fumoient avec des pipes qu'elles avoient envoyé chercher au corps-de-garde suisse.* Monseigneur, qui en vit les suites, si cette

odeur gagnoit, leur fit quitter cet exercice ; mais la fumée les avoit trahies. Le Roi leur fit le lendemain une rude correction. » (*Saint-Simon*, tome 3, page 86.)

[13] « Lorsque M. le duc d'Orléans partit pour aller commander les armées de Philippe V, le Roi lui demanda qui il emmenoit avec lui en Espagne? M. le duc d'Orléans lui nomma Fontpertuis. *Comment, mon neveu*, repartit le Roi, *le fils de cette folle qui a couru M. Arnaud partout, un jansénite! je ne veux point de cela avec vous.* — *Ma foi, sire*, lui répondit M. le duc d'Orléans, *je ne sais point ce qu'a fait la mère; mais pour le fils, être jansénite! il ne croit pas en Dieu.* — *Est-il possible*, reprit le Roi, *et m'en assurez-vous? Si cela est, il n'y a point de mal qu'il aille avec vous; vous pouvez le mener.*

» L'après-dîner, M. le duc d'Orléans me le conta en se pâmant de rire. » (*Saint-Simon*, tome 4, page 117.)

[14] « Louis XIV s'étudioit avec grand soin à être informé de ce qui se passoit partout, dans les lieux publics, dans les maisons particulières, dans le commerce du monde, dans le secret des familles ou des liaisons. Les espions et les rapporteurs étoient infinis ; il en avoit de toute espèce ; plusieurs qui ignoroient que leurs délations allassent jusqu'à lui, d'autres qui le savoient, quelques uns qui lui écrivoient directement, en faisant rendre les lettres par les voies qu'il leur avoit prescrites ; et ces lettres-là n'étoient vues que de lui, et toujours avant toute autre chose ; quelques autres enfin qui lui parloient quelquefois secrètement dans ses cabinets par les derrières.

» Ces voies rompoient le col à une infinité de gens de tous états, sans qu'ils en aient jamais pu découvrir la cause, souvent très injustement ; et le Roi, qui étoit prévenu, ne revenoit jamais, ou si rarement, que rien ne l'étoit davantage. Il avoit encore un défaut dangereux pour les autres, et surtout pour lui-même, par la privation de bons sujets ; c'est qu'encore qu'il eût la mémoire excellente et pour reconnoître un homme du commun qu'il avoit vu une fois au bout de vingt ans, et qu'il ne confondoit point, il n'étoit pourtant pas possible qu'il se souvînt de tout au nombre infini de ce qui chaque jour venoit à sa connoissance. S'il lui étoit revenu quelque

chose de quelqu'un qu'il eût oublié de la sorte, il lui restoit imprimé qu'il y avoit quelque chose contre lui, et c'en étoit assez pour l'exclure. Il ne cédoit point aux représentations d'un ministre, d'un général, de son confesseur même, suivant l'espèce de chose ou de gens dont il s'agissoit. Il répondoit qu'il ne savoit plus ce qui lui en étoit revenu, mais qu'il étoit plus sûr d'en prendre un autre dont il ne fût rien revenu du tout.

» Ce fut à sa curiosité que les dangereuses fonctions de lieutenant de police furent redevables de leur établissement. Elles allèrent toujours croissant. Ces officiers ont tous été sous lui plus craints, plus ménagés, et aussi considérés que les ministres, jusque par les ministres même ; et il n'y avoit personne en France, sans excepter les princes du sang, qui n'eût intérêt de les ménager, et qui ne le fît. Outre les rapports sérieux qui revenoient par eux, il se divertissoit d'en apprendre toutes les galanteries et les sottises de Paris. Pontchartrain, qui avoit Paris et la cour dans son département, lui faisoit tellement sa cour par cette voie indigne, dont son père étoit outré, qu'elle le soutint souvent auprès du Roi, et, de l'aveu du Roi même, contre de rudes atteintes, auxquelles, sans cela, il auroit succombé ; et on l'a su plus d'une fois par madame de Maintenon, par madame la duchesse de Bourgogne, par M. le comte de Toulouse, et par les valets intérieurs.

» Mais la plus cruelle de toutes les voies par laquelle le Roi fut instruit, bien des années avant qu'on s'en fût aperçu, et par laquelle l'ignorance et l'imprudence de beaucoup de gens continua toujours de l'instruire, fut celle de l'ouverture des lettres : c'est ce qui donna tant de crédit aux Pajot et aux Rouillé, qui en avoient la ferme, qu'on ne put jamais leur ôter, ni les faire guère augmenter par cette raison si long-temps inconnue, et qui s'y enrichirent si énormément, tous aux dépens du public et du Roi même. On ne sauroit comprendre la promptitude et la dextérité de cette exécution. Le Roi voyoit l'extrait de toutes les lettres où il y avoit des articles que les chefs de la poste, puis le ministre qui la gouvernoit, jugeoient devoir aller jusqu'à lui, et les lettres entières lui étoient portées quand elles en valoient la peine par leur tissu ou par la considération de ceux qui étoient en commerce. Par là, les gens principaux de la poste, maîtres et commis, furent en état de

supposer tout ce qui leur plut et à qui il plut; et comme peu de chose perdoit sans ressource, ils n'avoient pas besoin de forger, de suivre une intrigue: un mot de mépris sur le Roi ou sur le gouvernement, une raillerie, en un mot un article de lettre spécieux et détaché, noyoit sans ressource, sans perquisition aucune, et ce moyen étoit continuellement entre leurs mains.

» Aussi, à vrai et à faux, est-il incroyable combien de gens de toutes les sortes en furent plus ou moins perdus. » (*Saint-Simon*, tome 1, pages 108 à 111.)

[15] *Dangeau*, 2 septembre 1684, et 27 octobre 1717.

[16] *Saint-Simon*, tome 10, pages 49 et 50.

[17] *Madame de Lafayette*, page 107. Paris, 1823.

[18] « Si, d'ennui, de dépit, ou par quelque dégoût, on quittoit le service, la disgrâce étoit certaine... Celui qui quittoit étoit assuré, lui et sa famille, d'essuyer dans sa province ou dans sa ville toutes les mortifications et souvent les persécutions dont on pouvoit s'aviser, dont on rendoit les intendans des provinces responsables, et qui, très ordinairement, influoient sur les terres et sur les biens.

» Grands et petits, connus et obscurs, furent donc forcés d'entrer et de persévérer dans le service, d'y être un vil peuple en toute égalité et dans la plus soumise dépendance du ministre de la guerre, et même de ses commis. J'ai vu le Guerchois, mort conseiller d'état, lors intendant d'Alençon, me montrer, à la Ferté, un ordre de faire rechercher des gentilshommes de sa généralité qui avoient des enfans en âge de servir, et qui n'étoient pas dans le service, de les presser de les y mettre, de les menacer même, et de doubler et de tripler à la capitation ceux qui n'obéiroient pas, et de leur faire toutes sortes de vexations dont ils seroient susceptibles. Ce fut à l'occasion d'un gentilhomme qui étoit dans ce cas, et pour qui j'avois de l'amitié, et que j'envoyai chercher en effet pour le résoudre. » (*Saint-Simon*, tome 1, pages 83 et 84.)

[19] *Dangeau*, 25 décembre 1684, et le sermon de Bourdaloue *sur la Nativité de Jésus-Christ*.

[10] *Traité de la noblesse*, par La Roque, page 90. Rouen, 1710.

[11] Voir dans Lémontey (*Monarchie de Louis XIV*), pages 438, 439 et 440, ce que c'était que *faire des affaires*, et pour les exemples voir *Dangeau* aux dates suivantes :
1er et 11 juin 1691.
31 octobre 1691.
11 mars 1693.
24 novembre 1695.
25 septembre 1696.
12 octobre 1699.
9 mai 1701.
27 août 1701.
8 septembre 1705.
8 avril 1707.
26 mai 1715.

[12] Lire l'aventure de Balthazar de Fargues, dans Lémontey, *Monarchie de Louis XIV*, pages 455 à 461.

[13] *Dangeau*, 22 mai 1698, 29 mars 1699, et 21 mars 1700.

[14] *Dangeau*, 13 janvier 1716 et 10 juillet 1717.

[15] *Dangeau*, 10 mai 1711.

[16] *Dangeau*, 26 novembre 1702.

[17] *Dangeau*, 6 août 1689.

[18] Samuel Bernard *n'était juif ni par la naissance, ni par les sentimens*, dit le *Dictionnaire historique*, tome 9. Lyon, 1741.

[19] « Ce ne fut pas la seule fois qu'on vit le Roi aux expédiens pour subsister. On a vu souvent cette Majesté avoir recours à des particuliers ses sujets, pour qu'on lui prêtât quelque argent. Une fois la cour étant à Marly, on y vit Desmarets se présenter avec le fameux banquier Samuel Bernard, qu'il avoit mandé pour dîner et travailler

avec lui. Il étoit le plus riche traitant de l'Europe ; il le savoit bien, et vouloit des ménagemens proportionnés. Aussi les contrôleurs-généraux, qui avoient souvent bien plus à faire de lui, que lui d'eux, le traitoient avec des égards et de grandes distinctions. Le Roi, qui l'aperçut, dit à Desmarets qu'il étoit fort aise de le voir avec M. Bernard, et à ce dernier il dit : *Monsieur Bernard, vous êtes homme à n'avoir jamais vu Marly, venez le voir à ma promenade ; puis, quand je vous l'aurai montré, je vous rendrai à Desmarets.* Bernard suivit, et pendant qu'elle dura, le Roi ne parla qu'à Bergheyck et à lui, et autant à l'un qu'à l'autre, les menant partout, et leur montrant également son jardin, avec les grâces qu'il savoit si bien employer quand il vouloit combler.

» J'admirois, et n'étois pas le seul, cette prostitution d'un roi (si avare de ses paroles), à un homme de l'espèce de Bernard, et je ne fus pas long-temps sans en savoir la cause ; et je vis jusqu'où les plus grands rois sont souvent réduits. Desmarets n'avoit pas d'argent, et de plus il étoit sans ressource. Il avoit été à Paris frapper à toutes les portes ; mais on avoit si souvent et si nettement manqué à toutes sortes d'engagemens pris et aux paroles les plus précises, qu'il ne trouva que des excuses, des portes fermées et des refus.

» Bernard, comme les autres, n'avoit rien voulu avancer, car il lui étoit beaucoup dû ; et en vain Desmarets lui représenta l'excès des besoins et l'énormité des gains faits avec le Roi, il fut inébranlable. Voilà donc le Roi et les ministres bien embarrassés. Desmarets dit au Roi que, tout examiné, il n'y avoit que Bernard qui pût le tirer d'affaire : mais qu'il falloit vaincre sa volonté et l'opiniâtreté insolente qu'il avoit même montrée ; que c'étoit un homme plein de vanité, capable de donner sa bourse, si le Roi le flattoit et le caressoit lui-même à cet effet.

» Dans la nécessité pressante, le Roi y consentit, et pour tenter avec moins d'indécence et sans risquer de refus, Desmarets proposa l'expédient que j'ai rapporté.

« Bernard en fut la dupe ; il revint de la promenade si enchanté du Roi, qu'il dit qu'il aimoit mieux risquer sa ruine que de laisser le Roi dans l'embarras, et il fit avec enthousiasme l'éloge du Roi. Desmarets, qui en profita, en tira plus qu'il ne s'étoit proposé. » (*Saint-Simon*, tome 6, pages 136, 137 et 138).

30 *Histoire amoureuse des Gaules,* tome 4, page 20. — *Dangeau,* 17 janvier 1693 et 14 juillet 1703.

31 « Jeudi 16 juin 1699, à Versailles. — ...Le Roi alla se promener dans ses jardins. Durant sa promenade, on vint à parler du jour où il campa à la cense d'Urtebise, près de Valenciennes ; il nous dit tout bas que c'étoit le jour de sa vie où l'on avoit fait le plus de fautes ; qu'il n'y pensoit jamais sans une extrême douleur, qu'il y rêvoit quelquefois la nuit, et se réveilloit toujours en colère, parce qu'il avoit manqué une occasion sûre de défaire les ennemis. Il en rejeta la principale faute sur un homme qu'il nous nomma, et ajouta même que c'étoit un homme insupportable en ces occasions-là comme partout ailleurs. » (*Dangeau.*)

Voici comme Saint-Simon, tome 1, pages 10 à 13, raconte ce qui se passa à la cense d'Heurtebise :

« En 1676, le Roi retourna en Flandre, prit Condé, et Monsieur, Bouchain. Les armées du Roi et du prince d'Orange s'approchèrent si près et si subitement, qu'elles se trouvèrent en présence et sans séparation auprès de la cense d'Heurtebise. Il fut donc question de décider si on donneroit bataille, et de prendre son parti sur-le-champ. Monsieur n'avoit pas encore joint Bouchain; mais le Roi étoit sans cela supérieur à l'armée ennemie : les maréchaux de Schomberg, d'Humières, de la Feuillade, de Lorges, etc., s'assemblèrent à cheval autour du Roi, avec quelques uns des plus distingués des officiers généraux et des principaux courtisans, pour tenir une espèce de conseil de guerre. Toute l'armée crioit au combat, et tous les maréchaux voyoient bien ce qu'il y avoit à faire ; mais la personne du Roi les embarrassoit, et bien plus, Louvois, qui connoissoit son maître, et qui cabaloit depuis deux heures qu'on commençoit d'apercevoir où les choses en pouvoient venir. Louvois, pour intimider la compagnie, parla le premier en rapporteur, pour dissuader de donner la bataille. Le maréchal d'Humières, son ami intime, et avec une grande dépendance, le maréchal de Schomberg, qui le ménageoit fort, furent de son avis : le maréchal de la Feuillade, hors de mesure avec Louvois, mais favori qui ne connoissoit pas moins bien de quel avis il falloit être, après quelques propos douteux, conclut

comme eux. M. de Lorges, inflexible pour la vérité, touché de la gloire du Roi, sensible au bien de l'État, mal avec Louvois, comme le neveu favori de M. de Turenne, tué l'année précédente, et qui venoit d'être fait maréchal de France malgré ce ministre, et capitaine des gardes-du-corps, opina de toutes ses forces pour la bataille; et il en déduisit tellement les raisons, que Louvois même et les généraux demeuroient sans repartie. Le peu de ceux de moindre grade, qui en parlèrent après, osèrent encore moins déplaire à Louvois; mais ne pouvant affoiblir les raisons du maréchal de Lorges, ils ne firent que balbutier. Le Roi, qui écoutoit tout, prit encore les avis, ou plutôt les voix, sans faire répéter ce qui avoit été dit par un chacun; puis, avec un petit mot de regret de se voir retenu par de si bonnes raisons, et du sacrifice qu'il faisoit de ses désirs à ce qui étoit de l'avantage de l'Etat, tourna bride, et il ne fut plus question de bataille.

» Le lendemain, et c'est du maréchal de Lorges que je le tiens, et qui étoit la vérité même, et à qui je l'ai ouï conter plusieurs fois non sans dépit, le lendemain, dis-je, il eut occasion d'envoyer un trompette aux ennemis qui se retiroient. Ils le gardèrent un jour ou deux dans leur armée. Le prince d'Orange le voulut voir, et le questionna fort sur ce qui avoit empêché le Roi de l'attaquer, se trouvant plus fort, les deux armées en vue, si près l'une de l'autre, et en rase campagne sans rien entre deux. Après l'avoir fait causer devant tout le monde, avec un sourire malin il lui dit, pour montrer qu'il étoit averti et pour faire dépit au Roi, qu'il ne manquât pas de dire au maréchal de Lorges qu'il avoit grande raison d'avoir voulu et si opiniâtrément soutenu la bataille; que jamais il ne l'avoit manqué si belle, et que jamais il n'avoit été si aise de s'être vu hors de portée de la recevoir; qu'il étoit battu sans ressource et sans le pouvoir éviter, s'il avoit été attaqué, ce dont il se mit en peu de mots à déduire les raisons.

» Le trompette, glorieux d'avoir eu avec le prince d'Orange un si long et si curieux entretien, le débita, non seulement au maréchal de Lorges, mais au Roi (qui à la chaude voulut le voir), et de là aux maréchaux, aux généraux, et à qui le voulut entendre; et augmenta ainsi le dépit de l'armée, et en fit un grand à Louvois

» Cette faute, et ce genre de faute, ne fit que trop d'impression

sur les troupes, et excita partout de cruelles railleries parmi le monde et dans les cours étrangères. Le Roi ne demeura guère depuis à l'armée, quoiqu'on ne fût qu'au mois de mai : il revint trouver sa maîtresse. L'année suivante, il retourna en Flandre, prit Cambrai, et Monsieur fit le siége de Saint-Omer; il fut au-devant du prince d'Orange, qui venoit secourir la place, lui donna bataille près de Cassel, et remporta une victoire complète, prit tout de suite Saint-Omer, puis alla rejoindre le Roi. Ce contraste fut si sensible au monarque, que jamais depuis il ne donna d'armée à commander à Monsieur. Tout l'extérieur fut parfaitement bien gardé, mais dès ce moment la résolution fut prise et ensuite bien tenue. »

Que dit Voltaire de cette même affaire? « On accusa le Roi, au siége de Bouchain, dit-il (*Siècle de Louis XIV*, chap. 13), d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes pour tenter de jeter du secours dans la place. On reprocha aussi au prince d'Orange d'avoir pu livrer bataille à Louis XIV, et de ne l'avoir pas fait. Car tel est le sort des rois et des généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font et de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui, ni le prince d'Orange, n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille, quoiqu'il le voulût, parce que Monterey, gouverneur des Pays-Bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hasard d'un évènement décisif; et la gloire demeura au Roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, et qu'il prit une ville en présence de son ennemi. »

Ainsi Voltaire, qui passe sous silence la retraite précipitée du Roi à l'ouverture de la campagne de 1693 (Voir la note 4), déclare qu'il n'était point blâmable dans cette occasion-ci. A lui permis de prononcer ainsi : quant à nous, nous pensons qu'il eût été bon de ne pas négliger d'ajouter le gain d'une bataille à la prise d'une ville. D'ailleurs, on voit dans Villars, dans Choisy, dans La Fare, dans Gourville, et surtout dans les *Mémoires* du courtisan Dangeau, témoin en cette occasion des discours du Roi, que Sa Majesté blâmait elle-même, et avec amertume et colère, la faute, qu'elle qualifiait telle, qu'on lui avait fait faire en cette grande circonstance. Voltaire, persécuté, éprouvait peut-être trop vivement le besoin de

la protection de Louis XV, pour être l'historien exact et complet de Louis XIV

« Voltaire, dit Lémontey (*Monarchie de Louis XIV*, p. 451), a le plus contribué à faire reverdir le laurier de Louis XIV. L'exposé qu'il a fait du règne de ce monarque est un chef-d'œuvre de grâce et de raison, rendu populaire par un talent inimitable. *Il serait parfait, s'il était complet.* L'auteur y loue beaucoup, et toujours avec sens et mesure; mais on aperçoit bien dans ce tableau que des parties sont dissimulées, et que d'autres ne sont pas approfondies. Voltaire se laissait trop éblouir par l'éclat littéraire, pour être parfaitement juste. Il a traité un roi qui avait fondé des académies, comme les moines traitaient jadis les princes qui dotaient les églises.... »

Pour en finir sur ce sujet, je dirai que je préfère le silence absolu de Voltaire sur le départ précipité du Roi en 1693, à son entreprise d'excuser le départ précipité du même prince en 1676.

[32] *Madame de Caylus*, page 61. Paris, 1823.

[33] *Histoire des amours de Louis XIV*, par Boissy, tome 5, page 100.— *Histoire amoureuse des Gaules*, par Bussy, tome 4, pages 22 et 23.

[34] *Histoire des amours de Louis XIV*, tome 4, page 145.

[35] « Quand madame de Montespan allait seule, elle avait quatre gardes-du-corps aux portières de son carrosse. » *Voltaire*, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXVI.

[36] *Histoire amoureuse des Gaules*, tome 4, pages 91 et 92.— *Histoire des amours de Louis XIV*, tome 4, pages 199 et 200.

[37] *Histoire des amours de Louis XIV*, tome 5, pages 212 et 213.— *Lettres de madame de Sévigné à sa fille*, des 24 novembre 1675 et 18 décembre 1678.

[38] *Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, du 18 mars 1671.

[39] *Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, du 6 novembre, 1676.

[40] « Non seulement le Roi étoit sensible à la présence continuelle de ce qu'il y avoit de distingué, mais il l'étoit aussi aux étages inférieurs. Il regardoit à droite et à gauche à son lever et à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartemens, dans ses jardins de Versailles, où seulement les courtisans avoient la liberté de le suivre ; il voyoit et remarquoit tout le monde ; aucun ne lui échappoit, jusqu'à ceux qui n'espéroient pas en être vus. Il distinguoit très bien en lui-même les absences de ceux qui étoient à la cour ; celle des passagers qui venoient plus ou moins souvent ; les causes générales ou particulières de ces absences, il les combinoit et ne perdoit pas la plus légère occasion d'agir à leur égard en conséquence.

» C'étoit un démérite aux uns et à tout ce qu'il y avoit de distingué, de ne pas faire de la cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, *et une disgrâce sûre pour qui n'y venoit jamais*. Quand il s'agissoit de quelque chose pour eux : *Je ne les connois point*, répondoit-il fièrement ; sur ceux qui se présentoient rarement : *C'est un homme que je ne vois jamais!* et ces arrêts-là étoient irrévocables. C'étoit un autre crime de ne point aller à Fontainebleau qu'il regardoit comme Versailles ; et pour certaines gens de ne point demander pour Marly, les uns toujours, les autres souvent, quoique sans dessein de les y mener les uns toujours, ni les autres souvent. Mais si on étoit sur le pied d'y aller toujours, il falloit une excuse valable pour s'en dispenser, hommes et femmes de même. Surtout il ne pouvoit souffrir les gens qui se plaisoient à Paris. Il supportoit assez aisément ceux qui aimoient leur campagne, encore y falloit-il être mesuré ou avoir pris ses précautions ; et avant d'y aller, passer à la cour un temps plus long : cela ne se bornoit pas aux personnes en charge, ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur représentation marquoient plus que les autres ; la destination seule suffisoit dans les gens habitués à la cour ; et cela alloit jusqu'au point que le Roi eut l'attention dans un voyage que je fis à Rouen pour un procès, tout jeune que j'étois, de m'y faire écrire de sa part, et par Pontchartrain, pour en savoir la raison. » (*Saint-Simon*, tome II, pages 106 à 108.)

[41] *Nouveau Dictionnaire historique*, art. *Catinat*.

42. L'impossibilité trop bassement éprouvée d'obtenir la paix, et l'épuisement où étoit le royaume, avoient jeté autrefois le Roi dans les plus cruelles angoisses, et Desmarets dans le plus funeste embarras. Les papiers de toutes les espèces, dont le commerce se trouvoit inondé, et qui tous avoient perdu plus ou moins de crédit, faisoient un chaos dont on n'apercevoit point le remède. Billets d'état, billets de monnoie, billets des receveurs-généraux, billets sur les tailles, billets d'ustensiles, étoient la ruine des particuliers, que le Roi forçoit de les prendre en paiement de ce qu'il devoit; qui perdoient moitié, deux tiers et plus, et avec le Roi comme avec les autres. Ces escomptes enrichissoient les gens d'argent et de finance aux dépens du public, et la circulation de l'argent ne se faisoit plus, parce que l'espèce manquoit, parce que le Roi ne payoit plus personne, et qu'il tiroit toujours, et que ce qu'il y avoit d'espèces hors de ses mains étoit bien enfermé dans les coffres des partisans.

» La capitation doublée et triplée à la volonté arbitraire des intendans des provinces, les marchandises et les denrées de toute espèce imposées en droits au quadruple de leur valeur, taxes d'aisés, et autres de toute nature, et sur toutes sortes de choses; tout cela écrasoit nobles et roturiers, seigneurs et gens d'église, sans que ce qui en revenoit au Roi pût suffire. Il tiroit le sang de ses sujets sans distinction; il en exprimoit jusqu'au pus, et il enrichissoit une armée de traitans et d'employés en ces divers genres d'impôts, entre les mains de qui demeuroit la plus grande et la plus claire partie.

» Desmarets, en qui le Roi enfin avoit été forcé de mettre toute sa confiance pour les finances, imagina d'établir, outre tant d'impôts, une dixme royale sur tous les biens de chaque communauté et de chaque particulier du royaume.

» ... Mais le Roi, quelque accoutumé qu'il fût aux impôts les plus énormes, ne laissa pas de s'épouvanter de celui-ci. Depuis longtemps il n'entendoit parler que des plus extrêmes misères: ce surcroît l'inquiéta, jusqu'à l'attrister d'une manière si sensible, que les valets intérieurs s'en aperçurent dans les cabinets plusieurs jours de suite, et assez pour en être si en peine, que Maréchal, qui m'a conté toute cette curieuse anecdote, se hasarda de lui par-

ler de cette tristesse qu'il remarquoit, et qui étoit telle depuis plusieurs jours, qu'il craignoit pour sa santé. Le Roi lui avoua qu'il ressentoit des peines infinies, qu'il rejeta vaguement sur la situation des affaires.

» Huit ou dix jours après, et toujours avec la même mélancolie, le Roi reprit son calme accoutumé. Il appela Maréchal, et seul avec lui, il lui dit que maintenant qu'il se sentoit au large, il vouloit bien lui dire ce qui l'avoit si vivement peiné, et ce qui avoit mis fin à ses peines. Alors il lui conta que l'extrême besoin de ses affaires l'avoit forcé à de furieux impôts; que l'état où elles se trouvoient réduites le mettoit dans la nécessité de les augmenter considérablement: qu'outre la compassion, *les scrupules de prendre ainsi les biens de tout le monde l'avoient fort tourmenté*, qu'à la fin il s'en étoit ouvert au père Le Tellier, qui lui avoit demandé quelques jours pour y penser. Ce père étoit revenu avec une consultation, non des pères de sa compagnie, qu'il ne falloit pas compromettre, mais avec une des plus habiles docteurs de sorbonne, qui décidoient (la Sorbonne n'ayant voulu le décider en corps) que *tous les biens des François étoient au Roi en propre, et que quand il les prendroit, il ne prendroit que ce qui lui appartient*. Le Roi avouoit que cette décision l'avoit mis fort au large, ôté ses anciens scrupules, et lui avoit rendu le calme et la tranquillité qu'il avoit perdus; mais Maréchal fut si étonné, si éperdu, d'entendre ce récit, qu'il ne put prononcer un seul mot. Heureusement pour lui, le Roi le quitta dès qu'il le lui eut fait, et Maréchal resta seul en même place, ne sachant presque où il en étoit. Cette anecdote, qu'il me conta quelques jours après, étant encore presque dans le même effroi, n'a pas besoin de commentaires. Elle montre, sans qu'on ait besoin de le dire, ce qu'est un Roi livré à un pareil confesseur et qui ne parle qu'à lui, et ce que devient un état livré en de telles mains. » (*Saint-Simon*, tome 6, pages 129 à 135.)

FIN DES NOTES.

MADEMOISELLE

DELAUNAY

A LA BASTILLE.

COMÉDIE HISTORIQUE EN UN ACTE.

—

1720.

NOTICE

SUR

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mademoiselle Delaunay était de bonne naissance, et avait reçu une éducation des plus distinguées. Sa famille étant ruinée, elle fut réduite, malgré de grandes protections, à entrer en qualité de femme de chambre, chez madame la duchesse du Maine. Cette princesse, petite-fille du grand Condé, avait épousé un des fils naturels de Louis XIV et de madame de Montespan. Ce roi avait non seulement légitimé ses fils naturels, mais même leur avait ouvert le chemin du trône, en les assimilant aux princes du sang. Par son testament, et dans l'espérance de soutenir cet ordre de choses, le Roi avait attribué une grande puissance au duc du Maine, l'aîné des princes légitimés, pour tout le temps que devait durer la minorité de son arrière-petit-fils Louis XV. Mais le duc d'Orléans, qui se trouvait ainsi écarté du rang auquel il prétendait en sa qualité de premier prince du sang,

revendiqua justement ses droits lors de la mort du Roi ; le parlement cassa le testament de ce monarque, déclara le duc régent (le testament ne l'avait établi que chef d'un conseil de régence dans lequel il n'aurait eu que la voix prépondérante) ; et les princes légitimés, fruits d'un double adultère que les lois ont toujours sévèrement puni, que l'opinion a toujours justement flétri, qu'un peu de pudeur faisait toujours cacher soigneusement, mais que l'aveuglement paternel, uni à l'aveuglement du pouvoir absolu, avaient probament prétendu masquer en l'honorant d'une manière si étrange, si dégradante pour le trône, si méprisante pour la nation, les princes légitimés, dis-je, furent successivement abaissés à une condition plus conforme à l'honnêteté, à la gravité des mœurs d'alors même, à la dignité du trône, au respect dû à la nation ! La fière duchesse du Maine, ainsi déchue, ne perdit pas courage, et conspira long-temps pour faire replacer son mari au rang que la bienveillance paternelle lui avait assigné ; elle l'entraîna malgré lui dans ses intrigues.

On devrait m'ôter mes habits et me mettre en jaquette, pour avoir consenti à me laisser mener par ma femme, écrivait-il lorsque le duc d'Orléans eut saisi sur un émissaire de l'ambassadeur d'Espagne des preuves des entreprises de la duchesse du Maine. Il la fit arrêter

elle et le duc, ainsi que plusieurs personnes de leur maison, parmi lesquelles était mademoiselle Delaunay, qui, par son esprit et son caractère, s'était attiré la confiance de sa maîtresse. Elle passa dix-huit mois à la Bastille, étonnant tout le monde par sa fermeté, son courage et son dévouement. De quelque manière qu'on s'y prît, on n'en put rien tirer, ce qui donna beaucoup d'humeur à l'autorité, et contribua à la faire rester en prison beaucoup au-delà de ce qui aurait dû être. Lorsque enfin elle fut mise en liberté, elle rentra près de la duchesse du Maine, qui la traita alors avec une grande considération. Elle la fit dame de compagnie, et de sa maison d'honneur, après lui avoir fait épouser un gentilhomme, M. de Staal. C'est sous ce nom qu'elle a écrit des mémoires qui sont intéressans. Elle y raconte une aventure qu'elle eut à la Bastille avec le chevalier de Menil. C'est cette anecdote qui a donné lieu à la pièce qu'on va lire.

L'évènement se passe en 1720.

Voltaire (dans une lettre à Thiriot, en date des Délices, le 1er octobre 1755), s'exprime ainsi au sujet des *Mémoires* de madame Staal : « J'ai lu les *Mémoires* de » madame de Staal ; elle paraît plus occupée des évè» nemens de la femme de chambre que de la conspira» tion du prince de Cellamar. On dit que nous aurons » bientôt les *Mémoires* de mademoiselle Rondet, fille

» suivante de madame de Staal. » Dans une lettre au duc de Richelieu (également écrite des Délices, le 27 septembre 1755), il en parlait en ces termes : « A pro» pos de petites choses, vous avez lu sans doute madame » de Staal ! » Il n'en dit pas autre chose, que je sache, et ces deux citations prouvent qu'il ne faisait pas grand cas de cet ouvrage. Il est concevable qu'un contemporain mît peu d'importance à la partie historique de ces *Mémoires ;* mais cette partie même a acquis par le temps plus de valeur.

Voltaire dit ailleurs [1] qu'il se confirme de plus en plus dans l'opinion que les livres rares ne le sont que parce qu'ils méritent de l'être. La fréquente réimpression de celui-ci prouve donc en sa faveur ; il a subi avec succès l'épreuve même que Voltaire exige. Cela s'explique aisément : en effet, histoire à part, ces *Mémoires* seraient encore fort intéressans, ne fût-ce qu'en qualité de roman bien écrit. Ils sont fort spirituels et fort agréables à lire. Voltaire estimait *Gil-Blas ;* pourquoi refuse-t-il son estime à un livre qui, considéré comme renfermant des peintures de mœurs et de situations de la vie, a autant de mérite, au moins, que *Gil-Blas*, et qui a de plus celui de n'être point

[1] Lettre à Thiriot, du 21 janvier 1761 : « Reçu le petit livre royal *De » Moribus brachmanorum*. Me voilà plus confirmé que jamais dans mon » opinion, que les livres rares ne sont rares que parce qu'ils sont mauvais. »

une fiction, de peindre des mœurs vraies, de faire connaître des personnages importans, et de se rapporter à une époque intéressante?

PERSONNAGES.

Mademoiselle DELAUNAY, de la maison de madame la duchesse du Maine.

Le chevalier de MENIL, prisonnier d'état.

M. de MAISONROUGE, lieutenant de roi de la Bastille.

LOUISE, fille d'un porte-clefs de la Bastille.

La scène est dans la chambre occupée par mademoiselle Delaunay, en 1720.

MADEMOISELLE DELAUNAY A LA BASTILLE.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE DELAUNAY, *seule, assise à une table et travaillant à ses mémoires.*

C'est aujourd'hui le second anniversaire de ma détention à la Bastille!... C'est bien sévère à vous, monsieur le régent!... et cependant vous passez pour un prince d'un caractère doux et humain. Ce qui m'arrive pourrait faire croire le contraire à des gens qui ne connaîtraient pas la cour comme moi; car depuis long-temps vous vous êtes raccommodé avec madame la duchesse du Maine, et moi, pauvre fille, qui n'avais point à raisonner, et qui n'avais qu'à exécuter quelques ordres peu importans de cette grande dame, je suis encore détenue comme sa complice!... A la vérité, les grandes rigueurs de la prison sont fort adoucies, et l'espèce de liberté dont je jouis actuellement rend ma condition plus tolérable... La moindre amélioration, dans un si grand et si long ennui, paraît un grand bienfait... on jouit à peu de frais quand les plaisirs sont si ménagés!... Madame la duchesse et monsieur le duc se sont humiliés, et sont rentrés dans un

rang où le régent n'a plus rien à en craindre. Voilà ce qu'on voulait et ce qu'on a obtenu, d'elle, par l'horreur de la prison et l'ennui de la solitude, et de lui, par un effet de sa pusillanimité. Tout est accommodé, tout est arrangé là-haut; mais moi, je suis sacrifiée!... Voilà bien les grands!... ingrats, qui ne comptent les petits que pour la place qu'ils peuvent occuper dans les combinaisons de leurs intérêts, de leur ambition, de leur amour-propre!... Aussi je prends ma revanche!... Je dévoilerai toutes ces turpitudes dans mes mémoires!... J'en ai écrit quelques bonnes pages aujourd'hui... Le second retour de ce triste anniversaire m'a donné un redoublement de mauvaise humeur!... On m'avait fait espérer, récemment encore, de sortir bientôt; mais je perds l'espérance!... Ah, ah! tu viens bien tard aujourd'hui, Louise!

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DELAUNAY; LOUISE, *apportant quelques petits objets pour mademoiselle Delaunay.*

LOUISE.

Ah! mademoiselle, ce n'est pas ma faute, je vous l'assure! Depuis que vous habitez cette partie du château où l'on a tant de liberté...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Tant de liberté! mon enfant, tant de liberté! Es-tu folle?

LOUISE.

Eh! mais vraiment, en comparant votre existence actuelle avec celle que vous aviez dans le donjon que

vous occupiez auparavant, on trouve une belle différence, ce me semble.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah! si c'est ainsi que tu l'entends, je dois convenir que tu n'as pas tout-à-fait tort. Il est vrai que les heures de la promenade sont assez agréables.

LOUISE.

Et puis, vous pourriez, si vous le vouliez, dîner tous les jours avec tous ces messieurs à la table de M. le gouverneur! C'est un avantage qu'on n'a pas dans les autres donjons!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

C'est vrai. Et je regrette d'avoir d'abord refusé cette distraction, que je jugeais peu convenable, étant la seule femme à cette table.

LOUISE.

Quelle différence entre ce donjon et les autres! On est dans celui-ci comme dans une maison de campagne! Les clefs sont sur les portes plus des trois quarts de la journée; mon père ne vient les retirer que le soir. Et ces messieurs logés ici ont beaucoup de temps pour se réunir, se promener, jouer, se divertir... et la preuve, la voici! (*Elle montre une bourse.*)

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Que veux-tu dire?

LOUISE.

Je veux dire que M. le duc de Richelieu, notre nouveau prisonnier, que je viens de rencontrer tout à l'heure, m'a donné cette petite bourse... Je ne sais pas combien il y a dedans, je n'ai pas compté; mais assurément c'est bien suffisant pour payer le port de la petite lettre que voici, qu'il m'a donnée pour remettre...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

A qui?

LOUISE.

Mais... je crois... que c'est... à vous...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

A moi! (*A part.*) Une lettre pour moi!... Ah! M. de Richelieu, vous ne perdez pas de temps!... Depuis trois jours ici... Depuis deux, nous nous voyons par la fenêtre... Aujourd'hui une lettre! Il ne me regardait pas chez madame la duchesse!... A la vérité il y trouvait plus de distractions qu'ici!

LOUISE.

Tenez, mademoiselle, prenez la lettre, il attend la réponse; si vous voulez me la donner, je la lui remettrai par-dessus le marché... Il ne faut pas être intéressée!... C'est vilain!

MADEMOISELLE DELAUNAY, *à part.*

Voilà qui commence bien!... En prison... on s'amuse de tout... Je ne sais si cette lettre me donnerait beaucoup de colère dans une autre circonstance... mais ici... c'est bien différent... Il me paraît d'ailleurs que, sans me compromettre, je puis bien lire... sauf à ne pas répondre... ou à répondre de manière... Et le chevalier!... Ah, le chevalier, s'il venait à savoir!... et le duc de Richelieu n'est pas homme à rien laisser ignorer!... Il serait désespéré, furieux! Sa peine m'en ferait une trop vive!... Eh bien, je ne répondrai pas. Mais lisons toujours!... Une lettre du duc de Richelieu!... Elles ont enlevé bien des cœurs ces lettres-là!... Oh! mais c'étaient des cœurs qui n'étaient pas déjà sérieusement pris ailleurs, et le mien est trop sincèrement occupé...

LOUISE.

Mademoiselle, lisez donc vite, je vous en prie! je suis si curieuse de savoir ce qu'il vous dit!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Réflexion faite, il vaut mieux ne pas la recevoir... Tiens, Louise, je ne la veux pas; rends-la-lui. (*A part.*) C'est le plus sûr! Ces sortes de lettres sont trop dangereuses!

LOUISE.

Ah! mon Dieu, mademoiselle, comme il sera fâché! Je n'oserai jamais lui faire cette peine-là; je n'aurai jamais le courage de lui rendre sa lettre! Le pauvre jeune homme! Il m'a dit qu'il vous aimait au point d'en perdre la raison, et que c'était pour vous le dire qu'il vous écrivait!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Il t'a dit cela?

LOUISE.

Oui, mademoiselle! Mais ne vous fâchez pas! je sais bien comme vous qu'il ne faut pas croire ces grands messieurs, comme cela, au premier mot qu'ils disent; mais on peut toujours leur répondre, ne fût-ce que pour leur dire qu'on ne les croit pas; cela fait qu'ils répliquent, on riposte, et comme cela on finit quelquefois par s'entendre...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah! la petite rusée! voyez quel manége!

LOUISE.

C'est ainsi que j'ai fait avec M. le chevalier de Menil!...

MADEMOISELLE DELAUNAY, *vivement.*

Comment! comment! mais j'apprends là de fort

jolies choses, vraiment !... Comment, mademoiselle, monsieur le chevalier vous dit qu'il vous aime? et vous l'écoutez?

LOUISE.

Oui, mademoiselle! Oh! il y a bien long-temps que nous nous aimons! mais c'est un secret, voyez-vous. N'en parlez pas, je vous prie! Il m'a même promis de m'épouser quand il sera en liberté. Oh, celui-là il est sincère! Ce n'est pas comme monsieur le duc, qui m'a l'air d'avoir furieusement de malice.

MADEMOISELLE DELAUNAY, *à part.*

Ah! chevalier, chevalier! vous me le paierez! (*Haut.*) Donne la lettre, mon enfant, donne, que je la lise, et que j'y réponde. (*Elle lit.*)

LOUISE.

Ah! que j'aurai de plaisir à porter la réponse à M. le duc!

MADEMOISELLE DELAUNAY, *après avoir lu.*

Voilà donc une de ces lettres, qui ont troublé tant de cœurs!!... Le mien aussi est troublé.... mais ce n'est pas par cette lecture. L'indigne chevalier se joue de moi!... c'est sa légèreté qui me révolte! Je veux me venger... sans cependant le désespérer... car s'il m'aime réellement, il serait trop malheureux, et son malheur ferait le mien! Je veux seulement l'inquiéter un peu, pour reconnaître le fond de son cœur, et juger s'il est encore digne du mien. Pour bien répondre, lisons encore: « Mademoiselle, ce que la renommée » publie de la fierté de votre caractère, de la hauteur » de votre esprit, de votre fermeté, de votre généreux » dévouement à vos amis, m'a inspiré une vive admi- » ration! Ce que je connaissais déjà de votre grâce, de

» votre beauté, ce que j'en ai revu ces jours derniers, » m'ont inspiré un violent amour! Je serais bien heu- » reux, le jour où vous me permettriez de croire que » vous en agréez l'hommage. — RICHELIEU. »

LOUISE.

Ah! que c'est bien dit! il semblerait qu'ils parlent autrement que nous, ces beaux messieurs-là! Jamais Jacques ne m'aurait écrit ainsi! Il m'aurait dit... là... tout bêtement: *je t'aime bien! m'aimes-tu? marions-nous!* là... ne voilà-t-il pas un beau discours?... Tout le monde en peut dire autant!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Toute autre pourrait céder à la magie de paroles si aimables! Ce billet me flatte assurément, parce que je crois mériter une bonne partie des complimens qu'il renferme! Il m'en coûte assez cher pour avoir cette vanité!! Mais, trop faible pour le chevalier, je ne puis être touchée de l'amour de M. de Richelieu, en supposant même que je puisse ne pas soupçonner sa légèreté accoutumée, et l'occasion actuelle, de le diriger en tout ceci! D'ailleurs, à quoi tout cela me mènerait-il? C'est une folie même d'y songer un seul instant! Il ne faut répondre que pour inquiéter le chevalier, que j'aurai soin d'en faire informer, afin de le punir de sa conduite. Il me sera facile d'ailleurs d'écrire de manière à ne rien engager. Ecrivons!

LOUISE.

Oui, oui, mademoiselle; écrivez, écrivez! Dites-lui aussi de beaux complimens, bien tournés, comme il vous en écrit!... Parlez-lui aussi de la fermeté de son... admiration, et puis de l'esprit... de sa fierté!... et puis encore du caractère... de sa hauteur!... enfin de toutes

les belles choses qu'il vous dit; car il faut être polie. Mon Dieu! que je serais heureuse de recevoir un billet comme celui-là!... j'apprendrais bien vite à lire pour savoir ce qu'il y a dedans, et à écrire pour y répondre tout de suite. Oh! je n'hésiterais pas, moi! je ne ferais pas attendre si long-temps!

MADEMOISELLE DELAUNAY, *lisant.*

« Monsieur le duc, je suis aussi sensible que je le » dois à l'approbation que vous voulez bien donner à » ma conduite, qui cependant n'a rien que de bien » simple et de bien naturel, et je vous en remercie » bien sincèrement. Mon ambition et mon espérance » sont de mériter toujours la flatteuse approbation et » l'estime d'un juge aussi distingué. »

LOUISE.

Voilà ce que c'est, mademoiselle, c'est joliment tourné! Je vais tâcher de retenir cela, ça pourra me servir à l'occasion. Il va être bien content de cette réponse, M. le duc!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Tu crois? (*A part.*) Moi, j'en doute fort! Ce n'est pas là le style auquel l'ont habitué les lettres que les femmes lui écrivent. Vienne à présent le chevalier! (*Haut.*) Tiens, porte cette lettre!

LOUISE.

Merci, mademoiselle! Au revoir! à tantôt!

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DELAUNAY, *seule.*

Ah! chevalier, chevalier! vous êtes bien heureux que je puisse croire qu'il ne s'agit ici que d'une de ces

petites intrigues subalternes qu'il faut traiter avec indulgence, et que messieurs les hommes s'imaginent pouvoir entretenir sans conséquence, parce que, dit-on, elles sont en effet sans conséquence la plupart du temps. Cela peut être, mais cela n'en est pas moins outrageant pour une âme honnête et sensible. Ah! j'entends le commandant! Cet excellent homme est digne de toute estime; mais c'est un grand malheur qu'il se soit mis en tête que je pouvais l'aimer; et il tient pour ingratitude de tout ce qu'il fait pour moi, l'impossibilité où je me trouve d'accepter l'offre de son cœur et de sa main. Ah! bonjour, mon cher comman dant!

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DELAUNAY, M. DE MAISONROUGE.

M. DE MAISONROUGE.

Mon cher commandant, mon cher commandant! La journée commence bien aujourd'hui. Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne de vous exprimer ainsi! pourvu que tout à l'heure votre langage ne vienne pas à changer encore!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Cela dépend de vous. Lorsque vous pouvez recevoir tranquillement les expressions de ma reconnaissance pour tous les bons et généreux procédés dont vous usez continuellement à mon égard, je m'y livre avec empressement.

M. DE MAISONROUGE.

Ah! mademoiselle, je suis si heureux lorsque...

MADEMOISELLE DELAUNAY, *avec embarras.*

Mais lorsque vous voulez y voir du retour pour un sentiment... que je regrette de ne pouvoir... qu'il ne dépend pas de moi de partager... vous me navrez, et je m'arrête involontairement et malgré moi.

M. DE MAISONROUGE.

Ah ! mademoiselle, vous me faites bien de la peine ! je suis bien malheureux ! Mais le plaisir que j'éprouve à vous obliger est déjà une grande récompense pour moi ; vos rigueurs ne m'ont jamais rien fait changer à mes manières.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Je le sais, cela est bien vrai.

M. DE MAISONROUGE.

Je n'ai jamais mis aucun prix à tout ce que j'ai pu faire pour adoucir la rigueur de votre captivité, à une époque où une grande sévérité n'eût été qu'un devoir. Ma bibliothèque, cette singulière correspondance que je vous ai facilitée avec l'aimable chevalier de Ménil, qui ne vous connaissait que par mes rapports, et qui mourait d'envie de vous voir, l'étrange entrevue que je vous ai ménagée avec lui, tout cela vous a été d'une agréable distraction.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Aussi, je suis pénétrée de toutes vos bontés, mon cher commandant.

M. DE MAISONROUGE.

Actuellement, vous n'avez plus besoin de moi ; vous voilà quasi en liberté. A tout moment vous devez vous attendre à sortir. Vous m'aurez bientôt oublié !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah ! jamais, jamais, mon cher commandant ! Je vais

bientôt sortir, dites-vous? Mais voilà plusieurs mois que l'on me berce de cette espérance, et des mois sont des siècles en prison, dans celle-ci même, quoiqu'en effet on n'y soit pas aussi rigoureusement traité qu'ailleurs. Qui sait quand cela finira?

M. DE MAISONROUGE.

Cela ne peut tarder, assurément, puisque vous êtes la seule personne de la maison de madame la duchesse qui soit encore détenue pour ses affaires, et cela pour l'honneur que vous avez mis à taire les secrets confiés à...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ne parlons plus de cela. Et pour le chevalier, n'y a-t-il rien de nouveau? Il espère aussi depuis longtemps.

M. DE MAISONROUGE.

Sans doute; à tout instant on attend l'ordre de le mettre en liberté. Vous aurez, je crois, quelque plaisir à vous retrouver dans le monde ensemble, après les singulières relations que vous avez eues avec lui pendant dix-huit mois, sans vous être jamais vus qu'un instant, à vingt pas de distance, et sans vous parler... C'a été une grande affaire que de combiner cette entrevue... Il fallait tout mon dévouement. Et cette étrange correspondance entretenue sous mes auspices!... Quelle bizarrerie!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

L'idée n'en viendrait assurément pas ailleurs; mais en prison, c'a été un grand bonheur pour lui et pour moi que de pouvoir nous écrire, même sans nous connaître... aussi je n'oublierai jamais...

M. DE MAISONROUGE.

Ne parlons plus de cela, mademoiselle. Je suis venu

prendre vos ordres. Quels livres, quels papiers voulez-vous? Y a-t-il quelque lettre pour le chevalier aujourd'hui?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Je n'ai pas encore achevé ceci... Demain on vous reverra, j'espère, à l'heure accoutumée?

M. DE MAISONROUGE.

Sans doute. Permettez-moi de vous parler encore une fois d'une chose sur laquelle je suis déjà revenu à plusieurs reprises. Je ne conçois pas bien pourquoi vous vous refusez à la plus agréable distraction que vous puissiez avoir ici. Permettez-moi de vous dire que personne ne juge que vous ayez raison de répugner à accepter la table de M. le gouverneur, par le motif que vous y seriez la seule femme. L'usage le permet ici. Vous pourriez y avoir quelque agrément; vous y verriez le chevalier tout à votre aise; vous y verriez quelqu'un qui se dit de vos anciens amis, qui vous a vue chez madame la duchesse du Maine, M. le duc de Richelieu, notre nouvel hôte; mais celui-là ne nous restera pas long-temps : un si grand seigneur, qui n'est envoyé ici que pour quelques peccadilles, n'y est pas long-temps oublié. Toute cette société vous serait agréable, et il ne tient qu'à vous d'en jouir; voulez-vous me charger de dire que vous acceptez?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Eh bien! volontiers... Je conçois qu'en effet j'ai jugé cela un peu sévèrement d'abord. Arrangez tout pour demain!

M. DE MAISONROUGE.

Bien, bien, mademoiselle; nous vous y verrons tous avec grand plaisir! Cela va mettre de la joie et du

bonheur dans l'existence de tout notre monde ; mais ce ne sera pas pour long-temps : vous avez bien mérité de sortir promptement ! Adieu, mademoiselle, à demain !

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DELAUNAY, *seule.*

Il ne se doute guère, le bon commandant, que j'ai le plaisir de voir le chevalier tous les jours, et de passer des heures entières avec lui ! Il nous croit toujours réduits à cette correspondance dont il veut bien être le porteur, et qui, entreprise d'abord par désœuvrement et sans nous connaître, est devenue si singulièrement piquante, depuis que, nous étant vus une fois sous ses auspices et ayant ensuite réussi à nous voir tous les jours à son insu, nos lettres à double entente ont acquis tant d'intérêt. Mais voici bientôt l'heure où le chevalier me rend sa première visite, il ne doit plus tarder à venir... Il me semble qu'en effet je l'entends ! oui, le voici !

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DELAUNAY, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *accourant.*

Mademoiselle, mademoiselle ! on m'écrit que je vais être en liberté, mais je réponds pour qu'on emploie tout le crédit de mon oncle, sous un prétexte quelconque, afin qu'on me laisse ici autant que vous. Cela sera facile, je pense, d'obtenir la grâce de rester en prison !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Quelle folie, chevalier, quelle folie ! Il faut que

vous sortiez : votre procédé me touche, comme vous devez le croire; mais je ne puis souffrir que vous me fassiez ce sacrifice. Il faut que vous sortiez, vous dis-je! Vous pourrez même alors employer vos amis à me faire obtenir promptement ma liberté. Vous irez chez madame la duchesse ; je sais son cœur excellent; il ne faudra que me rappeler à son souvenir ; elle oublie facilement ! Vous la presserez, elle ne pourra vous refuser. Il suffira sans doute qu'elle écrive une lettre pressante à M. le régent. Je suis plutôt oubliée ici que condamnée à y rester, croyez bien cela, puisque toute l'affaire est accommodée depuis long-temps, et que je reste seule en prison. Allez, chevalier ; et vous voyez qu'en m'obéissant actuellement, vous hâterez l'heureux moment de notre réunion.

LE CHEVALIER.

Non, non, je reste; d'ici je pourrai facilement faire agir mes amis. Je ne veux pas vous abandonner. (*A part.*) Diable, je n'ai garde! Richelieu est là-haut qui rôde dans le donjon! Ce n'est pas le moment de quitter, il trouverait peut-être aussi bien que moi le chemin de cette chambre; il n'y a pas à plaisanter avec lui! (*Haut.*) Je reste! J'ai mes raisons pour cela! Je ne veux pas vous quitter un instant!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

(*A part.*) Ah, ah! la petite Louise! (*Haut.*) Vous restez absolument, chevalier? Vous ne voulez pas vous rendre à la raison que je vous ai dite?... Ce sacrifice...

LE CHEVALIER.

Je vous assure que vous insistez inutilement. D'ailleurs le prétendu sacrifice que je vous fais est bien

peu de chose, puisqu'il est certain que vous ne pouvez rester encore ici que quelques jours au plus.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Parlez-moi franchement, chevalier; dois-je seule me charger de la reconnaissance que mérite une si généreuse action?

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends pas, mademoiselle: que voulez-vous dire?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Vous ne comprenez pas, chevalier? Ah! vous feignez de ne pas comprendre! Cependant, je suis certaine que je ne suis pas la seule ici à qui vous témoignez de l'intérêt.

LE CHEVALIER.

Est-il possible? Comment pouvez-vous croire? Qui a pu vous dire?...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Elle-même!...

LE CHEVALIER.

Elle-même?... Qui?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Cherchez bien!... Trouvez-vous?

LE CHEVALIER.

Non, en vérité, je vous jure...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah! ne jurez pas! Ce serment-ci me ferait trop douter de tous les autres!... Ménagez-vous quelque ressource!

LE CHEVALIER.

Au nom de Dieu, mademoiselle, expliquez-vous!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ce matin, Louise me disait...

LE CHEVALIER.

Louise?..

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oui, Louise me disait tout naïvement que vous lui juriez de l'épouser, et que ce manége durait depuis fort long-temps.

LE CHEVALIER.

Quelle folie! quel enfantillage! Avez-vous pu croire...?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Sans doute, j'ai cru cette petite fille, naïve, sans intrigue, de bonne foi, qui ne soupçonnait guère le tort qu'elle vous faisait, et la douleur dont elle m'accablait!

LE CHEVALIER.

Est-il possible que vous attachiez quelque prix à une simple plaisanterie? Quelle vraisemblance que j'aie tenu un tel discours? que cela soit sérieux? Pouvez-vous y prêter un instant d'attention?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Certainement, pourquoi donc pas?

LE CHEVALIER.

C'est que...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Eh bien, c'est que?...

LE CHEVALIER.

C'est que je... je ne peux pas vous dire!...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Qu'est-ce donc que vous ne pouvez pas dire?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! c'est que... C'est une pure plaisanterie... un enfantillage... qui ne m'empêche pas de vous aimer avec passion !... Cela n'y fait rien, je vous jure !...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah ! je comprends !

LE CHEVALIER.

Vous comprenez ?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mais... je crois que oui !

LE CHEVALIER, *à part*.

Ah, ah !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Cela vous surprend ?

LE CHEVALIER.

Mais... non... fort peu... cependant...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Cependant, c'est tout simple... Je conçois en effet... quoique vous m'aimiez avec passion... que vous avez du plaisir à tourmenter cette petite fille, à la tromper, à lui troubler le cœur... car moi... voyez-vous? moi...

LE CHEVALIER.

Eh bien, mademoiselle, vous?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oui.... moi.... quoique je vous aime tendrement.... eh bien, cependant...

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ? Cependant...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Cependant... cela ne m'empêche... pas... d'écouter avec bien du plaisir les complimens que m'adresse...

LE CHEVALIER.

Des complimens?... Qui donc?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Le voisin... là-haut... le duc de Richelieu...

LE CHEVALIER.

Comment! le duc de Richelieu? Il vous parle? (*A part.*) Ah! mon Dieu, nous y voilà! Je suis perdu!... (*Haut.*) Est-ce qu'il vient aussi vous voir dans votre chambre?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah, mon dieu, non! malheureusement... Ce n'est que de sa fenêtre à la mienne.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! je respire!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Oh! rien... Mais c'est quelque chose de beau que j'apprends là, mademoiselle! Comment, vous écoutez les douceurs que vous dit M. de Richelieu! Et vous avouez que vous y avez du plaisir!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Assurément... Quel mal y a-t-il?

LE CHEVALIER.

Mais c'est affreux! peut-on se jouer ainsi de ma tendresse? Vous ne m'aimez donc plus?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oh! mon Dieu, si fait; beaucoup même!

LE CHEVALIER.

Mais cependant, quand on aime, on ne doit pas se laisser courtiser, y trouver du plaisir, y répondre!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mais vous-même, monsieur, qui m'aimez tant, dites-vous, quel plaisir trouvez-vous donc à faire la cour à cette petite fille?

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Ah! c'est bien différent!...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

C'est bien différent? comment cela?

LE CHEVALIER, *plus embarrassé.*

Sans doute!... Parce que... voyez-vous... cette petite fille... quand je lui dis... que je... un simple badinage... alors... cela... ne signifie... et puis, je plaisante... cela ne me compromet pas!... Vous comprenez bien la différence! Mais vous! ô ciel! que c'est différent!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

J'écoute... mais je ne comprends pas un mot!

LE CHEVALIER.

Est-il possible? Quoi! vous ne saisissez pas?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Pas une syllabe, je vous jure!

LE CHEVALIER.

C'est singulier!... c'est cependant bien clair... Quoi qu'il en soit, je suis furieux, mademoiselle! comment, M. le duc de Richelieu?...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Eh bien! il faut donc que je sois furieuse aussi moi? Car enfin... M. le duc de Richelieu!... Il est vrai!... Mais cette petite fille! (*On entend sonner une grosse cloche.*) Ah! monsieur, sauvez-vous! Voilà l'heure du dîner! on va venir!

LE CHEVALIER.

Adieu, mademoiselle, à tantôt... Je veux une explication!... (*A part en s'en allant.*) Ah, ah! voilà pourquoi on voulait que je sortisse sur-le-champ de cette maudite prison! Je comprends ce tendre empressement!

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE DELAUNAY, *seule.*

Je n'ai pas été fâchée de le tourmenter un peu; mais franchement, je crois plus à une légèreté qu'à quelque chose de grave. Le chevalier m'aime assurément, et je compte tout-à-fait sur lui.

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE DELAUNAY, LOUISE.

LOUISE.

Mademoiselle, voici votre dîner. Vous ne devez guère avoir d'appétit, faisant si peu d'exercice. Pour moi, qui en fais beaucoup, j'ai bien faim, je vous assure! A propos, vous avez donc changé la lettre que vous aviez écrite à M. le duc de Richelieu, mademoiselle?...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Non pas!... Pourquoi donc cette question?

LOUISE.

Mais c'est que je vous avais entendu lire tantôt une belle lettre, très polie, très jolie, qui devait lui faire

tant de plaisir, et celle que je lui ai remise l'a mis au désespoir, à ce qu'il disait ! et en effet il avait l'air si fâché ! il se promenait à grands pas, il faisait de grands gestes, il se couvrait les yeux de son mouchoir !... Je ne comprends pas comment une lettre si honnête a pu lui donner tant de chagrin !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ça ne sera rien, mon enfant : il n'y pensera plus dans une heure. Ils sont tous comme cela, plus légers les uns que les autres !

LOUISE.

Ah ! mademoiselle, il faut en excepter M. le chevalier !

MADEMOISELLE DELAUNAY, *à part.*

Encore ! la maudite petite fille a pris à tâche de me tourmenter aujourd'hui ! (*Haut.*) Mais tu ne sais donc pas que M. le chevalier va sortir d'ici ? L'ordre de sa liberté est signé, et alors...

LOUISE.

Ah ! mon Dieu, quel bonheur ! Il va sortir, dites vous ? Alors il va m'épouser, car il me l'a promis ! Et je vais être madame la chevalière !... Mais comment savez-vous donc cela, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Comment ?... (*A part.*) Ah ! j'ai eu tort de parler ! (*Haut.*) Mais... par le commandant qui est venu me voir !...

LOUISE.

En ce cas c'est bien sûr ! Mon Dieu, quel bonheur ! Je vais m'habiller avec mes habits des dimanches pour qu'il me voie belle comme cela. Oh ! mon Dieu ! je ne pourrai jamais me retenir de parler ! Cependant

il faut bien me taire. Je vais m'habiller! je vais m'habiller!

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DELAUNAY, *seule.*

La pauvre petite, que je la plains si elle aime réellement! Elle est bien trompée! Mais c'est une enfant incapable encore d'une véritable passion! Elle éprouvera un instant de dépit, de chagrin, et pensera bien vite à autre chose. C'est là l'excuse de ces messieurs; c'est la légèreté des femmes, disent-ils, qui justifie celle des hommes! Les femmes en disent autant de leur côté; et voilà comment chacun cherche sa justification dans les torts de l'autre, au lieu de songer à n'en point avoir! Mon Dieu, qui vient donc si précipitamment? C'est le chevalier!... C'est déjà vous?

SCÈNE X.

MADEMOISELLE DELAUNAY, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je n'y puis tenir! après notre conversation de tout à l'heure, j'ai monté dîner chez le gouverneur; j'étais placé à table près de M. de Richelieu; j'ai mis la conversation sur votre compte...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Sur mon compte, monsieur? Je trouve étrange...!

LE CHEVALIER.

Ah! ne vous effrayez pas, mademoiselle; je voulais seulement le faire parler... savoir de lui... J'en ai

appris des choses... Je n'y pouvais plus tenir... J'ai pris un prétexte pour sortir, et je suis accouru...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mais, monsieur, vous pouviez tout savoir plus simplement, en vous adressant à moi-même; je ne vous aurais rien laissé ignorer.

LE CHEVALIER.

Oh ciel! qu'elle assurance! quelle audace!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Sans doute, monsieur, je n'ai point de secret pour mes amis!... Que vous a-t-il dit? Vous a-t-il appris qu'il m'avait écrit?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle; il me l'a dit, ne se doutant pas que j'y prisse le moindre intérêt!... il dit tout, M. de Richelieu, il dit tout, mademoiselle, c'est son usage; je vous en préviens, en ami!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Eh bien! puisqu'il dit tout, il vous aura dit sans doute que je lui avais répondu?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle; il me l'a dit aussi.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Vous a-t-il fait voir sa lettre?

LE CHEVALIER.

Non, mademoiselle.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Je puis vous la montrer, elle est ici.

LE CHEVALIER.

C'est bien ainsi que je l'entends!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Et vous a-t-il fait voir ma réponse?

LE CHEVALIER.

Non, mademoiselle, mais...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Je puis vous la faire lire aussi.

LE CHEVALIER.

Je l'espère!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mais j'y mets une condition.

LE CHEVALIER.

Une condition?... Et laquelle, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

C'est que nous serons brouillés aussitôt, et que nous ne nous verrons plus!

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, cela dépendra de ce que disent les lettres!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oh! la sienne est une déclaration fort nette!

LE CHEVALIER.

Et la vôtre, mademoiselle, et la vôtre? Il m'en parlait comme de quelque chose de charmant! Elle doit être bien tendre!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

La mienne, monsieur? vous la verrez aussitôt que vous voudrez, je vous l'ai déjà dit; mais je vous déclare de nouveau que tout est rompu entre nous, si vous manquez de confiance au point d'en exiger la lecture!...

LE CHEVALIER.

Cette condition est impossible... car mon attachement me donne le droit d'exiger...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Le mien exige plus de confiance : si je n'ai point la vôtre aveuglément, tout est fini entre nous.

LE CHEVALIER.

O ciel ! vous me poussez à bout !... Mais les discours de M. de Richelieu sur cette lettre étaient trop clairs, trop positifs, pour que je puisse m'y méprendre ; ils exprimaient trop d'admiration pour que je puisse hésiter à en exiger la lecture : je ne puis vivre ainsi ! je la veux voir à tout prix !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

La voilà !... (*Il lit avec avidité.*) Elle est copiée à la suite de celle du duc. Si M. de Richelieu a paru content de cette lettre, c'est qu'il a assez d'esprit pour apprécier les sentimens qu'elle exprime. Au reste, je n'aurais même point reçu la sienne, ce qui m'aurait évité d'y répondre, si je n'y avais été portée par l'intention de vous punir lorsque j'appris de Louise que j'avais à me plaindre de procédés blessans, outrageans, de votre part.

LE CHEVALIER, *après avoir lu.*

Ah ! mademoiselle, qu'ai-je fait? Je suis confus ! mais j'espère que vous trouverez dans la violence et la délicatesse de ma passion une excuse que votre bon cœur et les sentimens que vous m'avez plusieurs fois exprimés vous feront agréer !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Non, monsieur ! Je vous ai dit d'avance sur quoi vous deviez compter, à quoi vous vous exposiez. Vous m'avez fait une grave offense ; je ne parle plus de Louise, je passe légèrement sur ce que je ne considère que comme une légèreté : si votre amour eût été aussi

délicat que vous le dites, vous auriez mieux conçu le mien ! vous n'auriez pas été en alarmes pour la moindre chose !... Vous allez rentrer dans le monde, vous aurez bientôt oublié une légère inclination, qui peut-être vous trompait vous-même à mon sujet dans la solitude et l'ennui de la prison : vous penserez autrement dans quelques jours.

LE CHEVALIER.

Ah ! mademoiselle, ne m'accablez pas ! Vous pouvez me punir en me défendant de vous voir, mais laissez-moi vous quitter en emportant l'idée que, me croyant sincère, vous avez quelques regrets de votre rigueur ! alors j'espèrerai mériter plus tard de rentrer dans tous les droits que vous m'aviez accordés sur votre cœur !

MADEMOISELLE DELAUNAY, *avec émotion.*

Je suis offensée... monsieur... vivement offensée... et de long-temps... je ne pourrai pardonner... (*On entend fermer les verrous et les serrures de la porte.*) Mais... qu'est-ce ?... que signifie ce bruit ?

LE CHEVALIER.

C'est la porte qu'on vient de fermer à la clef et aux verrous.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Comment ? on a fermé la porte ! (*Elle va voir.*) Ah ! mon Dieu, oui ! Mais que vais-je devenir ? Comment allons-nous faire ? On ne rouvrira plus d'aujourd'hui ! C'est extraordinaire ! On a fermé deux heures plus tôt que de coutume ! Je suis au désespoir ! que vais-je faire ?

LE CHEVALIER, *à part*

Oh, ciel ! quel bonheur j'entrevois ! Quel plaisir ! (*Haut.*) Mais, mademoiselle, c'est tout simple ! puisque nous sommes enfermés ensemble dans un des châteaux

du Roi, et par son ordre... il faut bien nous soumettre!... Il n'y a pas moyen de faire autrement, quelque désir que j'aie...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Comment, monsieur, vous riez! Monstre que vous êtes! Méchant! cela est abominable à vous!... Mais cela ne peut pas être... absolument... Comment! rester ici jusqu'à demain!... c'est impossible!... Mon Dieu, quelle imprudence! quelle folie! que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER, *à part.*

Bon, bon! ceci va remettre mes affaires!... car enfin il n'y a pas à s'en dédire!... compromise!... ah!... compromise!... et sans qu'on puisse me le reprocher!... (*Haut.*) Mademoiselle, pourquoi vous tant désoler? Ne sommes-nous pas certains de sortir incessamment de cette prison? ne sommes-nous pas certains que nous nous aimons? Ne m'avez-vous pas promis votre main pour le moment de notre sortie? Eh bien! nous sommes mariés! Ne pouvons-nous pas appeler demain matin le chapelain? Nous aurons pour témoins le commandant et M. le duc de Richelieu, qui sans doute, ne me refusera pas cet honneur-là.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah, monsieur! c'est bien mal à vous de plaisanter d'une manière aussi cruelle, dans un moment aussi pénible que celui-ci!... Mais je saurai bien vous faire sortir, car enfin c'est impossible!... c'est impossible!... vous ne pouvez pas passer ici la nuit!... Quoique vous en disiez, cela ne se peut pas, cela ne sera pas!... Mon Dieu, quand j'y songe seulement!...

LE CHEVALIER.

Eh bien, mademoiselle, mettez-moi dehors!... Je ne veux pas vous faire tant de peine!... Je suis prêt à me retirer! Faites ouvrir la porte! En vérité, à voir comme vous me maltraitez, on croirait que ce qui arrive est de ma faute.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Assurément, monsieur, c'est votre faute. Pourquoi êtes-vous revenu? Nous étions brouillés tantôt; il fallait rester chez vous... ne pas revenir... Mon Dieu, quelle imprudence! comment ai-je pu m'y prêter?... Comment faire?... Il faut pourtant que cela finisse!... Il faut prendre un parti!... Allons, puisqu'un éclat est inévitable, je préfère celui qui doit amener un prompt remède, à celui dont l'issue serait retardée d'une manière si étrange, si extravagante!... (*Elle s'approche da le fenêtre.*)

LE CHEVALIER.

Qu'allez-vous faire?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Que sais-je? Je vais crier, appeler le premier qui passera dans la cour!

LE CHEVALIER.

Quelle folie!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Ah! quel bonheur! voilà le commandant qui passe! (*Elle appelle.*) Commandant! commandant! s'il vous plaît! un mot! sur-le-champ! oui! ici! ici!... (*Au chevalier, avec vivacité.*) Monsieur, je vais tout lui dire; c'est ce qu'il y a de plus simple. Il est bon, il pardonnera une étourderie... assez excusable... de la part de

malheureux prisonniers !... Mais la nuit tout entière, monsieur, ah ! c'était impossible ! (*Vivement.*) Ah ! je me ravise... Peut-être que sans rien lui avouer !... Monsieur, au nom de Dieu, aidez-moi à sortir de ce mauvais pas ! Il faut tâcher d'éviter de confesser... il faut tâcher d'éviter de dire de quoi il s'agit... Je vais prendre un prétexte pour causer avec lui ; vous allez vous cacher derrière le rideau ; et si vous pouvez vous échapper tandis qu'il me parlera... vous m'épargnerez la honte d'une telle confession... Vous êtes homme d'honneur, monsieur, vous me devez cette attention.

LE CHEVALIER.

Je ne refuse pas, mademoiselle, assurément... cependant...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Et vite, cachez-vous, le voici.

SCÈNE XI.

M. DE MAISONROUGE, MADEMOISELLE DELAUNAY, LE CHEVALIER.

M. DE MAISONROUGE.

Me voici à vos ordres, mademoiselle. Quel bonheur extraordinaire me permet d'espérer que je puisse vous être agréable en quelque chose ? Vous m'avez désolé tantôt ; est-ce que, par hasard, un peu de remords... ?

MADEMOISELE DELAUNAY.

Oh ! beaucoup, mon cher commandant, beaucoup !

M. DE MAISONROUGE.

Parlez, mademoiselle, parlez ; expliquez-vous !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mais, d'abord, dites-moi, pourquoi a-t-on fermé ma porte aujourd'hui deux heures plus tôt que de coutume?

M. DE MAISONROUGE.

C'est parce qu'il vient d'arriver des ordres de la cour, relatifs, dit-on, aux prisonniers; et qu'étant appelé chez M. le gouverneur pour en recevoir communication, j'ai dû, avant tout, faire fermer et mettre tout en ordre, parce qu'il est possible qu'il ait lui-même à faire ici quelque examen, quelque visite... que sais-je? Mais est-ce là pourquoi vous m'appeliez avec tant d'empressement? Et vos remords, mademoiselle, que vous inspirent-ils en ma faveur?

(*Mademoiselle Delaunay regarde à tout instant si le chevalier réussit à s'échapper. Il essaie de temps en temps, et rentre derrière le rideau chaque fois qu'il craint d'être vu. Cela fait un jeu de scène, parce que chaque fois qu'elle le croit près de s'échapper, elle prend un ton de voix assuré; et lorsqu'il rentre, elle parle d'un air suppliant.*)

MADEMOISELLE DELAUNAY, *d'un air suppliant.*

Ah! mon cher commandant, ne m'interrogez pas, je vous prie! je suis dans un embarras... dans une confusion...

M. DE MAISONROUGE.

Ciel! que je suis heureux! je devine!

MADEMOISELLE DELAUNAY, *d'un ton rassuré.*

Non, commandant, vous ne devinez pas!... Je voulais simplement vous prier...

M. DE MAISONROUGE, *à part.*

Allons, voilà que je me trompe... je croyais cependant!... c'est étrange!...

MADEMOISELLE DELAUNAY, *d'un ton suppliant.*

Sans doute !... mon cher commandant... vous aviez bien raison... vos bons sentimens méritaient plus de confiance, mais...

M. DE MAISONROUGE, *à part.*

Mes bons sentimens!... la chère enfant!... (*Haut.*) Mademoiselle! quoi ! vous me permettez d'espérer...

MADEMOISELLE DELAUNAY, *d'un ton rassuré.*

Mais il ne dépend pas de moi de disposer ainsi de... et je vous ai prié de passer pour...

M. DE MAISONROUGE, *à part.*

Encore du changement !

MADEMOISELLE DELAUNAY, *d'un ton suppliant.*

Pour vous prier, mon cher commandant... de vouloir me permettre... de vous faire connaître... qu'il arrive une étrange chose... vous comprenez bien... vous êtes si bon... Ah ! (*Le chevalier s'échappe.*)

M. DE MAISONROUGE.

Je suis si bon, mademoiselle, dites-vous?... Ah! pour vous !... Je n'ai rien à vous refuser !... commandez-moi, ordonnez-moi !... Je suis à vos ordres! je serai trop heureux d'obéir...

MADEMOISELLE DELAUNAY, *tout-à-fait rassurée.*

Eh bien! commandant, soyez assez bon pour m'envoyer la suite de cet ouvrage dont je viens de terminer les premiers volumes; je n'ai plus rien à lire, je vous en aurai obligation.

M. DE MAISONROUGE, *stupéfait, à part.*

Ouf! Oh ! voilà, pour le coup, à quoi je ne m'atten-

dais pas ! Cela est inimaginable ! (*Haut.*) Quoi, mademoiselle, c'est pour cela que vous m'avez appelé ?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oui, commandant !

M. DE MAISONROUGE.

C'est pour cela que vous preniez un ton si suppliant ?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oui, commandant ; c'est que j'ai bien du regret de vous avoir dérangé.

M. DE MAISONROUGE.

Du regret de m'avoir dérangé ! n'est-ce vraiment que cela ?... C'est inconcevable ! et vos remords donc, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oh ! ils sont bien sincères ! je crois vous avoir fait de la peine ce matin, et c'est, je vous assure, bien contre mon intention !

M. DE MAISONROUGE.

Ah ! mademoiselle ! mademoiselle ! vous vous faites un cruel jeu de déchirer mon cœur ! Je vais chercher les livres que vous désirez, et je reviens. (*A part en s'en allant.*) Ah ! les femmes, les femmes sont incompréhensibles !

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE DELAUNAY, *seule*.

Ah, mon Dieu ! quelle scène ! quelle crise ! quelle leçon ! Assurément le chevalier ne reviendra plus !... ne reviendra plus ? Eh quoi ! que deviendrais-je ? Seule ici depuis si long-temps, je me priverais d'une si agréable compagnie... Lui qui veut se sacrifier, rester

ici pour moi !... Ah ! que de choses doivent être pardonnées et permises à des prisonniers privés de toutes ressources... celles qu'ils se créent pour échapper à l'ennui, au chagrin qui les dévorent, doivent être bien excusées... l'embarras de ce soir est d'ailleurs une chose sans exemple, tout-à-fait extraordinaire... Mais, oh ciel! voici encore le chevalier!

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DELAUNAY, LE CHEVALIER.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Comment ! encore ! Qu'est-ce que cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je devienne, mademoiselle ? je n'ai pu rentrer chez moi ; il n'y a plus de clef sur ma porte ! J'ai vu sortir le commandant de chez vous, il a laissé votre porte ouverte, et j'en ai profité pour rentrer !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mais il va revenir à l'instant même, il est allé me chercher un livre... Votre conduite est étrange, monsieur ! il est cruel de vouloir absolument me compromettre, me perdre ! c'est m'aimer bien peu, c'est mettre bien peu de prix à ma réputation ! Et vous dites que vous m'aimez, que vous voulez m'épouser !

LE CHEVALIER.

Mon Dieu ! mademoiselle, je vais sortir ; j'ignorais que le commandant dût revenir sitôt. Cependant quand je songe qu'une crise amènerait la fin de mes maux, en rendant indispensable notre mariage, que je

ne vois point de motif de retarder comme vous faites, je suis bien tenté de rester, et d'occasioner ainsi un éclat si favorable...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Quel monstre vous êtes !

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, comment ferais-je pour rentrer chez moi, puisque ma porte est fermée? Il faudra que je parle, que j'explique... on saurait toujours... la crise est inévitable!...

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Vous êtes un homme abominable ! Je vous abhorre!... Je suis sur les épines ! Laissez-moi, fuyez ! ... ou bien...!

LE CHEVALIER.

J'entends le commandant! Il n'y a plus moyen de m'échapper ! Je me cache pour vous donner le temps de ménager la chose; mais il faut en finir cette fois !

SCÈNE XIV.

M. DE MAISONROUCE, MADEMOISELLE DELAUNAY, LE CHEVALIER.

M. DE MAISONROUGE, *à part.*

Non ! cela est inexplicable ! Plus j'y pense, moins je comprends ce qui se passe ici ! (*Haut.*) Voici, mademoiselle, les livres que vous demandez. J'ai ordre de me rendre de suite chez M. le gouverneur... Adieu, mademoiselle ! n'avez-vous plus d'ordre à me donner?

MADEMOISELLE DELAUNAY, *à part.*

Il part, est-il possible ! Il va encore fermer la porte !

(*Haut d'un ton suppliant.*) Comment, mon cher commandant, vous me quittez si vite?

M. DE MAISONROUGE.

Quoi, mademoiselle, vous me retenez?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

C'est bien mal à vous, de partir sitôt! Je voulais vous parler!

M. DE MAISONROUGE.

Me parler! me parler! à moi, mademoiselle? Vous désirez que je reste, est-il possible?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Oui, j'ai à vous confier quelque chose d'où dépend le bonheur de ma vie! Vous m'avez toujours témoigné tant d'intérêt!...

M. DE MAISONROUGE.

Tant d'intérêt!... Oh! oui, mademoiselle, un tendre, un bien tendre intérêt!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Je ne dois plus rien avoir de caché pour un ami tel que vous; je veux vous ouvrir mon cœur!

M. DE MAISONROUGE.

Ah! mademoiselle, quel bonheur! Comment, vous voulez bien...?

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Vous comprenez facilement, monsieur le commandant, que dans le long ennui d'un emprisonnement de deux ans, j'ai dû mettre du prix à cultiver une société agréable!...

M. DE MAISONROUGE.

Ah, mademoiselle! (*A part.*) Elle est charmante!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Dans un si long isolement du monde, on a le temps

de bien connaître le petit nombre de personnes que l'on voit ! et le bonheur que j'ai eu de rencontrer un honnête homme...

M. DE MAISONROUGE.

Que vous êtes bonne, mademoiselle!

MADEMOISELLE DELAUNAY.

....Dont la compagnie et la conversation ont fait tout mon bonheur, toute ma consolation, dans cette horrible demeure...

M. DE MAISONROUGE.

Ah ! mademoiselle, ce bonheur était le mien !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

...Vous comprenez, dis-je, monsieur le commandant, que j'ai dû depuis long-temps donner mon cœur à un tel homme!

M. DE MAISONROUGE.

Ah ! mademoiselle, je ne sais où j'en suis ! je ne sais si je rêve !

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Et aujourd'hui, je veux lui donner le prix si bien mérité...

M. DE MAISONROUGE.

Ah! mademoiselle, je me jette à vos pieds!

(*Le chevalier s'approche peu à peu de l'autre côté du commandant, et enfin il arrive tout près au moment où mademoiselle Delaunay dit ce qui suit :*)

MADEMOISELLE DELAUNAY.

En conséquence, je donne la main à...

LE CHEVALIER.

A moi...

M. DE MAISONROUGE, *se relevant, et se retournant précipitamment.*

Hein? plaît-il?... Qu'est-ce donc que vous faites ici, monsieur le chevalier?... Comment donc êtes-vous entré?... (*A part.*) Ah! j'entrevois mon malheur!

LE CHEVALIER.

Ah! commandant, vous êtes si bon!... Je vous expliquerai cela... il y a long-temps que... la clef de ma porte... de cette porte... enfin... que vous dirai-je?... me voilà à votre discrétion!... Mais ce ne sera pas pour long-temps, car j'ai avis que l'ordre de ma mise en liberté a dû être signé hier... je l'attends à tout instant.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES; LOUISE, *en habit de fête.*

LOUISE.

Monsieur le commandant, voici des ordres de M. le gouverneur, qui vous a fait chercher partout; il dit que c'est très pressé.

M. DE MAISONROUGE.

Voyons, voyons; donne!

LOUISE, *apercevant le chevalier.*

Ah! c'est singulier! Vous voilà ici, monsieur le chevalier, je ne m'attendais pas à vous y trouver! (*Elle lui fait une belle révérence d'un air d'intelligence.*) Je vous fais mon compliment; on dit que vous sortez! vous devez être bien content! et moi donc, oh! moi, j'en suis enchantée!

LE CHEVALIER, *malignement.*

Comment, tu es enchantée que nous nous sépa-

rions! C'est un joli compliment que tu me fais là! Tu n'es pas du tout aimable!

LOUISE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc là?... (*Haut.*) C'est que...

M. DE MAISONROUGE.

Mademoiselle, voilà enfin l'ordre de votre mise en liberté!... Je vous félicite de tout mon cœur! Je vous assure que j'avais besoin d'avoir cette heureuse nouvelle à vous donner pour adoucir un peu l'amertume de la peine que je viens d'éprouver!... Dieu veuille qu'il soit encore temps pour moi d'échapper aux effets de la douleur dont j'ai l'âme pénétrée! Chevalier, vous êtes libre aussi.

MADEMOISELLE DELAUNAY.

Mon cher commandant, je me reproche bien amèrement d'avoir manqué à la confiance que vous méritiez si bien! Je vous aurais sans doute confié depuis long-temps notre amour, si je n'avais cru devoir ménager votre sensibilité!

LE CHEVALIER.

Vous trouverez constamment en nous de fidèles amis, reconnaissans à jamais de vos soins, de votre générosité, de vos attentions!

LOUISE, *au chevalier, à part.*

Eh bien! et moi donc, monsieur le chevalier, qui est-ce donc qui m'épousera, moi?...

LE CHEVALIER, *à Louise, à part.*

J'aurai soin de te trouver un bon mari, je m'en charge!

LOUISE, *au chevalier, à part.*

Oui... mais... cependant... après tout ce que...

LE CHEVALIER, *à Louise, à part.*

Veux-tu bien te taire, ou tu n'auras pas de mari !

LOUISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! il faut encore que je me taise, après tout ça !

FIN DE LA COMÉDIE.

LES MŒURS

DU BON TEMPS,

OU

A BON CHAT, BON RAT

PROVERBE HISTORIQUE.

ÉPOQUE DE LOUIS XV.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER.
LA MARQUISE.
JULIE, femme de chambre de la marquise.
Quatre valets de la marquise, plastronnés.

La scène est à Paris, dans le salon de la marquise.

Le fond de cette petite pièce n'est point une fiction; l'anecdote qui y a donné lieu est véritable; elle est même plus complète qu'on ne la trouve ici, car j'ai été obligé de réduire de moitié précisément la représentation du mouvement qui eut lieu dans la grande circonstance dont il s'agit, circonstance funeste où l'on vit mon héros succomber! Bien qu'il se soit relevé victorieusement de cette chute, et de la manière même qui est exposée dans cette pièce, on concevra parfaitement, en la lisant, que j'ai été contraint, pour la morale de l'ouvrage, de m'écarter de ce que la vérité historique aurait eu de trop nu à mettre sous les yeux des spectateurs. — Le héros de l'aventure appartenait au règne de Louis XV. Il fut un des courtisans de ce roi; et c'est en effet à cette époque que se rapporte l'évènement qui fait le sujet de cet ouvrage. Il présente un échantillon exact des mœurs et des *intrigues galantes de la cour d'alors*. C'est à ce titre qu'il a trouvé place dans ce recueil, quoique l'obligation de couvrir d'un masque la figure du héros et de l'héroïne, ait mis obstacle à ce qu'il pût présenter, comme les précédens, et comme la vérité l'eût permis, des noms de personnages historiques.

La fiction des détails et le dialogue ont dû se trouver assortis au fond de la pièce, et j'espère qu'on ne

trouvera pas qu'il y ait trop d'exagération. Toutefois le lecteur pourra bien être un peu surpris du tableau qui va être mis sous ses yeux, et sa surprise même sera la mesure du contraste des mœurs d'alors (temps éminemment monarchique, comme disent certaines gens), avec les mœurs d'aujourd'hui (époque éminemment immorale, comme disent encore les mêmes gens); et il en résulte, selon moi, la preuve qu'en effet nous valons un peu mieux que nos pères; mais à leur tour, il ne serait pas difficile à nos pères de prouver qu'ils valaient mieux que les leurs; et l'on pourrait ainsi remonter fort haut, du moins c'est mon opinion; elle ne devrait blesser personne : il n'y a, ce me semble, que des contemporains de bien mauvaise humeur qui pourraient y trouver à redire.

LES MŒURS
DU BON TEMPS,

OU

A BON CHAT, BON RAT.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

Cette lettre que tu m'as remise ce matin me confirme une nouvelle infidélité du chevalier! Je ne faisais que la soupçonner, la voici prouvée, et avec des circonstances affreuses!

JULIE.

Ma foi, madame, je n'y comprends rien! quand une de vous autres grandes dames a par hasard, une fois entre mille, un amant auquel elle est malheureusement un peu attachée, toutes les autres se réunissent contre elle pour le lui enlever; c'est une rage! une fureur! chacune veut savoir pourquoi madame une telle est sortie de la règle ordinaire, qui est de mettre peu d'importance à un homme, et tra, tra, tra, voilà les imaginations de ces dames qui trottent, et Dieu sait tout ce qui en résulte!

LA MARQUISE.

Que veux-tu? j'avoue que j'ai moi-même mis quel-

ques soins à enlever le chevalier à la comtesse de Château-Regnauld, qui s'en était emparée depuis un mois, et avait un air si passionné, si ridicule, que cela me piquait.

JULIE.

J'avoue que je ne comprends pas cela! car, madame, permettez-moi de vous le dire, dans mon mauvais goût, je ne trouve pas que M. le chevalier soit un très joli homme.

LA MARQUISE.

Tu n'y connais rien! il n'est pas laid; il a d'ailleurs des qualités bien précieuses.

JULIE.

En fait de qualités il n'a pas celle de la discrétion assurément, car, Dieu merci, il s'en va bavardant et compromettant...

LA MARQUISE.

Eh, qu'importe! que peut-il dire? qu'il est l'amant de la marquise ou de la comtesse? Qu'est-ce que cela fait à la comtesse ou à la marquise? Est-ce qu'elles ne le disent pas très clairement elles-mêmes par leurs yeux, leur conduite, et même au besoin par leurs discours? Tu es folle, de mettre la discrétion au nombre des qualités d'un homme!

JULIE.

Il n'est pas constant non plus, car vous vous plaignez de ses infidélités continuelles! La constance est donc une qualité qui lui manque aussi!

LA MARQUISE.

Je ne le nie pas, mais cela même tient à ses bonnes qualités!

JULIE, *étonnée*.

Ah, ah !... Il parle haut et vite ; il a la voix grosse et forte.

LA MARQUISE.

Dis donc qu'il a une voix mâle, qu'il parle avec feu.

JULIE.

Il a l'air si mauvais sujet !

LA MARQUISE.

Il est militaire, il a l'air brave et hardi. Cela lui sied bien.

JULIE.

Je m'y perds en vérité ! Mais, madame, il est joueur, il est buveur, il est tapageur, il est chasseur, il est coureur ! Voilà de belles qualités en effet !

LA MARQUISE.

Tu es folle, mon enfant ! Va, je te croyais plus d'esprit, plus d'expérience : mais on voit bien que tu n'as encore que tes pauvres dix-sept ans.

JULIE.

Mais, madame, des yeux de dix-sept ans y voient aussi bien que des yeux de vingt-cinq, ce me semble ; et les miens ne me font voir aucune des qualités de M. le chevalier... Quelquefois il vous gronde, que c'est pitié !

LA MARQUISE.

Mon enfant, tous ses défauts, qui ne sont que de brusquerie, que d'emportement, que de fougue, que de tempête, tiennent tous à ses bonnes qualités, et ses bonnes qualités sont telles que quand on les connaît bien, elles font excuser tous ses défauts ! Enfin tu vois ce qui arrive, je ne puis le garder à moi seule ; toutes les femmes en veulent ; et assurément on ne peut nier

que la comtesse de Deville, et les dix autres qui me l'ont enlevé depuis un mois, ne soient en état de le bien juger!

JULIE.

Ah çà! mais quelles qualités a-t-il donc? car j'en viens de nommer dix qu'il n'a pas, et j'ai nommé vingt défauts qu'il a!

LA MARQUISE.

Allons, tais-toi, folle!

JULIE.

Mort de ma vie! madame, je me vengerais si j'étais à votre place! Comment, il n'est pas satisfait de pouvoir venir ici à toute heure, et d'y pouvoir rester tant qu'il veut? Il faut qu'il aille encore courir ailleurs! Ah! je ne serais pas si bonne que vous, je me vengerais!...

LA MARQUISE.

J'y songe aussi et très sérieusement, je t'assure! Et tu verras que la journée ne se passera pas que je ne sois satisfaite; je lui ai pardonné dix fois, mais cette fois-ci je ne le puis, je suis trop offensée!

JULIE.

Oui, madame, il faut l'étrangler sans pitié!

LA MARQUISE, *étonnée.*

L'étrangler! Es-tu folle?

JULIE.

Non vraiment, je ne suis pas folle! Si un homme me faisait un trait pareil, il ne m'échapperait pas!

LA MARQUISE.

Est-ce que tu parles sérieusement? on le croirait, à ton air!

JULIE.

Très sérieusement !... Il me semble que c'est si facile !... quand on le tient bien... là... qu'il ne se doute de rien... qu'il croit qu'on veut le serrer tendrement... crac... c'est fini!

LA MARQUISE.

Tu m'effraies, en vérité! Mais voyez donc, avec ses dix-sept ans, quelle commère! Va, va, j'ai mon plan tout fait, et tout est déjà préparé pour servir ma vengeance! Tu verras! Comme je suis pressée d'avoir satisfaction, je ne veux pas courir les chances du hasard qui peut-être ne m'amènerait le chevalier que ce soir; je vais lui écrire un mot pour le prier de passer ici sur-le-champ. Je reviens. Tu feras porter la lettre aussitôt. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

Avec tout cela, elle m'a laissé ignorer les admirables qualités du chevalier, que je ne puis apercevoir, tant elles se cachent derrière une tournure comme tout le monde, un assez médiocre visage, et des manières qui, pour être fort à la mode dans les salons, n'en sont pas moins bien singulières! Et toutes ces dames en raffolent! Il faut pourtant que madame ait raison!... Ah! ces chiens d'hommes, ils sont quelquefois bien habiles et bien aimables, sans qu'on s'en doute d'abord! Je ne me croyais ni si curieuse, ni si inexperte: et cependant voilà que tous les discours de madame m'ont bouleversée!... Ah! que je voudrais connaître les qualités si précieuses de M. le chevalier! Mon ignorance

m'humilie ! Ces dames devinent, et moi toute prévenue que je suis, je ne puis rien comprendre !

SCÈNE III.

JULIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Julie ! que fait ta maîtresse?

JULIE, *saisie, à part.*

Ah ! mon Dieu ! voilà précisément l'homme aux qualités... il m'a peut-être entendue.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu ne réponds pas? Que fait ta maîtresse ?

JULIE.

Elle vient de rentrer dans son cabinet pour vous écrire ; je vais l'avertir...

LE CHEVALIER.

Reste, reste ! puisqu'elle s'occupe de moi, cela suffit ! Je trouve piquant qu'elle m'écrive tandis que je suis chez elle ! Je recevrai moi-même la lettre de ses mains ! Pendant qu'elle l'écrit je voudrais te parler. (*Il la regarde tendrement.*)

JULIE.

A moi, monsieur ! (*à part.*) Ah ! comme je trouve ses yeux plus doux que de coutume !

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je veux te parler ! Il y a long temps que j'en cherche l'occasion, mais voici la première fois que je la rencontre ! Ne me prive pas du plaisir d'en profiter : je te trouve si jolie !

JULIE, *à part.*

Ah! que le son de sa voix est agréable! j'en suis toute troublée!

LE CHEVALIER.

Eh bien, Julie, tu ne me regarde pas! toi que je voudrais voir toujours! (*Il lui baise la main.*)

JULIE, *avec embarras.*

Ah! M. le chevalier!... (*A part.*) Ah! que ses mains sont douces!

LE CHEVALIER.

Regarde donc par ici! personne n'est là.

JULIE.

Madame la marquise y est!...

LE CHEVALIER.

Que t'importe la marquise?

JULIE.

Elle vous aime! Vous l'aimez!

LE CHEVALIER.

Oh! bien peu! Elle a toujours eu le grand tort d'avoir trop près d'elle une si charmante personne que toi. Comment peut-on la regarder quand tu te trouves là? Tes yeux sont si charmans, si tendres! Ton visage est si jeune, si frais! Ta taille est si élégante, si parfaite! Le son de ta voix est si doux!

JULIE, *à part.*

Ah! les qualités du chevalier!... Je commence...

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc là, sans vouloir me regarder? Tu veux donc, malgré ma vive prière, me priver d'un bonheur dont tu me laissais jouir lorsque je ne pouvais t'exprimer tout ce que j'éprouve d'amour pour

toi ! Tu me punis de t'aimer, d'oser te le dire ! Regarde-moi !

JULIE, *à part.*

Ah ! les qualités...

LE CHEVALIER.

Tourne la tête !... (*Julie tourne la tête vers lui, il la saisit et l'embrasse ; la marquise entre dans ce moment.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien ! mademoiselle, que faites-vous donc là ?

JULIE, *toute troublée.*

Ah ! mon Dieu !... madame !... les qualités !... M. le chevalier !... (*A part.*) Je ne sais ce que je dis.

LA MARQUISE.

Sortez !

(*Julie se sauve en courant.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous donc, marquise ? Vous semblez toute courroucée ! Comme vous traitez cette pauvre fille !

LA MARQUISE.

Votre observation est étrange, chevalier ! Vous la traitiez moins mal, ce me semble.

LE CHEVALIER.

Vous croyez? Mais non, vous êtes dans l'erreur; je plaisantais en vous attendant.

LA MARQUISE.

Avec une femme de chambre! quel mauvais ton!

LE CHEVALIER.

Je ne faisais que d'arriver à l'instant.

LA MARQUISE.

Pourquoi n'entriez-vous pas aussitôt?

LE CHEVALIER.

Vous étiez occupée à écrire; je craignais de vous déranger.

LA MARQUISE.

Vous saviez fort bien au contraire que vous ne me dérangeriez pas. D'ailleurs, c'est à vous-même que j'écrivais.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi la lettre qui m'était destinée.

LA MARQUISE.

Elle est devenue sans objet puisque vous voilà, et qu'elle ne renferme que la prière de venir me voir ce matin.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, je préviens vos désirs!

LA MARQUISE.

Pas toujours!

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous allez recommencer des scènes de reproches qui étaient, Dieu merci, terminées depuis que je vous ai donné des éclaircissemens qui vous ont satisfaite?

LA MARQUISE.

Ces éclaircissemens prouvaient tous vos torts, et cependant je vous avais pardonné!...

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, votre intention, en m'écrivant de me rendre près de vous, n'était probablement pas de revenir sur ce qui est terminé?

LA MARQUISE.

Non, mais d'avoir une explication sur ce qui est commencé depuis trois jours.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire?

LA MARQUISE.

Que vous êtes un monstre! car non seulement vous ajoutez une nouvelle infidélité à celles que j'avais déjà pardonnées, mais il s'y joint les circonstances les plus injurieuses, les plus outrageantes!

LE CHEVALIER.

Je comprends moins que jamais.

LA MARQUISE.

Je veux vous mettre sur-le-champ hors d'état de feindre et de nier plus long-temps. Tenez, monsieur, lisez ce que m'écrit la comtesse de Deville, qui, ayant elle-même à se plaindre de vous bien gravement, vous démasque sans même chercher à éviter de se compromettre!

LE CHEVALIER.

J'ai peine à concevoir ce que signifie...

LA MARQUISE.

Lisez! lisez! vous devez connaître l'écriture de la comtesse! Vous voyez que ceci n'est pas une vaine sup-

position, et qu'elle se perd elle-même pour avoir le plaisir de vous entraîner dans sa chute!

LE CHEVALIER, *à part, après avoir lu.*

Ah! ceci est fort, en effet!... Je n'aurais jamais cru qu'elle pût écrire ainsi!...

LA MARQUISE.

Parlez haut, monsieur, que j'entende!... Suis-je assez outragée? Quelle vengeance puis-je tirer d'une telle insulte qui m'empêche de mourir de chagrin?

LE CHEVALIER.

Madame, je confesse que ma légèreté a été grande!

LA MARQUISE.

Votre légèreté, dites-vous? Est-ce une légèreté que de supposer ainsi des infamies?... C'est une atrocité, de maltraiter si gravement une femme qui a eu le malheur de se fier à vous? Votre conduite a passé la limite, très large cependant, de tout ce qui est permis en fait de noirceurs de ce genre.

LE CHEVALIER.

Tout ce que vous pouvez dire est vrai; je n'ai droit de me plaindre d'aucun reproche de votre part. J'avoue que je dois difficilement espérer d'obtenir ma grâce.

LA MARQUISE.

Je puis vous l'accorder cependant.

LE CHEVALIER.

O ciel, que vous êtes bonne!

LA MARQUISE.

Après toutefois que je me serai fait justice.

LE CHEVALIER.

Grâce, après justice? Ah, ce n'est plus grâce! Quoi,

qu'il en soit, commandez; quelque satisfaction que vous exigiez, je jure de vous la donner.

LA MARQUISE.

L'injure est grave; la peine doit y être proportionnée. Ne vous étonnez pas de la rigueur de ma vengeance!

LE CHEVALIER.

Aucune menace ne peut m'effrayer. Puisque ma soumission doit m'obtenir ma grâce, je trouverai doux les plus mauvais traitemens.

LA MARQUISE.

Ces bonnes dispositions me font espérer que les choses se passeront tranquillement.

LE CHEVALIER.

Je me soumets à tout, je vous le répète, car je reconnais mes torts; et je mets tant de prix à la récompense que vous attachez à ma soumission, que rien de tout ce que vous pouvez exiger ne m'effraiera : commandez, vous dis-je.

LA MARQUISE.

La vengeance que j'ai méditée est d'un genre neuf, et peut seule me satisfaire, je vous en préviens : je conçois d'ailleurs tout ce qu'elle doit avoir de répugnant pour un gentilhomme.

LE CHEVALIER.

Finissons. Expliquez-vous!

LA MARQUISE.

Tout cet exorde est indispensable pour préparer votre esprit à se soumettre à la satisfaction que j'exige.

LE CHEVALIER.

Ah, grands dieux! quand finirez-vous? Que crai-

gnez-vous donc, puisque je vous ai dit et répété que je me soumettais à tout?

LA MARQUISE.

Je puis donc compter que vous serez raisonnable?

LE CHEVALIER.

C'est entendu; mais, pour Dieu, parlez, je perds patience.

LA MARQUISE.

Eh bien! puisque, Dieu merci, je vous vois bien préparé et dans des dispositions pacifiques, il est inutile que je m'explique davantage, et je ne suis pas fâchée en effet de l'éviter. Je vais donner les ordres convenables.

LE CHEVALIER.

Donner des ordres?

LA MARQUISE.

Oui. Rappelez-vous la soumission que vous venez de me promettre. Vous reconnaîtrez d'ailleurs que toute autre manière d'agir serait superflue de votre part; et enfin, pour vous rassurer complètement, je vous donne ma parole d'honneur que le plus grand secret vous sera gardé; rien ne transpirera; tout restera entre nous.

LE CHEVALIER, *à part.*

J'étouffe! je n'ai jamais rien vu de pareil!

LA MARQUISE.

Au revoir, chevalier. Dans un quart d'heure je vous attendrai dans mon cabinet! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

Où va-t-elle! Que signifie ceci?... A la vérité, j'ai de grands torts, je l'avoue!... Avoir supposé des disgrâces secrètes à la marquise pour persuader à la comtesse que je ne l'aimais pas... Une femme peut difficilement pardonner cela, je le conçois.... Mais aussi, comment imaginer que la comtesse le lui écrirait, et cela tout ouvertement, de sa main, en signant, pour le seul plaisir de se venger... et de bien peu de chose!... Qu'a-t-elle en effet à me reprocher? je l'ai oubliée hier et avant-hier, voilà tout! Mais aussi c'est que la baronne a été plus exigeante que de coutume!... Que diable, mesdames, arrangez-vous donc! Il faudrait être... Ah! voici bien le minois de dix-sept ans le plus piquant que je connaisse!

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, JULIE.

JULIE, *accourant.*

Ah! monsieur le chevalier, s'il est encore temps, sauvez-vous, sauvez-vous!

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu, ma belle enfant? que crains-tu?

JULIE.

Je crains tout pour vous, monsieur le chevalier! Si vous saviez...!

LE CHEVALIER.

Eh bien! quoi?

JULIE.

Ce que ma maîtresse vient d'ordonner!...

LE CHEVALIER.

Il y a une heure qu'elle me tourmente de ses menaces!

JULIE.

Eh bien! et vous restez là de sang-froid, à attendre?

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc pas?

JULIE.

Mais, monsieur, elle veut vous faire assassiner!

LE CHEVALIER.

M'assassiner! Eh, non pas! car j'ai un très aimable rendez-vous d'elle, auquel je dois me rendre dans un quart d'heure; mais je te le sacrifie pour que tu saches combien je t'aime.

JULIE.

Ah! monsieur, fuyez, vous dis-je, vous n'avez pas un instant à perdre! si vous saviez!...

LE CHEVALIER.

Allons, voilà que tu reprends la conversation au point où ta maîtresse l'avait laissée! Eh bien, parle!

JULIE.

Monsieur le chevalier, je prends trop d'intérêt à vous pour ne pas vous aider à vous échapper bien vite!

LE CHEVALIER, *d'un ton ferme.*

Quelque chose qui doive arriver, je reste!

JULIE.

Ah! monsieur, sauvez-vous; évitez-moi la douleur de voir ce qui va se passer!

LE CHEVALIER.

Je reste, te dis-je!

JULIE.

Les voici qui viennent...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; QUATRE VALETS, *plastronnés.*

LE CHEVALIER, *se retirant en un coin.*

Que signifie ceci?

UN VALET.

Monsieur le chevalier, nous venons exécuter les ordres que madame la marquise nous a donnés. Permettez...

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Tenez-vous à quatre pas, ou je frappe le premier qui s'avance!... Quels sont les ordres que vous avez reçus?

LE VALET.

De vous emmener dans un cabinet voisin de la chambre de madame la marquise, d'où à travers une porte vitrée elle doit voir l'exécution de ses ordres. (*Il fait le geste de donner le fouet.*)

LE CHEVALIER.

Insolens! ne remuez pas!

LE VALET.

Nos ordres sont précis, monsieur le chevalier! Nous nous attendions à votre résistance, et nous nous sommes, comme vous le voyez, bien plastronnés, et mis à l'abri de votre épée.

LE CHEVALIER.

Un guet-apens chez la marquise! quelle infamie!

LE VALET.

Nous avons ordre de nous emparer de vous malgré

toute résistance, mais aussi de ne toucher que légèrement et pour la forme, en vous assurant d'ailleurs que le secret sera gardé inviolablement.

LE CHEVALIER, *en fureur.*

Canailles!

JULIE, *aux valets.*

Reculez-vous un instant, que je parle à M. le chevalier pour tâcher de prévenir toute violence... Monsieur le chevalier!...

LE CHEVALIER.

Que veux-tu de moi? Ton indigne maîtresse...

JULIE.

Monsieur, permettez-moi de vous donner un avis! Comment pouvez-vous songer à vous défendre contre quatre hommes à l'abri de vos armes? Soumettez-vous!

LE CHEVALIER.

Quelle humiliation! quel affront! j'aimerais mieux mourir sur la place! Mais ils n'en sont pas où ils pensent, et ne sont pas aussi garantis qu'ils le croient. Un homme de cœur et résolu vaut mieux à lui seul que quatre vils mercenaires. Je les attends!

JULIE.

Ah! monsieur, que je suis fâchée que vous m'ayez parlé tout à l'heure... J'aurais pu voir tout ceci de sang-froid; mais actuellement, je ne le puis; je mourrai de douleur!

LE CHEVALIER, *après un moment de réflexion.*

Mon enfant, console-toi! Il me vient une idée qui terminera ceci mieux que tu ne crois. Mes amis, approchez. (*Il remet son épée dans le fourreau.*)

LE VALET.

Ah! monsieur, nous voyons avec plaisir que vous

prenez une détermination qui nous tirera tous d'un cruel embarras!

LE CHEVALIER.

Imbéciles! il ne s'agit pas de cela! Écoutez-moi. Vous êtes au service de la marquise?

LE VALET.

Oui, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Et, sans doute, elle vous donne une gratification extraordinaire pour l'expédition dont elle vous a chargés?

LE VALET.

Oui, monsieur le chevalier, il y a dix louis pour boire!

LE CHEVALIER.

C'est trop peu pour le danger qu'elle vous faisait courir. Je vous prends à mon service et je double vos gages. Et en outre, voici cent louis dans cette bourse, que vous allez vous partager; mais il faut m'obéir sur-le-champ!

LE VALET.

Ah! monsieur le chevalier, je m'engage au nom de mes camarades. Commandez, nous voilà à vos ordres!

JULIE, *à part.*

Ah! quel homme! quelle tête! Je conçois les grandes qualités...

LE CHEVALIER.

Prenez cette bourse et allez-vous-en poliment, mais très poliment, supplier madame la marquise de permettre que vous lui fassiez subir le traitement qu'elle m'avait destiné.

LE VALET.

Oui, monsieur le chevalier, nous y allons.

JULIE.

Ah ! monsieur le chevalier, je demande grâce pour madame !

LE CHEVALIER.

Point de grâce ! (*Au valet.*) Et si elle se refuse à vos demandes polies, mais très polies, alors vous la prendrez tout doucement de force, et zin, zin, zin... vous m'entendez ! Je vous recommande surtout la politesse ! Allez vite, et retirez-vous ensuite chez moi.

LE VALET.

Soyez tranquille, monsieur le chevalier, nous agirons avec toute la politesse possible.

LE CHEVALIER.

Point de brutalité, songez qu'elle a le corps délicat !

LE VALET.

Oui, monsieur le chevalier, elle a le corps très délicat ; nous irons sans brutalité.

LE CHEVALIER.

Ne frappez pas, effleurez légèrement.

LE VALET.

Oh ! non, monsieur le chevalier, nous ne frapperons pas, nous effleurerons légèrement.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ne manquez pas de mettre des gants blancs.

LE VALET.

Oui, monsieur le chevalier, nous allons mettre des gants blancs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE CHEVALIER, JULIE.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! Eh bien, Julie, que dis-tu de l'idée? n'est-elle pas bouffonne?

JULIE.

Ah! monsieur, quel homme vous êtes! je vous admire de vous être si bien tiré de ce mauvais pas! tout autre y eût été pris sans doute... Mais ma pauvre maîtresse!...

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas moi qui ai le mérite de l'invention! je suis dans mon droit : à bon chat, bon rat; et d'ailleurs tu me rendras la justice de dire que j'ai pris toutes les précautions possibles pour que la cérémonie se passât bien! j'y ai mis tous les procédés imaginables! j'ai recommandé la politesse, la légèreté et les gants blancs! ah! ah! ah! ah!

JULIE.

Ah! monsieur, je suis désolée de tout cela!

LE CHEVALIER.

Ta maîtresse va être dans une fureur!... Les marauds n'ont-ils pas là une jolie commission? C'est cette fois qu'elle sera discrète, la marquise, qu'en dis-tu? ah! ah! ah! ah!

JULIE.

Monsieur le chevalier, elle vous aime pourtant.

LE CHEVALIER.

Il y paraît! me préparer un guet-apens chez elle! quelle scélératesse!

JULIE.

Elle disait que vous le méritiez, malgré toutes vos belles qualités.

LE CHEVALIER.

Ah ! elle t'a parlé de mes belles qualités ?

JULIE.

Oui, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Et qu'en disait-elle ?

JULIE.

Elle les vantait beaucoup.

LE CHEVALIER.

Penses-tu quelle avait raison ?

JULIE, *avec embarras.*

Mais... je m'en rapporte à madame.

LE CHEVALIER.

Tu es trop confiante !... à ta place je voudrais...

JULIE.

Ah ! monsieur, je ne puis plaisanter dans ce triste moment !... laissez-moi vous demander encore une fois la grâce de madame : je n'oserais de ma vie la regarder en face après tout ce qui va lui arriver.

LE CHEVALIER.

Tant mieux ! et je veux lui rendre encore le service de retirer de près d'elle une si jolie fille qui lui fait vraiment du tort. J'ai précisément besoin d'une femme de charge pour tenir ma maison de garçon, et j'ai toujours entendu dire qu'il fallait les prendre jeunes pour les former de bonne heure, afin de les avoir bonnes vers l'âge de vingt ans ! Tu es bien mon fait ; je t'offre cette charge chez moi. Viens, viens, tu n'y perdras

pas ton temps! D'ailleurs voilà tous les gens de la marquise à mon service, il n'y manque plus que toi.

JULIE, *à part.*

Ah! madame la marquise, vous aviez bien raison, M. le chevalier a des qualités!...

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

JULIE.

Je dis, monsieur, que j'accepte.

LE CHEVALIER.

Eh bien! je t'attends le plus tôt possible. Il est juste que tu ailles auparavant porter à ta maîtresse les secours dont elle peut avoir besoin. Console-la, promets-lui que je serai discret. Je lui dois cette assurance, puisque tout à l'heure elle me la donnait elle-même avec tant d'attention! Va, je t'attendrai bientôt. (*Il sort.*)

JULIE, *se dirigeant vers le salon.*

Ah! c'est une grande et belle chose que d'avoir de grandes qualités! Ah! quel homme!... ces dames ont bien raison. Au surplus, madame s'est attiré cette disgrâce par la hardiesse de son entreprise. Elle lui revenait de droit, pour la vérité du proverbe que M. le chevalier citait tout à l'heure : *A bon chat, bon rat.*

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

5c



